

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

PRATIQUE ET THEORIE RÉVOLUTIONNAIRE CHEZ ALAIN BADIOU ET  
TONI NEGRI

MÉMOIRE PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN SCIENCE POLITIQUE

PAR  
MOHAMED AMINE BRAHIMI

JUIN 2013

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENT

Je tiens à remercier chaleureusement mon directeur de recherche, Monsieur Lawrence Olivier, professeur en science politique à l'Université du Québec à Montréal. Je lui suis particulièrement reconnaissant pour tous ses conseils et son aide. Je remercie aussi les membres du groupe de recherche sur les imaginaires politiques d'Amérique latine (GRIPAL), particulièrement Monsieur André Corten pour avoir stimulé ma réflexion théorique.

Mes remerciements vont également à Hamida Brahimi qui m'a encouragé dans cette démarche ainsi que Mélissa Perreault pour son soutien.

Une pensée spéciale est consacrée à mes camarades de lutte, spécialement Laurent Alarie et Nichola Gendreau Richer qui, au printemps 2012, m'ont fait comprendre la nécessité de joindre la pratique au théorique.

## TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENT .....	ii
RÉSUMÉ .....	v
INTRODUCTION .....	1
CHAPITRE I	
CADRE CONCEPTUEL .....	2
1.1 Étude des idées politiques et marxisme.....	2
1.2 Cadre théorique .....	4
1.2.1 Définir le cadre d'une étude marxiste .....	4
1.2.2 Considérer la théorie révolutionnaire comme « Praxis » .....	11
1.2.3 Les concepts de théorie et de révolution .....	14
1.2.4 Proposition de recherche .....	18
1.3 Méthodologie .....	18
CHAPITRE II	
GÉNÉALOGIE RÉVOLUTIONNAIRE .....	21
2.1 Le mythe du sauveur .....	23
2.2 L'auto-émancipation des peuples.....	27
2.3 La Révolution communiste .....	34
2.4 Mai 68 et le Mai rampant .....	40
2.5 Intellectuels et mouvement d'extrême gauche .....	42
CHAPITRE III	
ALAIN BADIOU, DE MAI 68 À L'HYPOTHÈSE COMMUNISTE, TRAJECTOIRE D'UN PENSEUR RADICAL .....	50
3.1 Mai 68 et la période maoïste .....	51



3.2 Post-maoïsme : un tournant ontologique.....	61
3.3 Logique des mondes ou l'affirmation d'une vérité éternelle .....	71
CHAPITRE IV	
TONI NEGRI, DE L'AUTONOMIE OUVRIÈRE À LA MULTITUDE, PORTRAIT D'UN INTELLECTUEL DISSIDENT.....	77
4.1 L'opéraïsme et l'autonomisme : Lutte politique durant les années de plomb.....	78
4.2 Exil : innovation et réflexion théorique.....	89
4.3 Multitude et Empire : conceptualisation de nouveaux horizons de luttes.....	96
CHAPITRE V	
ANALYSE ACTUELLE DE TONI NEGRI ET ALAIN BADIOU.....	106
5.1 Contexte de crise mondiale .....	107
5.3 Renouveau de la pensée critique .....	112
5.3 Analyse contemporaine de Negri et Badiou.....	118
CONCLUSION .....	125
BIBLIOGRAPHIE .....	135

## RÉSUMÉ

Cette recherche a pour objectif principal de mener à bien une étude théorique originale d'inspiration marxienne sur la théorie révolutionnaire d'Alain Badiou et de Toni Negri. Nous avons fait une généalogie de la pensée politique révolutionnaire ce qui nous permet de situer le marxisme dans cette tradition. Par la suite, nous avons procédé à la définition des principaux concepts théoriques utilisés par Negri et Badiou. Cette étude conceptuelle a été menée parallèlement à une recherche historico-politique sur le parcours des deux auteurs. Chacun des concepts a été placé en lien avec une période spécifique de leur vie militante. Enfin, nous avons établi le lien entre leur travail théorique actuel et leur engagement politique.

## INTRODUCTION

La fin sans gloire du communisme soviétique, la dissolution de l'URSS, la victoire de la démocratie libérale et de la mondialisation capitaliste semblent avoir marqué le monde académique. En effet, un consensus s'est formé autour du libéralisme économique ainsi que son pendant politique, la démocratie parlementaire. La pensée hégémonique en matière politique, économique et sociale est incarnée par le libéralisme. Derrière la défense des droits de l'homme, le marché capitaliste s'est imposé comme la matrice de la postmodernité. Plusieurs des penseurs critiques n'entrevoient plus le dépassement de ce système<sup>1</sup>. La théorie révolutionnaire devient donc complètement marginalisée dans le cadre universitaire. Notre axe de recherche ciblera la place et la portée de la théorie révolutionnaire dans les mouvements insurrectionnels actuels plutôt que le milieu intellectuel en général. Dans cette optique, nous étudierons deux auteurs considérés comme étant parmi les plus représentatifs de la pensée radicale contemporaine : Alain Badiou et Toni Negri. Notre but est de démontrer que la production théorique de ces deux auteurs peut être assimilable à une praxis révolutionnaire.

La présente étude ne vise pas à apporter une réponse aux différents débats épistémologiques qu'une théorie aussi générale que le marxisme ou le matérialisme historique a suscités. L'objectif principal de ce travail sera simplement de formuler certains postulats méthodologiques pour mener à bien une étude théorique originale d'inspiration marxienne sur la théorie révolutionnaire de ces deux auteurs.

---

<sup>1</sup> Depuis les années 1950 et 1960, plusieurs intellectuels de gauche ont adopté une attitude de plus en plus critique vis-à-vis de la notion marxiste classique de la nécessité historique de la révolution. Le texte de Žižek « État d'urgence et dictature révolutionnaire » expose bien cette problématique. En ligne : <http://www.marxau21.fr/>. Consulté le 5 mai 2012.

## CHAPITRE I

### CADRE CONCEPTUEL

*« Ce qui est décisif dans le marxisme...  
[c'est] sa dialectique révolutionnaire ».*  
Lénine

#### 1.1 Étude des idées politiques et marxisme

Inscrites dans le cadre de la pensée marxiste, nous appréhendons l'étude des idées politiques à l'aide du prisme du matérialisme historique, et ce malgré le fait que les auteurs auxquels nous nous référons, Alain Badiou et Toni Negri, sont qualifiés de « néo-marxistes ». Une telle démarche induit certains questionnements : l'application du matérialisme historique à une pensée qui se veut elle-même marxiste n'implique-t-elle pas une perte du postulat de base ? Cette démarche n'est-elle pas un cercle vicieux ou une pétition de principe ?

Face à ces interrogations, certains intellectuels aussi renommés que Karl Mannheim reprochent au marxisme de ne pas s'auto-analyser à travers les grilles qu'il utilise pour expliquer l'idéologie dite « bourgeoise ». Une telle démarche révélerait pour ce penseur allemand que le marxisme est une idéologie partielle qui ne représente pas la totalité sociale. Ce constat ferait perdre au matérialisme historique toute pertinence scientifique et politique. :

Bien plus tôt aperçoit-on avec de plus en plus de clarté qu'il est possible de penser utilement à partir de n'importe quel point de vue, bien que le degré de fécondité qu'on peut atteindre varie de position à position. Chacun de ces points de vue révèle les relations réciproques dans la complexité vitale des événements sous un angle différent, et l'on entrevoit ainsi de mieux en mieux que le processus historique est quelque chose de plus compréhensif que tous les points de vue individuels existants et que notre base de pensée, en son état actuel d'atomisation, n'atteint pas une vue complète des événements. La masse des faits et des points de vue est

bien trop vaste pour pouvoir être accommodée selon notre appareil théorique et notre capacité de systématisation dans leur état actuel.<sup>2</sup>

Le principal argument de Mannheim contre le marxisme est qu'il amalgame à la superstructure idéologique tous les points de vue sauf le sien... Cet argument est sans doute pertinent par rapport aux courants dominants du marxisme dit « vulgaire », que la troisième Internationale sous l'influence du positivisme, présentait comme une « science » libre de toute dimension idéologique ou philosophique<sup>3</sup>. Ce n'est pas la seule conception du marxisme ni la plus importante. Il existe en effet plusieurs exemples de philosophies marxistes qui ont une vision différente et qui considèrent son inscription sociale. Ce principe théorique qui affirme le caractère socialement conditionné du marxisme ne l'invalide pas; au contraire, il renforce son postulat de base : c'est son caractère de théorie révolutionnaire, son inscription sociale qui donne au marxisme sa validité. En effet, la conception que Marx avait de la pensée politique était intimement liée aux intérêts d'une classe sociale précise, le prolétariat. Cette vision lui avait été inspirée par ses nombreuses observations des masses ouvrières et par sa participation à leur combat. La défense des intérêts de classes passait souvent par une lutte qui embrassait tous les domaines de la vie sociale, économique, politique et idéologique et était un moteur à l'évolution sociale, et donc historique.

L'attribut générique du prolétariat s'exprime dans leur travail qui est intimement lié à une reproduction de la vie : « Mais la vie productive est la vie générique. C'est la vie engendrant la vie. Le mode d'activité vitale renferme tout le caractère d'une espèce, son caractère générique, et l'activité libre, consciente, est le caractère générique de l'homme. La vie elle-même n'apparaît que comme moyen de subsistance »<sup>4</sup>. Cet attribut permet à la classe ouvrière, à travers les antagonismes sociaux, de faire converger les autres couches sociales vers une seule et même lutte. Sans participation

<sup>2</sup> Karl Mannheim, *idéologie et Utopie*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2006, p.107.

<sup>3</sup> Michael Löwy, *Paysages de la vérité, introduction à une sociologie critique de la connaissance*, Paris, Éditions Anthropos, 1970, p.173.

<sup>4</sup> Karl Marx, *Manuscrits de 1844, économie politique et philosophie*, Paris, Éditions sociales, 1972, p.61.

à une telle lutte, c'est la validité de la théorie qui est mise en cause. En effet, une telle empreinte sociale est une condition nécessaire à une théorie révolutionnaire et à défaut, la théorie ne peut que servir les classes dominantes.

Notre recherche ne vise pas à juger de la validité du marxisme, mais à maintenir sa pertinence scientifique et son caractère politique, et ce, malgré les remarques pertinentes soulevées par Mannheim.

## 1.2 Cadre théorique

Suite aux observations précédentes, une étude marxiste de la pensée politico-philosophique de Badiou et de Negri implique deux démarches indissociables : définir le cadre social et, une fois établi, déterminer le caractère révolutionnaire de la théorie, d'une « Praxis ».

### 1.2.1 Définir le cadre d'une étude marxiste

Insérer la pensée des deux auteurs dans le cadre spécifique dont elle fait partie et qui la conditionne nous paraît indispensable. Partant du fait que toute recherche théorique doit être en lien avec certains événements propres à son époque. Une telle démarche qui permet d'expliquer une œuvre et de vérifier sa pertinence est un des postulats de base de toute recherche marxiste dans le domaine des sciences humaines. Il ne faut pas voir le cadre événementiel comme un simple complément au travail de l'historien ou de l'analyste des idées, mais comme une condition indispensable pour comprendre le contenu ainsi que le véritable sens de l'œuvre :

Ainsi, c'est seulement lorsque l'essentiel du travail que nous venons de décrire est déjà fait que l'historien peut et doit poser le problème non moins important des rapports des hommes parmi lesquels elle est née et s'est développée. C'est dire qu'après avoir établi, par exemple, les types du rationalisme, de la vision tragique, du romantisme intuitionniste, après avoir étudié d'une manière immanente la pensée de Descartes et Pascal,

Kant, Schelling, il doit se demander quelles sont les conditions sociales qui ont permis son épanouissement<sup>5</sup>.

Pour notre recherche, il est essentiel de procéder à une analyse immanente de la pensée comme produit des conditions socio-économiques de la société où elle voit le jour. Il convient ainsi de comprendre l'évolution de la pensée de Badiou et de Negri à travers ces conversions politiques probables et de voir jusqu'à quel point **elle** peut devenir un outil pour les masses. Cette démarche permet de distinguer les éléments importants de ce qui est secondaire, ce qui, dans un autre type d'études, passerait inaperçu. Elle permet aussi de déceler la signification réelle de certaines catégories politiques et philosophiques qui, autrement, resteraient vagues et ambiguës. Il faut aussi replacer toutes ces composantes dans une totalité et établir la dynamique interne de l'ensemble. Tel est le défi de tout travail qui a pour fondement une méthodologie marxiste. Contrairement à la tendance générale de spécialisation des sciences, le matérialisme dialectique veut comprendre la société comme un tout :

Ce que nous comprenons du monde est déterminé par ce qu'est le monde, qui nous sommes, et la façon dont nous conduisons notre étude. Quant à cette dernière, les problèmes que pose la compréhension de la réalité sont aujourd'hui renforcés par une approche qui privilégie tout ce qui donne aux choses l'apparence d'être statiques et indépendantes les unes des autres, plutôt que leurs qualités avant tout dynamiques et systémiques<sup>6</sup>.

Notre recherche n'a pas la prétention de pouvoir saisir la réalité dans tous ses aspects. Son principal objectif est de nous orienter grâce aux « catégories méthodologiques » de la totalité (conscience, théorie, pratique...). Ces catégories ne seraient plus vues comme des unités isolées et figées dans des oppositions abstraites, mais liées de façon

---

<sup>5</sup> Lucien Goldmann, *Recherches dialectiques*. Paris, Gallimard, 1959, p.42.

<sup>6</sup> Ollman Bertell, *La dialectique mise en œuvre : le processus d'abstraction dans la méthode de Marx*, Coll. « Mille Marxismes », éd. Syllepse, 2005, 126 p. (p.17).



dialectique et incorporées dans un processus historique<sup>7</sup>. Une fois cet ensemble bien établi, il reste encore à déterminer son caractère révolutionnaire.

Nous puisons notre inspiration dans le livre de Michael Löwy, *La théorie de la révolution chez le jeune Marx*.<sup>8</sup> Celui-ci énumère quatre points importants qu'il faut analyser pour bien comprendre la pensée de tout auteur *révolutionnaire* :

- La structure sociale et économique dans le soulèvement révolutionnaire : La situation générale de la population ainsi que certains groupes spécifiques au sein desquels peut se développer une situation révolutionnaire.
- La superstructure politique : La situation du mouvement et des organisations d'opposition selon les auteurs.
- Les superstructures idéologiques : La conception du monde des auteurs ainsi que la doctrine philosophique qui lui est liée.
- La conjoncture historique précise : où peut-on appliquer cette théorie?

Les trois premières catégories, inhérentes au mode d'organisation d'une société, nous donnent la base structurale de tout contexte révolutionnaire. C'est le point de départ de toute tentative de théorisation ou d'action révolutionnaire. La conjoncture historique est, quand à elle, un aspect événementiel; c'est une situation exceptionnelle où peut se déployer une pratique révolutionnaire. C'est dans ce contexte qu'on peut démontrer la validité d'une théorie à travers son rapport au réel.

Il ne s'agit pas de construire l'édifice théorique des auteurs, mais de comprendre les lois d'une dialectique. La superstructure, ainsi que la structure sociale, économique et politique sont en contact permanent et subissent des modifications à travers différents contextes historiques. Une telle conception dynamique permet d'échapper à toute

---

<sup>7</sup> Michael Löwy, *Théorie de la révolution chez le jeune Marx*, Paris, François Maspero, 1970, p.14.

<sup>8</sup> Idem



opposition statique qui serait d'ordre métaphysique (l'ontologique et l'ontique<sup>9</sup>, matière et esprit).

L'un des aspects qui importent le plus dans notre analyse est de conserver l'autonomie relative du penseur par rapport à son milieu social économique :

En parlant des rapports entre les idéologies et les infrastructures, nous n'avons pas le droit de passer sous silence l'autonomie relative des premières. Il va de soi que certains éléments fondamentaux d'une vision, une fois dégagée sur les plans respectifs du droit, de la religion ou de l'art, par exemple les juristes, les théologiens, les peintres ou les artistes de l'époque tendront à les développer de plus en plus dans toutes leurs conséquences et à les exprimer dans des ensembles cohérents. Il y a ainsi sans doute une influence des juristes sur le droit et des théologiens sur la pensée religieuse.<sup>10</sup>

Ce concept d'autonomie partielle permet d'éviter l'éternel débat entre la vision idéaliste de la philosophie où la pensée est autonome de toute contingence sociale et l'économisme mécanique qui réduit la pensée à un simple reflet du cadre socio-économique.

L'autonomie partielle permet de bien développer la relation dialectique que l'on suppose entre la théorie et le cadre pratique. Leur rapport est constant à travers des mouvements de luttes révolutionnaires. C'est la seule façon d'arriver à la synthèse concrète de ces deux aspects. L'importance d'un événement pour l'évolution d'une théorie ne dépend pas seulement de sa dimension objective, mais du sens qu'elle prend par rapport à la théorie. On remarque souvent que ce n'est ni l'événement historique, ni la conception politique ou philosophique qui permettent le développement d'un mouvement insurrectionnel, mais les deux ensemble, tels qu'ils sont saisis et interprétés par le sujet révolutionnaire.

<sup>9</sup> Martin Heidegger, *Être et temps*, Paris, Gallimard, 1986.

<sup>10</sup> Lucien Goldmann, *Sciences humaines et philosophie*, Paris, Presses universitaires de France, 1952, p.93.

En choisissant Badiou et Negri, on est en droit de se demander quels critères utiliser pour les amalgamer à un mouvement insurrectionnel contemporain pour lequel, à l'évidence, ils sont des adeptes ou des disciples, mais n'y participent pas directement.

On trouve des éléments de réponse dans un texte classique de Marx, *le 18 brumaire*. Dans toute analyse marxiste relative aux idées politiques, ce qui importe, ce n'est pas l'origine sociale ou la nationalité d'un penseur, mais la classe qu'il représente dans son œuvre :

Il ne faut pas s'imaginer non plus que les représentants démocrates sont tous des shopkeepers (boutiquiers) ou qu'ils s'enthousiasment pour ces derniers. Ils peuvent, par leur culture et leur situation personnelle, être séparés d'eux par un abîme. Ce qui en fait les représentants de la petite bourgeoisie, c'est que leur cerveau ne peut dépasser les limites que le petit bourgeois ne dépasse pas lui-même dans sa vie, et que, par conséquent, ils sont théoriquement poussés aux mêmes problèmes et aux mêmes solutions auxquelles leur intérêt matériel et leur situation sociale poussent pratiquement les petits bourgeois. Tel est, d'une façon générale, le rapport qui existe entre les *représentants politiques et littéraires* d'une classe et la classe qu'ils représentent.<sup>11</sup>

Cet extrait explicite clairement le concept de représentation qui permet aux intellectuels, peu importe leur origine sociale, de servir une classe à laquelle ils ne sont pas attachés organiquement. La difficulté est importante, surtout dans une perspective marxiste; elle s'énonce de la manière suivante :

Comment un penseur peut-il devenir le représentant politique ou théorique d'un groupe auquel il n'appartient pas? Nous proposons un choix entre le terme politique ou théorique sachant cependant qu'il est impensable de les séparer. Il n'y a pas de théorie neutre politiquement, même s'il faut admettre une certaine autonomie de la théorie.

Plusieurs raisons d'ordre personnel ou conjoncturel peuvent pousser un intellectuel à rompre avec sa classe sociale ou à choisir de défendre des groupes marginalisés par la

---

<sup>11</sup> Karl Marx, *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte*, Paris, Messidor, 1984, p.201.

société. Cependant, une telle explication est insatisfaisante dans une perspective marxiste. Il faut l'étayer davantage par l'engagement et la manière de définir l'intellectuel :

Une diversité d'hommes ayant acquis quelque notoriété par des travaux qui relèvent de l'intelligence (science exacte, science appliquée, médecine, littérature, etc.) et qui abusent de cette notoriété pour sortir de leur domaine et critiquer la société et les pouvoirs établis au nom d'une conception globale et dogmatique de l'homme.<sup>12</sup>

Le choix de l'engagement, la conception de l'homme grâce à laquelle il s'investit dans le monde revêt une grande importance. On peut imaginer des intellectuels défenseurs d'une conception d'un homme libre alors que d'autres préfèrent une vision égalitaire entre hommes. Un tel choix n'est pas politiquement innocent, à plus d'un titre :

Premièrement, au niveau théorique il traduit la vision des groupes ou du peuple.

Deuxièmement, pour ce faire, l'intellectuel doit s'inscrire au cœur même des luttes.

L'engagement politique devient donc une prémisse de base dans la formation des intellectuels, c'est ce qui fait sa spécificité par rapport aux simples savants. Il établit un rapport privilégié entre l'intellectuel ou les groupes qui sont visés par cette conception. Ce lien se fait à partir de son travail avec le mouvement de lutte, les deux s'influençant mutuellement. La figure de l'intellectuel organique illustre bien cette relation.

Tout groupe social, qui naît sur le terrain original d'une fonction essentielle dans le monde de la production économique, se crée, en même temps, de façon organique, une ou plusieurs couches d'intellectuels qui lui apportent homogénéité et conscience de sa propre fonction, non seulement dans le domaine économique, mais également dans le domaine social et politique.<sup>13</sup>

---

<sup>12</sup> Jean-Paul Sartre, *Plaidoyer pour les intellectuels*, Paris, Gallimard, 1972, p.12.

<sup>13</sup> Antonio Gramsci, *Oeuvres choisies*, Paris, Éditions sociales, 1959, p.429.



Là encore, on peut s'interroger puisqu'autant Badiou que Negri ne sont pas le produit des révoltes présentes, mais plutôt de celles du passé. Ils ne sont pas forcément des acteurs politiques directs dans les mouvements contemporains.

Il n'est pas évident d'observer le rapport organique de ces deux intellectuels et des masses. Les précisions suivantes devraient nous aider à mieux comprendre ce rapport. Cela exige d'avoir un regard concret sur l'origine du marxisme comme théorie révolutionnaire et son développement. En effet, il existe un processus de médiation entre le peuple et les intellectuels révolutionnaires<sup>14</sup> : le prolétariat peut exprimer sa révolte sous des formes plus élémentaires (chansons, poèmes, blagues...). Cet esprit de révolte est souvent systématisé par certains intellectuels organiques dont l'analyse est souvent confuse et limitée, sans un recul théorique. On les classe souvent comme populistes. L'autre pendant idéologique qui veut œuvrer auprès des masses est celui relatif à l'intellectuel dit traditionnel, présent surtout dans les institutions étatiques (partis, parlements, universités...). Leur pensée peut tendre à améliorer les conditions des masses, mais elle est rarement révolutionnaire puisqu'elle ne dépasse pas leur condition de classe et se situe souvent dans la défense étatique et le maintien de la bourgeoisie. Ils produisent une pensée plus souvent qu'autrement réformiste. Les intellectuels traditionnels qui réussissent à dépasser cette limite peuvent, par un travail, jeter les bases d'une véritable théorie révolutionnaire adéquate aux luttes de leurs contemporains. C'est dans cette dernière catégorie d'intellectuels que nous classons Alain Badiou et Toni Negri. La réponse est simple, mais la démonstration complexe. Il devient donc pertinent de saisir le lien de leur travail - d'en déchiffrer la nature et la portée - aux récents mouvements de révolte<sup>15</sup>. Il reste maintenant dès lors, à expliciter le rapport qui peut lier théorie et révolution à travers la synthèse dialectique des deux éléments.

---

<sup>14</sup> Michael Löwy, *Théorie de la révolution chez le jeune Marx*, Paris, François Maspero, 1970, p.20.

<sup>15</sup> Ce point sera développé à la fin du chapitre.

### 1.2.2 Considérer la théorie révolutionnaire comme « Praxis »

Notre recherche n'a pas d'objectif de neutralité axiologique qui sépare les « jugements de fait » des « jugements de valeur ». La praxis (pratique politique) joue le rôle de synthèse dans la dialectique qui oppose ces deux jugements et permet de les unir. Il est aussi important de ne pas séparer l'œuvre théorique de son activité pratique, l'homme de science et l'homme politique ne formant qu'une figure organique.

Les différents commentateurs de Badiou et de Negri subdivisent souvent leur œuvre en deux parties, philosophique et politique. Cependant, Badiou et Negri récusent totalement cette dichotomie<sup>16</sup>. C'est déjà pour nous un premier argument. S'il est nécessaire, il n'est pas complètement suffisant. En effet, cette contre-définition permet d'identifier deux aspects importants pour notre propos :

1- La praxis est transformation essentielle du monde par l'homme. Le monde n'est que le produit de l'action humaine. C'est déjà une lourde responsabilité politique à laquelle personne ne peut échapper.

2- Une telle transformation repose sur notre connaissance du social. On comprend l'importance de celle-ci par les effets qu'elle engendre. C'est par une illusion entretenue qu'on croit à la science objective, simplement descriptive. Ce faisant, la reconnaissance qu'on lui voue influence le social, lequel, en retour, vient renforcer sa crédibilité. Le marxisme permet de rendre compte du lien entre jugements de fait et jugements de valeur. Toute science porte en elle une vision du monde, celle-ci est intimement liée à une pratique qui veut l'imposer comme réelle.

---

<sup>16</sup> Sylvain Lazarus, « La politique entre singularité et multiplicité » dans Badiou, Alain, *Penser le multiple : actes du colloque de Bordeaux, 21-23 octobre 1999*, Paris, L'Harmattan, 2002, p.198.  
Ichida Yoshihiko, « Sur quelques vides ontologiques ». *Multitude*, 2002-02, numéro 9, pp. 49-65. En ligne : [www.cairn.info/revue-multitudes-2002-2-page-49.htm](http://www.cairn.info/revue-multitudes-2002-2-page-49.htm). Consulté le 14 juin 2012.

La dialectique permet de dépasser cette opposition entre théorie et pratique grâce à la catégorie de la Praxis : « Que la réalité soit praxis signifie, à ce niveau que le présent est appréhendé comme ce qui est advenu par l'action des hommes et appelle une tâche; que la connaissance de notre monde ne peut être séparée du projet de le transformer »<sup>17</sup>. Cet impératif de transformation qu'énonce à juste titre, Claude Lefort dans sa définition de la praxis contraste avec un certain objectivisme de rigueur dans les sciences sociales<sup>18</sup>. En effet, le lien entre les faits et les valeurs obéit à une logique que plusieurs s'évertuent à nier ou à ignorer, sans pourtant en comprendre les conséquences politiques. Pour le percevoir, il faut comprendre que toute science sociale est engagée consciemment ou non dans la société. Cette discipline qui s'inscrit dans une perspective d'ensemble oblige le scientifique à adopter partiellement ou totalement certaines visions du monde. Il devient difficile d'étudier son objet avec une neutralité totale dans un cadre marxiste :

À la place de l'unanimité, implicite ou explicite, des jugements de valeur sur la recherche et la connaissance adéquate qui est à la base des sciences physico-chimiques, nous trouvons en sciences humaines des différences radicales d'attitude, qui se situent au départ, avant le travail de recherche, et restent souvent implicites et inconscientes<sup>19</sup>.

Dans le cas de Badiou et Negri, cette opposition entre théorie et pratique est dépassée dialectiquement par le fait que leur œuvre a un but révolutionnaire :

- Tous les travaux théoriques des deux auteurs contiennent des implications politiques directement ou indirectement pratiques. Ce travail démontre la volonté de forger un

---

<sup>17</sup> Claude Lefort, « Réflexion sociologique sur Machiavel et Marx : le politique et le réel », *Les Cahiers Internationaux de Sociologie*, (1960), p.123.

<sup>18</sup> Dans les règles de la méthode sociologique, Émile Durkheim conçoit la sociologie en tant que science rationnelle, aux méthodes strictes et rigoureuses, émancipée de la politique et de la philosophie, qui appréhende objectivement l'étude des sociétés.

<sup>19</sup> Lucien Goldmann, *Recherches dialectiques*, Paris, Gallimard, 1959, p.300, 356 pages.

C'est sûr que l'objet de notre recherche n'est pas de trancher sur la signification politique que peuvent avoir les sciences physico-chimiques par rapport aux sciences humaines.

instrument révolutionnaire. La réactualisation des concepts de lutte des classes que fait Negri quand il décrit la Multitude<sup>20</sup> en est une illustration convaincante.

- Leur engagement politique pratique, exprimé par certains écrits et des prises de parole dans des débats publics est chargé de significations théoriques. Alain Badiou fut longtemps une figure importante du maoïsme français (militant à l'Union des Communistes de France Marxiste-Léniniste). Par ailleurs, il a assuré le secrétariat du groupe « l'Organisation politique » avec Sylvain Lazarus et Natacha Michel où il a défendu la cause des ouvriers étrangers en situation irrégulière<sup>21</sup>.

Les théories révolutionnaires de Badiou et Negri ont une dimension pratique forte et peuvent devenir un instrument d'organisation des masses. C'est pour cette raison qu'il nous semble pertinent d'étudier les deux théories et de vérifier leur compatibilité avec les mouvements révolutionnaires. Toutes les considérations d'ordre théorique que nous avons exposées incitent à interroger le lien que peut avoir la théorie avec les mouvements révolutionnaires. Le marxisme permet encore de voir la pensée politique en lien avec les luttes. Il fournit des outils avec des analyses, des expériences et des enseignements pour les combats qui visent un changement radical de la société dans des conditions profondément différentes de celles qui ont vu la naissance du mouvement ouvrier. Les exigences du travail pratique militant impliquent donc des balises théoriques. Face à ces différentes considérations, notre recherche va tenter de répondre au questionnement suivant : peut-on dire que la théorie politique avancée par Badiou et Negri est révolutionnaire? Le choix de ces deux auteurs n'est pas

---

<sup>20</sup> Dans son texte, « Pour une définition ontologique de la multitude » Negri définit ce concept comme suit : « Le concept de 'classe de multitude' doit être considéré autrement que le concept de classe ouvrière. Le concept de 'classe ouvrière' est en effet un concept limité, tant du point de vue de la production (il inclut essentiellement les travailleurs de l'industrie) que du point de vue de la coopération sociale (il n'enveloppe qu'une petite quantité des travailleurs opérant dans l'ensemble de la production sociale) ».

<sup>21</sup> Alain Badiou; Sylvain Lazarus et Natacha Michel, « Une France pour tous » dans *Le monde*, (décembre 1997). En ligne : <http://www.bok.net/pajol/debat/presse/lemonde/badiou.html>. Consulté le 20 juin 2012.



anodin puisqu'il nous semble qu'ils font partie des derniers représentants de la pensée politique révolutionnaire.

### 1.2.3 Les concepts de théorie et de révolution

Dans le langage de la philosophie et des sciences humaines, une théorie renvoie souvent à une démarche de l'ordre du savoir désintéressé, en opposition avec la pratique : « Une théorie est un ensemble de propositions servant à unifier de façon logique des concepts afin d'expliquer et d'interpréter certains aspects de la réalité que l'on cherche à rendre compte »<sup>22</sup>. Dans le cadre de cette conception, le rapport de la théorie à la pratique se situe au niveau de la validité de la théorie. Les faits viennent confirmer ou infirmer une théorie. Cette vision assez classique de la théorie est mise en cause par le marxisme.

Le rapport entre la théorie et la pratique est problématique et il n'a rien à voir avec la validation de la théorie. Les références philosophiques générales deviennent obsolètes, puisque le matérialisme historique se veut en constante connexion avec la réalité pour pouvoir la changer.

Pour bien comprendre notre approche du concept *théorie* dans le cadre du matérialisme historique, Louis Althusser nous servira de référence majeure. Dans son œuvre, *Éléments d'auto-critique*, il se reproche d'avoir sous-estimé le rôle politique de la philosophie dans la théorie : « (...) la philosophie est, en dernière instance, lutte de classes dans la théorie, c'est justement pour mettre à leur juste place et la lutte des classes (dernière instance) et les autres pratiques sociales (dont la pratique scientifique) dans leur rapport à la philosophie »<sup>23</sup>. Dans cet extrait, Althusser montre que la politique subsume la science, mais que la philosophie, par sa nature de classe, devient proprement politique. L'interaction entre le philosophique, le politique et le

<sup>22</sup> Danny Laveault, « Introduction à la recherche », Cours Edu 5590, Ottawa, Faculté d'éducation, Université d'Ottawa, automne 1997. En ligne: <http://www.courseweb.uottawa.ca/>. Consulté le 20 juin 2012.

<sup>23</sup> Louis Althusser, *Éléments d'auto-critique*, Paris, Éd. Hachette, 2008, p.100.



scientifique se fait à travers différentes déterminations: l'évolution philosophique est dominée par l'évolution politique et toute découverte scientifique exige une évolution philosophique<sup>24</sup>. La théorie ne prend pas l'attribut scientifique qu'elle peut avoir dans le cadre des sciences pures, mais elle devient le reflet de lutte politique concrète. Au sujet du jeune Marx, Althusser affirme que le fait d'avoir adopté une position politique prolétarienne lui a permis de développer le matérialisme historique comme théorie scientifique propre à la pratique révolutionnaire. Enracinée dans la réalité de la lutte des classes économiques, la philosophie tracerait constamment une ligne de démarcation par rapport à l'idéologie dans la formulation théorique. Cette opposition devient ainsi le fondement primaire de notre définition du concept *théorie* au sens révolutionnaire. L'idéologie est l'ensemble des conceptions, des idées et des normes servant à légitimer la division en classes et la domination politique dans la société. Cette vision du monde, imposée par la classe dominante, est transmise à travers différents appareils idéologiques d'État (scolaire, famille, information, culturelle et politique)<sup>25</sup>. La théorie marxiste devient un outil de lutte contre l'hégémonie de ce type d'idéologie.

L'autre élément important concerne le lien entre pratique et théorie. Cette exigence reste fondamentale dans la théorie marxiste, mais elle ne doit pas nuire à l'autonomie relative de la théorie par rapport à la politique. Althusser voit la théorie marxiste à la fois comme étant en marge de tout idéalisme purement théorique et d'un pragmatisme zélé qui la confine à une tâche purement pratique. La position de classe vient trancher dans ce débat puisqu'elle balise toute théorie qui se dit prolétarienne. Dans *Éléments d'autocritique*, Althusser avance le fait que Marx:

(...) ne pouvait rompre avec l'idéologie bourgeoise dans son ensemble qu'à la condition de s'inspirer des prémisses de l'idéologie prolétarienne, et des premières luttes de classes du prolétariat, où cette idéologie prenait corps et consistance. Voilà l'«événement» qui, derrière la scène

<sup>24</sup> Louis Althusser, *Réponse à John Lewis*, Paris : François Maspero, 1973, p.57

<sup>25</sup> Louis Althusser, *Positions*, Paris , Éditions sociales, 1976.

rationaliste de l'opposition entre la «vérité positive» et l'illusion idéologique, donnait à cette opposition sa dimension historique véritable.<sup>26</sup>

L'ancrage du travail théorique est donc intimement lié aux mouvements de révolte qui inspirent tout intellectuel d'obédience marxiste. Il y a une reconnaissance du primat des conditions matérielles sur toute forme de conceptualisation abstraite. Dans son manuscrit sur la reproduction, Althusser va dans ce sens et expose l'importance d'adopter une position politique prolétarienne affirmée pour développer une véritable théorie révolutionnaire: « Il n'est [...] pas possible – et Lénine l'a admirablement compris et montré – ni de comprendre, ni à plus forte raison d'exposer et de développer la théorie marxiste, même sur tel point limité, si on ne se place pas sur des positions de classes prolétariennes dans le domaine de la théorie »<sup>27</sup>.

La théorie marxiste est un outil de conceptualisation philosophique et scientifique. Sa particularité est qu'elle trouve ses racines dans une volonté politique qui repose sur la participation au mouvement réel de la lutte des classes, en tant qu'alternative au capitalisme.

Pour bien circonscrire le concept de révolution, on va le définir en nous référant à la philosophie politique. La difficulté majeure dans tout travail d'analyse sur la révolution réside dans le fait qu'il existe une certaine confusion avec la révolte. Par conséquent, une clarification de la signification de ces deux concepts s'impose. L'esprit de révolte est caractérisé par le soulèvement contre l'injustice de l'ordre établi : « La révolte naît du spectacle de la déraison, devant une condition injuste et incompréhensible »<sup>28</sup>. La révolution quant à elle, est porteuse d'un projet radical qui vise à se substituer aux autorités en place en vue de reconstituer la société sur des principes nouveaux. Dans son *essai sur la révolution*, Hannah Arendt explique que les instigateurs des révolutions modernes, en faisant référence à certains documents

<sup>26</sup> Louis Althusser, *Éléments d'auto-critique*, Éd. Hachette, 2008, p.45.

<sup>27</sup> Louis Althusser, *Sur la reproduction*, Paris, Presses de l'Université de France, 1995, p.21.

<sup>28</sup> Albert Camus, *L'homme révolté*, Paris, Gallimard, 1981, p. 21.

de l'Antiquité, cherchaient à « tracer le modèle d'un gouvernement, d'une république dans laquelle le règne du droit, fondé sur la volonté du peuple, mettrait un terme à la domination de l'homme sur l'homme qui, estimaient-ils, était un mode de gouvernement "bon pour les esclaves" »<sup>29</sup>. Cette particularité de la révolution permet de la théoriser, puisqu'elle résulte souvent d'un projet (ou programme) politique.

L'étude des phénomènes "révolutionnaires" a été souvent contenue dans le giron de la recherche sociologique. Les contextes historiques sont beaucoup trop différents pour que l'on puisse formuler une définition universelle. Dès la préface d'*Autopsie de la révolution*, Jaques Ellul explique qu'il : « faut accepter pour révolution ce que les hommes de telle époque ont vécu en tant que révolution et ont eux-mêmes nommé ainsi »<sup>30</sup>. Toute recherche objective de la révolution comprend donc une grande part de subjectivité puisque tous les événements historiques font face à différentes interprétations.

La révolution n'est pas une révolte ayant réussi. Les deux concepts sont interprétés comme étant « des catégories différentes »<sup>31</sup>. Le point commun entre les deux est leur opposition au *statu quo* historique, cet esprit de révolte que provoque n'importe quelle domination : « l'effort d'un recommencement absolu »<sup>32</sup>. Ce qui distingue la révolution, c'est l'innovation théorique. Contrairement à la révolte qui est spontanée et subite, la révolution s'appuie sur une réflexion préalable, une théorie ou une doctrine qui cherche à s'appliquer au réel<sup>33</sup>. Le travail de conceptualisation devient donc partie prenante de toute lutte révolutionnaire.

<sup>29</sup> Hannah Arendt, *Essai sur la révolution*, Paris, Gallimard, 1967, p.140.

<sup>30</sup> Jacques Ellul, *Autopsie de la révolution*, Paris, La table ronde, 2008, p.11.

<sup>31</sup> *Ibid.* p.21

<sup>32</sup> *Ibid.* p.55

<sup>33</sup> *Idem*

#### 1.2.4 Proposition de recherche

À la base de l'approche théorique des deux auteurs telle que développée, et dans une posture marxiste, nous posons l'hypothèse de travail suivante :

La théorie des deux auteurs, Alain Badiou et Toni Negri est révolutionnaire parce qu'elle est en lien avec une praxis révolutionnaire et que son parti-pris dans la lutte politique se situe du côté de ceux qui combattent le système établi, car ils en sont les principales victimes.

#### 1.3 Méthodologie

Pour notre recherche, nous avons privilégié une méthodologie axée sur une approche marxiste. Nos références théoriques sont constituées par des études qualitatives se rapportant à la philosophie politique dans le cadre du matérialisme historique. Nous avons priorisé les études de certains penseurs du « marxisme historiciste »<sup>34</sup>. Il s'agit d'un courant dont les tenants se caractérisent par une certaine distanciation à l'égard du matérialisme orthodoxe, qualifié de mécaniste. Ils sont, par ailleurs, enclins à une réintégration des questions de la culture, de l'histoire ainsi qu'à un regard dialectique sur la société. On peut également remarquer dans la démarche de ces auteurs, la tentative de réaliser des synthèses entre la tradition marxiste et les courants classiques de la philosophie ou des sciences humaines. L'aspect le plus prégnant du marxisme historiciste est sa tendance à appliquer les catégories marxistes à d'autres auteurs de la même tradition. À cet effet, nous préconisons cette approche comme base méthodologique dans notre recherche.

Notre corpus principal est constitué des textes théoriques des deux auteurs étudiés, Alain Badiou et Toni Negri<sup>35</sup>. Nous allons procéder à une analyse de leur cheminement politique parallèlement à une étude de leur développement théorique.

<sup>34</sup> Michael Löwy, *Paysage de la vérité*, Paris, Éditions Anthropos, 1985, p.130.

<sup>35</sup> Voir la bibliographie sur Badiou et Negri pour les textes du corpus principal.



L'immensité de la production de ces deux auteurs nous met face au choix des références étudiées. Ces textes ont été sélectionnés selon une périodisation précise correspondant, pour chacun des auteurs, aux différentes transitions de leur parcours militant. Pour chaque période, nous avons porté notre choix sur les œuvres qui démontrent un certain renouvellement ou un changement dans leur pensée. Le cheminement théorique des deux auteurs est en lien direct avec leur praxis politique et donc par le même fait avec leur engagement politique. Le travail théorique n'étant que le reflet des conditions de lutte, on mettra de côté tous les pamphlets ainsi que les brochures et autres écrits secondaires pour nous concentrer sur la position de Badiou et Negri dans les débats intellectuels. Certains de leurs textes ciblés permettront de définir les concepts-clés et d'autres, la véracité politique de leurs apports théoriques. Un tel choix nous permettra de nous élever du simple débat académique et nous poussera à chercher une dimension pratique à l'œuvre des deux auteurs. Dans le deuxième chapitre, nous ferons une généalogie de la pensée politique révolutionnaire, ce qui nous permettra de situer le marxisme dans cette tradition. Une telle genèse est nécessaire pour identifier les caractéristiques d'une pensée révolutionnaire et placer nos deux auteurs dans cette tradition. On comprendrait mal qu'une pensée révolutionnaire puisse appartenir à une autre tradition théorique. La première question à laquelle il faudra répondre est la suivante: la pensée politique d'Alain Badiou et de Toni Negri s'inscrit-elle dans la tradition révolutionnaire? Dans le troisième et le quatrième chapitre, nous procéderons à la définition des principaux concepts théoriques utilisés dans ce cadre par Badiou et Negri. Cette étude sera menée parallèlement au développement historico-politique de ces deux auteurs. Chacun des concepts sera en lien à une période spécifique dans la vie militante des auteurs. Cette partie pose la question suivante : leur théorie débouche-t-elle sur une praxis? Enfin, nous établirons dans le chapitre final, le lien entre leur travail théorique actuel et leur engagement politique; ce qui ajoutera à l'argumentation de notre hypothèse de recherche. Il s'agira d'évaluer la nature et la portée de leur pratique politique. Cette

partie est essentielle, car la praxis doit être cohérente avec les positions théoriques défendues.

## CHAPITRE II

### GÉNÉALOGIE RÉVOLUTIONNAIRE

*« On croyait jusqu'à présent que la formation  
des mythes chrétiens sous l'Empire romain  
n'avait été possible que parce que l'imprimerie  
n'était pas encore inventée. C'est tout le contraire,  
la presse quotidienne et les télégraphes qui répandent  
leur invention en un clin d'œil dans tout l'univers  
fabriquent en un jour plus de mythes  
qu'autrefois en un siècle... » Karl Marx,  
dans une lettre à Kugelmann datée du 27 juillet 1871.*

Partant du fait que Badiou et Negri sont des auteurs contemporains, nous nous sommes questionnés sur la pertinence d'une généalogie de la conception révolutionnaire. Comment des événements passés peuvent-ils nous éclairer dans une recherche qui se veut d'actualité? L'histoire révolutionnaire qui a jalonné les deux siècles passés a donné matière à d'innombrables études et analyses pour les expliquer et les interpréter. Ces événements, certes, circonscrits par des approches diverses, ont favorisé la naissance de représentations et d'imaginaires historiques variés. Certaines de ces représentations s'inscrivent dans une rupture avec d'anciennes traditions politiques ou bien se nouent à l'émergence de nouvelles pratiques dans les mêmes champs. Ces événements révolutionnaires ont aussi puissamment contribué à réenclencher des phénomènes de subjectivation et parfois, à bâtir de nouvelles scènes politiques. Il nous semble donc essentiel de situer les auteurs étudiés dans la tradition révolutionnaire à travers une genèse historique et sociale de la pensée radicale.

Contrairement aux mouvements spontanés de rébellion qui ont jalonné l'histoire de l'humanité, la révolution est un phénomène moderne. Elle s'appuie sur une idée, un programme, un projet, une idéologie. Notre tâche de conceptualisation se concrétise plus facilement pour la révolution qui est généralement liée à des luttes politiques. Ce

qui n'est pas le cas de la révolte, généralement soutenue par un sentiment de rébellion consubstantiel à la condition humaine :

Mais ce que nous venons en somme de définir, c'est la révolte. Une condition spécifique, un vide, un intolérable, un être qui ne peut accepter son destin. Ce n'est pas la révolution qui est en marche avec cette jeunesse, car il y manque la prise de conscience effective, la doctrine, le projet révolutionnaire, l'unité du corps social révolté contre la société globale, l'organisation... Passera-t-on de l'un à l'autre? Rien ne permet de le dire ou de le croire. Car cette révolte devant une société en face de qui on a peur n'est vécue quand même qu'en fonction de cette société.<sup>36</sup>

Cet extrait de Jacques Ellul expose le passage qualitatif qui différencie un sentiment de révolte, propre au genre humain, d'une révolution mue par un projet politique. La révolution est donc en opposition radicale avec la société dans laquelle elle se développe et ne peut être assimilée à son fonctionnement. Il est donc nécessaire de poursuivre cette piste tout en la transposant dans un cadre historique. Plus encore, la révolte est davantage individuelle que collective, alors que l'acte de révolution engage l'unité d'un corps social. Pour mieux cerner ce concept, nous allons ainsi nous concentrer sur la révolution à partir de trois périodes charnières de son développement : le mythe du sauveur suprême, l'émancipation des masses et la révolution communiste<sup>37</sup>. La construction d'une identité collective passe par la conscience d'appartenir à une époque ainsi que par la consommation idéologique de préjugés et de symboles. Chaque nouvelle période se traduit, rétrospectivement, par un bouleversement dans les perceptions et les mythes des masses et des avant-gardes. L'étude de ces transitions devient une interprétation du changement historique à la lumière de la conscience produite par ces fluctuations.

<sup>36</sup> Jacques Ellul, *De la révolution aux révoltes*. Calmann-Lévy, 1972, pp.346-359.

<sup>37</sup> Michael Löwy, *Théorie de la révolution chez le jeune Marx*, Paris, François Maspero, 1970, p.26.



## 2.1 Le mythe du sauveur

« Mythe, récit fabuleux (...) dans lequel les agents impersonnels, le plus souvent les forces de la nature, sont représentés sous forme d'êtres personnifiés dont les actions et les aventures ont un sens symbolique »<sup>38</sup>. Cette définition démontre le lien créé par la mythologie avec la nature. Dans *La Dialectique de la raison*, Adorno et Horkheimer ont explicité cette question. La figure mythifiée de l'homme se réfléchit dans son rapport à son environnement, ce qui conduira progressivement à l'élever au rang de « maître et possesseur de la Nature »<sup>39</sup>. Ce procédé de mythification conduit à traiter l'histoire à la base de la formation culturelle et sociale comme un fait immuable et donc intimement lié à l'ordre des choses. Ce rapport figé à la société permet de perpétuer des croyances mythifiées : « Le mythe est une parole. On entendra donc ici, désormais, par langage, discours, parole, etc. toute unité ou toute synthèse significative, qu'elle soit verbale ou visuelle : une photographie sera pour nous parole au même titre qu'un article de journal ; les objets eux-mêmes pourront devenir parole, s'ils signifient quelque chose »<sup>40</sup>. Roland Barthes donne une définition du mythe contemporain comme parole, autour de laquelle se construit tout un système de communication. Le mythe moderne n'est pas seulement une idée ou une représentation, c'est un mode de communication auquel s'imposent des conditions socio-historiques particulières. Dans ce cadre, il représente un discours que l'on peut analyser sous un prisme historique, et ce, malgré les tendances à l'universalisation et l'homogénéisation sociale à partir de laquelle il procède. Nous retrouvons une conception similaire du mythe contemporain chez Claude Lévi-Strauss quand il affirme que « Rien ne ressemble plus à la pensée mythique que l'idéologie politique »<sup>41</sup>. C'est à travers le même procédé que se forme la symbolique

<sup>38</sup> André Lalandes, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, Presses universitaires de France, 1951, p. 647.

<sup>39</sup> Theodor W Adorno et Max Horkheimer, *La Dialectique de la raison fragments philosophiques*, Paris, Gallimard, 1974.

<sup>40</sup> Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, 2010, p.225.

<sup>41</sup> Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, P.231.

du « sauveur suprême » dans la continuation des lois naturelles d'une société immuable. L'histoire s'efface au profit de la nature, dont la force s'incarne totalement dans la figure du sauveur.

Les références à ce mythe prophétique sont aussi vieilles que l'humanité, elles s'enracinent dans la conception providentielle de l'histoire. La fonction du sauveur est d'assumer les souffrances de son peuple et de les guider vers la « terre promise ». Les figures bibliques de cet acabit ne manquent pas... Durant le Moyen-âge, elles se sont incarnées dans la personne du Roi comme envoyé de la providence, les écrits éponymes des *Grandes Chroniques de France*<sup>42</sup> l'illustrant bien. Pour les besoins de notre recherche, l'appel aux libérateurs transcendants doit être étudié en lien avec les structures qui ont vu l'apparition de la bourgeoisie révolutionnaire. La naissance de cette classe sociale ne peut être complètement dissociée de la dynamique du capitalisme naissant : destruction de la propriété communale pour forger la propriété privée, individualisme croissant, atomisation des rapports sociaux... c'est le fameux *Bellum omnium contra omnes*<sup>43</sup>. Cette vision de la nature n'est que le reflet des luttes de l'ordre bourgeois contre le féodalisme. La bourgeoisie devait concevoir son environnement comme quelque chose d'ordonné par des lois immuables, car cela lui permettait de justifier le marché capitaliste naissant. La nouvelle idéologie du progrès capitaliste est en compétition avec les croyances religieuses qui soutenaient l'absolutisme féodal. Elle met en avant une gestion rationnelle qui profiterait à une nouvelle classe de propriétaire: « Car la nature y comporte essentiellement un aspect de lutte révolutionnaire bourgeoise : l'essence conforme à des lois, calculables, formellement abstraites, de la société bourgeoise en marche apparaît comme nature à côté du caractère artificiel, de l'arbitraire, de l'absence de règles du féodalisme et de

<sup>42</sup> Bernard Guénée, « Les Grandes Chroniques de France. Les romans aux roys » dans *les lieux de mémoire*, Pierre Nora (dir.). Paris, Gallimard, 1997, pp.739-758.

<sup>43</sup> Cette expression latine que l'on peut traduire par « la guerre de tous contre tous » a été utilisée par Hobbes pour décrire l'état de nature dans le *Léviathan* ainsi que par Nietzsche dans *Introduction théorétique sur la vérité et le mensonge au sens extra moral*. Le livre du philosophe, Paris, Aubier-Flammarion, 1969, édition bilingue. Traduction par Angèle K. Marietti

l'absolutisme »<sup>44</sup>. Le Capitalisme même, à ses débuts, était mû par un procédé d'objectivation et de réification de tous les rapports humains. Le *Dictionnaire critique du marxisme* propose une définition et une généalogie précise de ce procédé : « La réification expose le procès de substitution des rapports entre *choses* aux rapports entre *hommes*. C'est la transformation du produit de travail et de la force de travail en marchandises qui le rend possible, la *valeur d'échange* parvenant à dominer complètement la valeur d'usage, en particulier dans la forme de l'*équivalent universel*, l'argent »<sup>45</sup>. Cette dynamique produit une pensée statique dont le reflet est le « matérialisme mécanique » que préconisent des penseurs tels que Francis Bacon ou Jordano Bruno<sup>46</sup> et qui laisse peu de place au libre arbitre de l'action humaine. Pour échapper à ce déterminisme implacable, l'appel à un être supérieur devient essentiel. Face à ces conditions, les idéologues bourgeois ne pouvaient penser l'émancipation qu'à travers une aliénation dans un être ou dans une institution supérieure. Toute société civile doit être menée par une force extérieure à elle : « Ainsi, la bourgeoisie, trouve-t-elle normalement l'image de sa propre unité, située hors d'elle; ainsi ne se pose-t-elle comme sujet historique que par la médiation d'un pouvoir qui transcende l'ordre des activités dans lesquelles elle se constitue comme classe économique »<sup>47</sup>. La bourgeoisie se réfugie dans le naturalisme et voit dans les rapports économiques, la matérialisation d'un ordre éternel. Dans l'infrastructure des lois du marché capitaliste de plus en plus dominant et de la propriété privée naissante, se forme une superstructure idéologique qui construit le mythe d'un sauveur capable de stopper la pente fatale vers laquelle la société est en train de se diriger. L'espoir de créer un nouvel ordre éclairé se personnifie. Ce mythe va se refléter de façon

<sup>44</sup> György Lukács, *Histoire et conscience de classe, essai de dialectique marxiste*, Paris, Éditions de Minuit, 1960, p.172.

<sup>45</sup> Georges Labica, et Gérard Bensussan, (dir.), *Dictionnaire critique du marxisme*, Paris, Presses universitaires de France, 1985, pp. 979-982.

<sup>46</sup> Pascal Charbonnat, *Histoire des philosophies matérialistes*, Syllepse, coll. « Matériologiques », 2007, p.210.

<sup>47</sup> Claude Lefort, « Réflexion sociologique sur Machiavel et Marx : le politique et le réel », *Les Cahiers Internationaux de Sociologie*, (1960), p.133.

implicite ou explicite chez les théoriciens de l'accumulation primitive. Cette constellation d'esprits géniaux va théoriser la naissance de la bourgeoisie avec la même référence transcendantale : « 'le prince' de Machiavel, le 'souverain absolu' pour Hobbes, le 'despote éclairé' pour Voltaire, le 'législateur' pour Rousseau, le 'héros' de Carlyle »<sup>48</sup> ...

Le Siècle des Lumières forge les paramètres et les caractères des « grands hommes ». La révolution va en hériter et l'adapter à sa mesure. Politiquement, une telle référence est caractérisée par des mouvements de type autoritaire. Le culte de la personne est l'une de ses principales caractéristiques. Il n'y a qu'à penser à Cromwell que les puritains anglais nommaient le « Lord Protector » ou « la figure de l'empereur » pour les bonapartistes. La phrase de Hegel sur Napoléon illustre bien toute la mythologie bourgeoise de l'époque, alors qu'il voyait en lui « l'âme du monde sur un cheval »...

On peut très bien voir les limites de ce type de révolution. Forger une indépendance qui aliène le sujet révolutionnaire ne peut conduire qu'à un pouvoir oppressant :

En effet, cette organisation de la vie populaire n'éleva pas la propriété et le travail au rang d'éléments sociaux; elle acheva plutôt de les *séparer* du corps de l'État et d'en faire des sociétés *particulières* dans la société. Mais de la sorte, les fonctions vitales et les conditions vitales de la société bourgeoise restaient politiques au sens de la féodalité; autrement dit, elles séparaient l'individu du corps de l'État; et le rapport particulier qui existait entre sa corporation et le corps de l'État, elles le transformaient en un rapport général entre l'individu et la vie populaire, de même qu'elles faisaient de son activité et de sa situation bourgeoise déterminées une activité et une situation générales.<sup>49</sup>

Cet extrait de la *Question Juive*, de Karl Marx, démontre à quel point le processus d'aliénation de la société capitaliste voit sa prolongation dans une force extérieure : le dieu catholique des nobles se mue en État fort qui délimite la liberté de ses citoyens. L'aliénation économique qui naît avec le développement du capitalisme va réaliser le

<sup>48</sup> Michael Löwy, *Théorie de la révolution chez le jeune Marx*, Paris, François Maspero, 1970, p.26.

<sup>49</sup> Karl Marx, *La question juive*, Les classiques des sciences sociales, version électronique : <http://classiques.uqac.ca/>. p.16. Consulté le 12 janvier 2012.



projet de la société bourgeoise. Une telle aspiration ne peut se matérialiser qu'en renforçant le mythe d'un chef providentiel et que dans la formation d'un État libéral. Ces deux aspects caractérisent le concept de révolution du XVIIe au XIXe siècle.

## 2.2 L'auto-émancipation des peuples

La période qui va suivre les grandes révolutions bourgeoises (la Révolution américaine en 1776, puis la Révolution française en 1789) va être celle de la transformation de l'idée de révolution. Ce processus va se matérialiser par deux formes de luttes diamétralement opposées, à savoir le socialisme utopique et les sociétés secrètes. La formation de ce type d'organisations révolutionnaires doit être analysée en parallèle à celle du prolétariat. En effet, la classe qui va agir comme sujet révolutionnaire au cours des années suivantes n'est qu'au stade embryonnaire : « Le prolétariat, qui commençait seulement à se détacher de ces masses non possédantes comme souche d'une nouvelle classe, tout à fait incapable encore d'une action politique indépendante, se présentait comme un ordre opprimé, souffrant, qui, dans son incapacité à s'aider lui-même, pouvait tout au plus recevoir une aide de l'extérieur, d'en haut »<sup>50</sup>. La recherche de cette extériorité va caractériser cette démarche. La société s'est fragmentée en groupes rivaux et chaque groupe peut infléchir une idéologie qui correspond à ses propres besoins. Entre l'unité féodale et le conflit de classe exacerbé par la société industrielle, nous pouvons trouver une forme de transition, celle de la société bourgeoise naissante. Le messianisme devient une réponse possible aux phénomènes sociaux changeants. Or, le messianisme, c'est d'abord la mythologie historicisée, le mythe de la création se transformant en mythe du désastre, celui du sauveur transcendantal se métamorphosant en celui du libérateur utopique<sup>51</sup>. Si l'on préfère, c'est la société telle qu'elle était dans le passé, sous sa forme communale, qui est projetée dans l'avenir, un réel impossible devient mythe. Par cette projection dans le futur, le mythe devient utopie : « Aussi, malgré l'état

<sup>50</sup> Friedrich Engels, *Anti-Dühring*, Paris, Editions sociales, 1963, p.296.

<sup>51</sup> Roger Bastide, *Le Prochain et le lointain*, Paris, L'Harmattan, 2000, pp. 247-257.

empirique de l'art politique, toute grande imitation y est précédée, d'un ou deux siècles, par une utopie analogue, qu'inspire au génie esthétique de l'Humanité un instinct confus de sa situation »<sup>52</sup>. Dans le messianisme des utopistes, on peut voir une forme de transition entre le mythe et l'utopie, liée au passage de la société cyclique, fondée sur l'éternel recommencement, à la société découvrant le sens de l'histoire. La figure du socialiste utopiste est à l'avant-garde de ce mouvement. La différence avec la figure du sauveur mythique se situe dans le message émancipateur que les socialistes veulent promouvoir. En effet, la figure du sauveur atteint historiquement ses limites. On ne peut plus voir dans les meneurs de la bourgeoisie, une libération autre que celle qui a permis la formation de l'État moderne. On ne peut plus faire appel « au prince » pour qu'il émancipe le peuple.

La structure idéologique de la révolution telle que vue par les utopistes ne se différencie pas beaucoup de celle de l'émancipation bourgeoise. Le socialisme devient, dans les mains de ces penseurs, quelque chose de complètement naïf, car il est en complète contradiction avec les intérêts de la classe dont ils sont issus et qui motivent leur pensée, la bourgeoisie. Le socialisme utopique se caractérise par la volonté de mettre en place des communautés idéales qui sont régies par la vision prophétisée d'un meneur charismatique. S'inscrivant dans le contexte révolutionnaire bourgeois, les utopistes participent à la réflexion sur les liens susceptibles d'assurer la cohésion sociale et de résoudre la tension entre souveraineté et interdépendance. Il ressort de la majorité de ces pensées utopiques que seul le principe d'égalité est la condition *sine qua non* pour créer une union et une bonne entente entre les individus d'une même communauté. Ces conclusions sont le fruit d'une démarche qui tente d'interroger la contradiction du capitalisme à partir des mêmes catégories scientifiques ou philosophiques que produit la bourgeoisie. L'utopie, au sens politique constitué, était encore attachée à deux idoles de la philosophie bourgeoise,

---

<sup>52</sup> Auguste Comte, *Discours sur l'ensemble du positivisme*, Paris, Éd du cinquantenaire, p. 302.

le pouvoir causal de l'idée et l'autonomie auto-commençante de la volonté<sup>53</sup>. Les utopies socialistes se sont nourries de ce grand mouvement idéaliste et volontariste, de cette grande foi dans la volonté et dans les idées. Ceci a façonné le monde occidental, encouragé par le développement du capitalisme et dans la même veine, de la technique et des doctrines politiques bourgeoises. La volonté forme l'équivalent de ce que fut la foi dans les époques antérieures, une volonté de l'ordre de l'idéalisme qui ne comprend pas la véritable dynamique de l'histoire.

Là encore, le fait que le prolétariat soit embryonnaire, l'empêche de produire des intellectuels organiques<sup>54</sup> qui bénéficient d'une autonomie pour dépasser cet horizon :

Tant que le prolétariat n'est pas encore assez développé pour se constituer en classe, que, par conséquent, la lutte même du prolétariat avec la bourgeoisie n'a pas encore un caractère politique, et que les forces productives ne se sont pas encore assez développées dans le sein de la bourgeoisie elle-même, pour laisser entrevoir les conditions matérielles nécessaires à l'affranchissement du prolétariat et à la formation d'une société nouvelle, ces théoriciens ne sont que des utopistes qui, pour obvier aux besoins des classes opprimées, improvisent des systèmes et courent après une science régénératrice<sup>55</sup>.

L'appel à la figure mythifiée est un trait commun que partagent aussi les conspirationnistes. Proposant une révolution par « le haut », la figure du socialiste utopique est remplacée par celle de la société secrète. Là où certains attendent un homme providentiel, les conspirationnistes font la promotion d'un directoire. Leur vision mythifiée de l'histoire voit *les clubs politiques* dirigeant les événements au gré de leur volonté, alors que les mouvements révolutionnaires apparaissent comme un phénomène de mobilisation des masses qui a commencé avant même la création de ces courants idéologiques. Cette vision proche de celle des Jacobins permet de

<sup>53</sup> Robert Redeker, « La vraie puissance de l'utopie », *Le Débat*, n° 125, (2003/3), pp. 100-111.

<sup>54</sup> L'apport des socialistes utopistes aux mouvements révolutionnaires est sujet à débat dans la philosophie marxiste. Certains auteurs conçoivent l'utopie comme un moteur des mouvements insurrectionnels. Pour plus de détails, consulter : Bloch, Ernst, *L'esprit de l'utopie*, Paris, Gallimard, Collections Bibliothèque de philosophie, 1977, 344p.

<sup>55</sup> Karl Marx, *Misère de la philosophie*, Les classiques des sciences sociales, p.32, version électronique : <http://classiques.uqac.ca/>. Consulté le 12 janvier 2012.

dépasser les contradictions qui couvraient le processus révolutionnaire. Là encore, les masses populaires n'ont qu'un rôle secondaire ; ils sont le réceptacle du message de la minorité éclairée. Le contexte historico-social qui caractérise la naissance du socialisme utopique et des sociétés secrètes est marqué par un mouvement ouvrier encore embryonnaire et surtout pas encore conscient de ses capacités :

La classe ouvrière est une classe dépendante, seconde. Sans doute, si je refais l'histoire à la manière saint-simonisme, si je reconstitue des séries du chapitre syndical nous disent que nous allons vers de grandes nouveautés, vers le syndicalisme moderne. Mais l'émancipation intellectuelle de la classe ouvrière n'est pas faite ni même en voie de se faire. Pour l'ouvrier de 1830, il n'est d'espoir qu'en la bourgeoisie <sup>56</sup>.

On peut déceler dans notre historique une tendance à saisir la révolution comme étant l'œuvre d'une élite avant l'avènement du prolétariat, ce qui n'est que partiellement justifié. En effet, la volonté à s'auto-émanciper est présentée tout au long de l'histoire révolutionnaire. Les révolutions modernes héritent et prolongent des formes de troubles, d'émeutes et de révoltes, d'anciens régimes, et par la même dynamique, elles poussent en avant les réformes et l'innovation politiques de la révolution des clubs, celle de la bourgeoisie. Dans un mouvement dialectique de l'histoire, cette élite se nourrit et prend une dimension nouvelle au contact des masses révoltées<sup>57</sup>. C'est de ce contact qu'est né tout le vocable *égalitaire* des révolutions bourgeoises. Quoique minoritaires, on pouvait voir dans certains de ces mouvements, le reflet d'une véritable praxis révolutionnaire de masses. Les élites, ainsi que le peuple impliqué dans ces événements, étaient motivées par les mêmes aspirations :

Ainsi, au temps de la Réforme et de la Guerre des Paysans en Allemagne, la tendance de Thomas Münzer; dans la grande Révolution, anglaise, les niveleurs; dans la grande Révolution française, Babeuf. À ces levées de boucliers révolutionnaires d'une classe encore embryonnaire correspondaient des manifestations théoriques; au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> °

<sup>56</sup> Ernest Labrousse, *Le mouvement ouvrier et les théories sociales en France de 1815 à 1848*, Paris, Centre de documentation universitaire, 1961, p. 89.

<sup>57</sup> Philippe Bourdin, *L'Europe des « patriotes » des années 1770 aux années 1790*, Paris, Presses universitaires de France, collection « L », 2009, p.138.



siècle, des peintures utopiques d'une société idéale; au XVIII<sup>e</sup>, des théories déjà franchement communistes (Morelly et Mably). La revendication de l'égalité ne se limitait plus aux droits politiques, elle devait s'étendre aussi à la situation sociale des individus; ce n'était plus seulement les privilèges de classe qu'on devait supprimer, mais les différences de classes elles-mêmes<sup>58</sup>.

Ces mouvements révolutionnaires n'étaient pas majoritaires, mais souvent ils entretenaient des rapports conflictuels avec les tenants de la conception bourgeoise. L'une des illustrations les plus flagrantes de ce type de dissension est probablement le conflit qui opposa *les sans-culottes* les plus radicaux, communément appelés *bras nus* et la dictature jacobine :

Effrayée par la température révolutionnaire, elle essaya (bourgeoisie) de réduire la participation des masses, elle essaya de réduire la participation des bras nus à la vie publique. Sous le prétexte fallacieux que des menées contre-révolutionnaires, analogues à celles dont certaines grandes villes de province avaient été le théâtre, étaient à redouter dans la capitale.<sup>59</sup>

Deux visions de la révolution s'affrontent, et ce, au sein même de la frange radicale des révolutionnaires français. Les limites du modèle révolutionnaire bourgeois commencent à transparaître, et ce, malgré l'influence des principales figures de la Révolution française (Robespierre, Marat, Danton...). La convention nationale devient un régime condamné à une instabilité qui la discrédite, parce qu'il s'est resserré sur une base sociale des plus étroites, servant des intérêts de classes qui n'étaient pas ceux de la majorité de la population. C'est de ces nouvelles luttes que participent des groupes tels que les *Enragés*. Cette alliance de révolutionnaires radicaux revendiquait l'égalité civique et politique, mais aussi sociale, pendant la Révolution française. Plusieurs de leurs idées furent reprises et développées par Marat dans son journal, *Le Publiciste de la République française* du 4 juillet 1793, qui décrivait les Enragés de la façon suivante :

<sup>58</sup> Friedrich Engels, *Anti-Dühring*, Paris, Éditions sociales, 1963, p.50.

<sup>59</sup> Daniel Guérin, *La lutte des classes sous la Première République*, Paris, Gallimard, 1968, p. 84.

Ces intrigants ne se contentent pas d'être les factotums de leurs sections respectives, ils s'agitent du matin au soir pour s'introduire dans toutes les sociétés populaires, les influencer et en devenir enfin les grands faiseurs. Tels sont les trois individus bruyants qui s'étaient emparés de la section des Gravilliers, de la Société fraternelle et de celle des Cordeliers : je veux parler du petit Leclerc, de Varlet et de l'abbé Renaudi soi-disant Jacques Roux.<sup>60</sup>

Il est clair que ces mouvements, même s'ils sont d'inspiration populaire, ne représentent pas une forme achevée d'auto-émancipation. Le sujet révolutionnaire qui va se développer par la suite va servir de fondement structural à une véritable théorie de libération populaire. Cette vision auto-émancipatrice de la révolution se caractérise par les deux points suivants :

1- La vision de l'homme qu'elle promeut s'oppose en principe à tous les schèmes véhiculés par les idéologues de la révolte bourgeoise. Il n'y a qu'à penser aux slogans de « la ligue des justes », et ce, bien avant la publication du manifeste du parti communiste « Tous les hommes sont frères ». Cet esprit de solidarité sociale contraste avec une idée déterministe de la nature humaine qui le rapproche du règne animal. Cette vision est bien sûr, en connexion avec un esprit communautaire que partageaient les masses révolutionnaires. La condition de vie qu'ils ont en commun fait germer l'idée d'auto-émancipation, renforçant la fraternité et le désir de vivre un destin commun. On dépasse tout naturalisme biologique à travers les schèmes de la vie collective. Cet idéal voit dans le travail collectif et la répartition égale des richesses un moyen de s'accomplir pleinement, individuellement et collectivement dans une communauté harmonieuse. Il faut prendre connaissance, à ce propos, du texte *Critique du programme du parti ouvrier allemand* ou *Programme de Gotha* de Karl Marx :

Dans une phase supérieure de la société communiste, quand auront disparu l'asservissante subordination des individus à la division du travail

---

<sup>60</sup> Jean-Paul Marat, « Le publiciste de la République française », *l'Ami du Peuple*, (juillet 1793). Paris, n° 233, 4.

et, par suite, l'opposition entre le travail intellectuel et le travail corporel ; quand le travail sera devenu non seulement le moyen de vivre, mais encore le premier besoin de la vie ; quand, avec l'épanouissement universel des individus, les forces productives se seront accrues et que toutes les sources de la richesse coopérative jailliront avec abondance, alors seulement on pourra s'évader une bonne fois de l'étroit horizon du droit bourgeois, et la société pourra écrire sur ses bannières : " De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins ! » <sup>61</sup>.

2- La révolution auto-émancipatrice ne se concentre pas seulement sur le changement nécessairement économique ou institutionnel, mais vise la transformation des consciences de la population :

Pour la conscience de classe du prolétariat, que la dialectique entre l'intérêt immédiat et l'influence objective sur la totalité de la société est transférée dans la conscience du prolétariat même, au lieu d'être - comme pour toutes les classes antérieures - un processus purement objectif, se déroulant hors de la conscience (adjudgée). La victoire révolutionnaire du prolétariat n'est donc pas, comme pour les classes antérieures, la réalisation immédiate de l'être socialement donné de la classe, c'est comme le jeune Marx l'avait déjà reconnu et nettement souligné, son dépassement de soi <sup>62</sup>.

Les masses ne peuvent jouer un rôle révolutionnaire que dans l'unité inséparable de la solidarité sociale et de la conscience révolutionnaire, de l'espoir et de la raison, de l'enthousiasme pour un monde nouveau et de la rigueur révolutionnaire. Selon une expression de Michael Löwy <sup>63</sup>, il faut fusionner le courant froid et le courant chaud de la révolution <sup>64</sup>, tous les deux étant également indispensables pour un projet d'auto-émancipation populaire.

<sup>61</sup> Marx Karl, *Œuvres Économie*, t. 1 et 2, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1965, p.1420.

<sup>62</sup> György Lukács, *Histoire et conscience de classe, essai de dialectique marxiste*. Paris, Éditions de Minuit, 1960, p.97.

<sup>63</sup> Michael Löwy et Robert Sayre, *Révolution et mélancolie. Le romantisme à contre-courant de la modernité*, Paris, Payot, 1992.

<sup>64</sup> « Le courant chaud est incarné par l'utopie et la culture et enfin par le principe d'espérance. C'est ce courant (...) Pour que le socialisme révolutionnaire se réalise, le philosophe avance qu'il faut avant tout fusionner les deux courants du marxisme. Cela revient à allier la raison et l'espoir, l'émotion et la sobriété, la rigueur scientifique et la création artistique. » Extrait de l'article de Sirius Marlow,

C'est dans les deux pôles du messianisme révolutionnaire et celui de l'auto-émancipation que se sont développées la majorité des alternatives révolutionnaires. Effectivement, cette prise de conscience typique des révolutions qui tient son origine de la masse, n'est pas une garantie contre les dérives de toutes sortes. En effet, il peut y avoir une certaine immaturité des classes opprimées, ce qui conditionne les défaites révolutionnaires et l'isolement des avant-gardes révolutionnaires.

La possibilité d'un machiavélisme révolutionnaire va s'invalider avec le développement industriel et la révolution par le haut ne va plus porter les masses comme à l'époque des grandes révolutions bourgeoises :

Le temps des coups de main, des révolutions exécutées par de petites minorités conscientes à la tête des masses inconscientes, est passé. Là où il s'agit d'une transformation complète de l'organisation de la société, il faut que les masses elles-mêmes y coopèrent, qu'elles aient déjà compris elles-mêmes de quoi il s'agit, pourquoi elles interviennent (avec leur corps et avec leur vie). Voilà ce que nous a appris l'histoire des cinquante dernières années. Mais pour que les masses comprennent ce qu'il y a à faire, un travail long, persévérant est nécessaire; c'est précisément ce travail que nous faisons maintenant, et cela, avec un succès qui met au désespoir nos adversaires.<sup>65</sup>

Ce changement social qu'illustre Engels de façon pertinente, va donner naissance à un troisième type de révolution, la révolution communiste.

### 2.3 La Révolution communiste

Le développement de l'industrie a fait naître une nouvelle classe sociale, le *prolétariat*. Dans un climat d'instabilité politique et de grandes répressions de la moitié du 19<sup>e</sup> siècle, des groupes de travailleurs s'organisent à travers des syndicats et des partis souvent illégaux. Ils sont portés par une nouvelle conception de la société. Cette alternative radicale porte un nom : le communisme. Contrairement aux

---

«Courant chaud, courant froid : autour de l'œuvre d'Ernst Bloch» paru dans *La Seiche* N°2 - février 2012.

<sup>65</sup> Friedrich Engels, *Introduction aux luttes de classes en France (1848-1850)*, Paris, Éditions sociales, 1967, p.34.

autres types de soulèvements cités plus haut, la révolution communiste prévoit un changement profond de la société. Elle conçoit la nature profondément révolutionnaire des travailleurs ainsi que les développements de leur conscience à travers une praxis révolutionnaire. La révolution communiste concrétise le lien entre cette praxis et une analyse « critico-scientifique »<sup>66</sup> de la société qui nous renvoie à « la possibilité de transformation de la réalité sociale qui est inscrite dans le réel lui-même »<sup>67</sup>. Les communistes deviennent à l'opposé des meneurs providentiels, les simples passeurs de la volonté populaire :

Le social-démocrate ne doit pas avoir pour idéal le secrétaire de trade-union, mais le *tribun populaire* sachant réagir contre toute manifestation d'arbitraire et d'oppression, où qu'elle se produise, quelle que soit la classe ou la couche sociale qui ait à en souffrir, sachant généraliser tous ces faits pour en composer un tableau complet de la violence policière et de l'exploitation capitaliste, sachant profiter de la moindre occasion pour exposer *devant toutes* ses convictions socialistes et ses revendications démocratiques, pour expliquer à *tous* et à chacun la portée historique et mondiale de la lutte émancipatrice du prolétariat.<sup>68</sup>

Dans cet extrait de Lénine, on voit que le but oriente le mouvement et que la politique devient un élément interventionniste qui fuit le fatalisme historique. La révolution se définit alors par une dialectique dynamique entre divers éléments changeants d'une situation de crise : lorsque ceux d'en haut ne peuvent plus gouverner comme avant ; lorsque ceux d'en bas ne supportent plus d'être opprimés comme avant<sup>69</sup> ; et que face à cette contradiction se forme une effervescence des masses. Reprenant ces critères, Trotsky, souligne dans *Histoire de la Révolution russe* : « la réciprocité conditionnelle de ces prémisses : plus le prolétariat agit résolument et avec assurance, et plus il a la possibilité d'entraîner les couches intermédiaires, plus la couche dominante est isolée,

<sup>66</sup> Michael Löwy, *Théorie de la révolution chez le jeune Marx*, Paris, François Maspero, 1970, p.26.

<sup>67</sup> Claude Lefort, « Réflexion sociologique sur Machiavel et Marx : le politique et le réel », *Les Cahiers Internationaux de Sociologie*, (1960), p.32.

<sup>68</sup> Vladimir Illich Oulianov Lénine, *Que faire ?* Paris, Éditions du Seuil, 1966, p.90.

<sup>69</sup> Je me suis permis de paraphraser un extrait de Lénine, Vladimir, Illich, Oulianov, *La maladie infantile du communisme le gauchisme*, Marxiste internet archive, version électronique : <http://www.marxists.org/>.



plus sa démoralisation s'accroît ; et en revanche, la désagrégation des couches dirigeantes apporte de l'eau au moulin de la classe révolutionnaire »<sup>70</sup>. La crise ne garantit pas les conditions de victoire révolutionnaire. C'est pourquoi Lénine fait de l'intervention d'un parti révolutionnaire organiquement lié aux masses, un facteur décisif :

La révolution ne surgit pas de toute situation révolutionnaire, mais seulement dans le cas où, à tous les changements objectifs énumérés vient s'ajouter un changement subjectif, à savoir la capacité pour la classe révolutionnaire de mener des actions assez vigoureuses pour briser complètement l'ancien gouvernement qui ne tombera jamais, même à une époque de crise, si on ne le fait choir.<sup>71</sup>

Les crises de la société capitaliste mûre ne peuvent être résolues que par l'intervention d'un nouveau sujet politique conscient de son potentiel auto-émancipateur. Dans ces nouvelles conditions d'affirmation des masses, on ne peut concevoir la politique que comme l'irruption d'une radicalité concrète : « le communisme surgit littéralement de tous les points de la vie sociale ; il éclot décidément partout. Que l'on bouche avec un soin particulier l'une des issues, la contagion en trouvera une autre, parfois la plus imprévisible »<sup>72</sup>. Cette incroyable instabilité de la société moderne pousse le communiste à devenir un messager, un éclaireur qui aide les masses à atteindre la conscience pour trouver une finalité à leurs luttes. Cet aspect montre l'originalité de la révolution communiste comme mouvement d'auto-émancipation coordonné sur un objectif, celui de la transformation profonde de la société à travers la convergence des luttes. Afin d'éviter l'écueil du déterminisme historique, il faut préciser que les conditions

<sup>70</sup> Léon Totsky, « L'art de l'insurrection », *Histoire de la révolution russe*, Les classiques des sciences sociales, version électronique : <http://classiques.uqac.ca/>, p.509. Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>71</sup> Vladimir Illich Lénine, « La faillite de la II<sup>e</sup> Internationale », *La maladie infantile du communisme le gauchisme*. Marxiste internet archive, version électronique : <http://www.marxists.org/>. Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>72</sup> Vladimir Illich Lénine, « Quelques conclusions », *La maladie infantile du communisme le Gauchisme*, Marxiste internet archive, version électronique : <http://www.marxists.org/>. Consulté le 12 janvier 2012.

d'une auto-émancipation des peuples ne sont pas garantes d'une victoire. Plusieurs analyses profondes ont été faites sur les dérives des révolutions communistes<sup>73</sup>. En Russie, Lénine gagne le pari "révolutionnaire", mais le défi des bolcheviques face à la vieille société politique ne s'arrête pas aux portes de l'État. Porteurs auparavant d'un idéal d'émancipation sociale, les bolchéviques se voient contraints à relever une économie et une société en ruine. Cela laissera une marque profonde sur le régime soviétique. Privés de liens organiques avec les masses, les cadres du parti vont commencer à se bureaucratiser. La mort de Lénine va accélérer ce processus, qui va progressivement substituer la vieille garde bolchévique par une couche beaucoup plus conservatrice de bureaucrates. Cette situation va permettre à Staline de renforcer son pouvoir hégémonique à travers cette nouvelle catégorie sociale<sup>74</sup>. Staline va développer une doctrine qui nie les principes que portait l'idéal communiste. Après la fin de la vague révolutionnaire qui a touché l'Europe à la fin de la Première Guerre mondiale (1917-1923), la nomenclature stalinienne va dominer l'internationale communiste et la ligne politique révolutionnaire va être marginalisée au prix d'une *realpolitik* basée sur les intérêts de l'URSS. Cette manœuvre va être justifiée par la stabilisation de l'Europe et son pendant idéologique, le socialisme dans un pays<sup>75</sup>. Les différents partis communistes d'Europe deviennent des satellites de cette politique.

Un retour historique sur la construction du « stalinisme » démontre que les références à l'être providentiel se sont maintenues, et ce, malgré la victoire révolutionnaire d'octobre 1917. Pour le pouvoir soviétique, sous le règne de Staline, le culte de la personnalité sert à tisser des liens entre le chef et la population, ainsi qu'à développer l'identité nationale subsumée sous la figure du *Petit père des peuples*. Dans son livre

<sup>73</sup> Léon Trotsky, *Révolution trahie*, Paris, Édition Minuits, 1973, 206 p.

<sup>74</sup> Michael Löwy, *Paysages de la vérité introduction à une sociologie critique de la connaissance*, Paris, Éditions Anthropos, 1970, p.173.

<sup>75</sup> Joseph Staline, « La question du léninisme », Institut d'études marxistes, version électronique : <http://www.marx.be>. Consulté le 12 janvier 2012.



*Malheur russe*, Hélène Carrère d'Encausse pose un lien direct entre l'histoire politique russe et les différentes formes de despotisme qui la caractérisent :

Ce pays, dans son malheur sans pareil, apparaît comme une énigme à ceux qui scrutent son destin. C'est en tentant d'élucider les ressorts profonds de ce malheur séculaire qu'un lien spécifique nous a semblé unir – toujours pour le pire – la conquête ou la conservation du pouvoir et l'usage du meurtre politique, individuel ou de masse, réel ou symbolique. [...] Cette longue tradition meurtrière a sans nul doute façonné une conscience collective où l'attente d'un univers politique pacifié tient peu de place<sup>76</sup>.

Dans la même lancée, on peut souligner que Lénine attribue à l'héritage historique russe, les travers du parti en cours de bureaucratisation<sup>77</sup>. Le stalinisme a des racines sociales et culturelles en lien avec le pays qui l'a vu naître et s'inscrit dans la longue durée de l'histoire russe. Il reproduit une construction mythique qui a dominé le paysage politique pré-révolutionnaire de ce pays : « Ce fut une adaptation d'un art de gouverner très russe, prêt à emprunter de vieux habits idéologiques, mais aussi à se débarrasser de ces traits socialistes »<sup>78</sup>. Malgré les progrès qu'a entraînés la Révolution, les conditionnements de plusieurs siècles d'absolutisme n'ont pas été complètement effacés, la Russie ne change pas au matin du 26 octobre 1917! Trotsky reprendra dans sa critique du stalinisme cette idée de résurgence d'une forme de tsarisme ou de bonapartisme, au cœur même de la déviation soviétique. Le stalinisme demeure tout de même un système politique spécifique qui possède sa propre histoire et une production idéologique particulière. Il comporte de fortes singularités par rapport à la vision historique du communisme. En effet, on pourrait le décrire comme un mélange d'idéologie chauviniste qui fait la promotion d'une grande Russie

<sup>76</sup> Hélène Carrère d'Encausse, *Le Malheur russe, Essai sur le meurtre politique*, Paris, Fayard, 1988, p.17.

<sup>77</sup> Joseph Boumendil, « Projet léniniste et héritage russe », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, volume 27, n°1, (1996), pp.167-195.

<sup>78</sup> Moshe Lewin, *La Formation du système soviétique. Essais sur l'histoire sociale de la Russie dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Gallimard, 1987.

impériale et d'une interprétation autoritaire du bolchevisme<sup>79</sup>. Boris Souvarine développe dans son ouvrage *Staline, aperçu historique du bolchévisme*, les différences idéologiques entre les régimes staliniens et la tradition communiste :

Entre l'ancien bolchévisme et le nouveau léninisme, il n'y eut pas solution de continuité à proprement parler [...] Dans la technique et l'organisation du parti, bien des particularités russes tendaient depuis longtemps à l'emporter sur les notions empruntées au socialisme occidental.<sup>80</sup>

Au vu de cet exposé, il semble clair que le phénomène stalinien est en rupture avec la tradition politique et l'idéal communiste. Face à une telle hégémonie idéologique de l'appareil politique soviétique, plusieurs tendances d'extrême gauche tentent de s'organiser pour former une opposition. Souvent désigné comme gauchiste, ce terme péjoratif vise les groupes qui se situent en dehors des mouvements de la tradition réformiste et des partis communistes staliniens. Le gauchisme se développe en de multiples courants (anarchisme, trotskisme, maoïsme...) et sous de multiples formes (syndicats, partis...)<sup>81</sup>. Ces mouvements se sont propagés au sein de la contestation étudiante mondiale des années soixante. Cette vague de protestations aura de grandes répercussions sur le plan théorique. Un large public va se familiariser avec des œuvres alternatives du marxisme longtemps occultées par l'orthodoxie stalinienne<sup>82</sup>. C'est dans les mouvements gauchistes et dans le cadre de la contestation étudiante que va émerger une nouvelle vague d'intellectuels contestataires parmi lesquels figurent Alain Badiou et Toni Negri. C'est pour cette raison qu'il est important de situer nos deux auteurs dans ce contexte socio-politique en procédant d'abord à une brève description des événements marquants qui ont caractérisé cette époque, notamment en France et en Italie (Mai 68 et le Mai rampant). Un tel retour historique va préciser davantage le rôle joué par les intellectuels de cette époque.

<sup>79</sup> Robert C. Tucker, *Stalin in Power. The Revolution from above*, New York, Norton, 1990.

<sup>80</sup> Boris Souvarine, *Staline, aperçu historique du bolchévisme*, Paris, Éditions Champ libre, 1977, p.311.

<sup>81</sup> Henri Arvon, *Le gauchisme*, Paris, Presses universitaires de France, Que sais-je?, 1974, p.12.

<sup>82</sup> Anderson Perry, *Sur le marxisme occidental*, Paris, librairie François Maspero, 1977, p.132.

## 2.4 Mai 68 et le Mai rampant

Les événements de Mai 68 sont des démonstrations de grande ampleur du mouvement étudiant et ouvrier. Au-delà des revendications salariales et de la remise en cause de la droite institutionnelle au pouvoir depuis une décennie, ce mouvement a vu le déploiement de différentes formes de contestations. Une partie active du mouvement étudiant appela notamment à une libération des mœurs, en lien avec un rejet du capitalisme et des institutions traditionnelles qui régissaient la société. Mai 68 s'inscrit par ailleurs, dans une conjoncture de contestation mondiale, en Allemagne, en Italie, aux États-Unis et au Mexique... sans oublier les événements marquants du Printemps de Prague et de la Révolution culturelle chinoise. En France, ces événements prennent cependant un tournant particulier, car d'importantes manifestations d'étudiants étaient suivies par la plus importante grève générale de l'histoire de la Vème République <sup>83</sup>. Cette situation va entraîner une complète paralysie du pays durant plusieurs semaines. Des comités d'action et de gestion collective vont s'organiser dans les lieux de travail, les quartiers ainsi que dans les universités. Le mouvement qui était étudiant au départ provoque une brèche pour une contestation généralisée : « Dans cette action dite étudiante, jamais les étudiants n'ont agi comme étudiants, mais comme révélateurs d'une crise d'ensemble, comme porteurs d'un pouvoir de rupture mettant en cause le régime, l'État, la société » <sup>84</sup>. Les protagonistes du mouvement se sont détournés des formes politiques traditionnelles. Il n'y a pas eu à proprement parler d'orientation générale de la lutte, mais elle est demeurée « multiple » et sans organisation centralisée. Cependant, les médiateurs de la grogne populaire ont été principalement les groupuscules à la gauche du parti communiste (l'AJS, la JCR, l'UJCML, le PCMLF) <sup>85</sup>; les syndicats institués,

<sup>83</sup> Ross Kristin, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, Bruxelles, Éditions. Complexe, Paris, Monde diplomatique, 2005, p.34.

<sup>84</sup> Maurice Blanchot, « Un an après, le Comité d'action écrivains-étudiants », *les nouvelles lettres*, lignes, 33 mars 1977, p.177.

<sup>85</sup> Association des jeunes pour le socialisme, Jeunesse communiste révolutionnaire, Union des jeunes communistes marxistes-léninistes de France, parti communiste marxiste-léniniste de France.



dont ceux des étudiants et des enseignants et le mouvement du 22 mars né à la faculté de Nanterre<sup>86</sup>. Cette agitation politique en marge des partis institutionnels voulait redéfinir les enjeux des luttes sociales. Les jeunes manifestants se sont politisés au fil des journées de Mai, s'organisant face aux attaques des forces de l'ordre. La nature de leur lutte politique s'est structurée et radicalisée par rapport à leur vécu quotidien. Le Mai 68 italien est qualifié de «Mai rampant», car il s'étale sur toute la décennie (1968-1978)<sup>87</sup>. Les débuts de ce mouvement coïncident avec l'occupation de la Faculté de Rome en mars 1968. Il s'achèvera le 22 septembre 1977, date qui souligne le rassemblement international contre la répression à Bologne. La contestation commence dans le cadre de la lutte étudiante et va s'étendre au secteur des ouvriers. Il est cependant beaucoup mieux accueilli par les partis de la gauche institutionnelle comparativement à ceux de la France<sup>88</sup>. Le mouvement va se radicaliser progressivement en réaction à la répression étatique et basculer dans des actions de plus en plus illégales. En effet, le 12 décembre 1969, une bombe explose dans la banque de l'agriculture de la Piazza Fontana à Milan, faisant 16 morts et une centaine de blessés. Trois autres explosions ont eu lieu à Rome le même jour et une cinquième bombe est découverte dans une banque milanaise de la « piazza della Scala »<sup>89</sup>. Ces attentats sont les premiers d'une longue série (5 attentats qui jalonnent les années 1970 jusqu'en 1981) qui feront 128 morts et de nombreux blessés. Ils constituent pour les militants un point de rupture où va se cristalliser la crainte d'une évolution totalitaire du pays. Les autorités italiennes vont profiter de cet État d'urgence pour lancer une répression de fer contre les militants gauchistes<sup>90</sup>. La contestation de masse

<sup>86</sup> Évelyne Cohen « L'ombre portée de Mai 68 en politique » *Démocratie et participation*, Vingtième Siècle, *Revue d'histoire*, (2008/2), n° 98, p. 19.

<sup>87</sup> Pierre Milza, « Italie 1968 : le mai rampant ». In: *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 1988, N. 11-13. pp. 38-41.

<sup>88</sup> Isabelle Sommier, *La violence politique et son deuil, L'après 68 en France et en Italie*, Les Presses Universitaires de Rennes, 1998, p.166.

<sup>89</sup> *Ibid.* p.98

<sup>90</sup> Paolo Persichetti, *La révolution et l'État*, Paris, Édition, Dagorno, 2000, p.103.

de toutes les institutions étatiques et des différents rapports de domination engendre une situation pré-insurrectionnelle qui durera jusqu'à la fin des années 1970<sup>91</sup>

Cette même année marque également le début de la « *stratégie de la tension* » où l'État italien, en collaboration avec des groupuscules fascistes, organise une série d'attentats. Son objectif est de discréditer le mouvement social qui se constitue alors en dehors des partis politiques et des syndicats.

## 2.5 Intellectuels et mouvement d'extrême gauche

Après avoir décrit le contexte dans lequel s'est développée la pensée radicale des années 1970, il est essentiel de comprendre le rôle de la communauté intellectuelle dans cette période. Entre le début du XXe siècle et les années soixante-dix, la configuration sociale et politique de l'intelligentsia occidentale a beaucoup changé. Le modèle du « *cénacle* » parisien dont Balzac nous offre une description fastidieuse à travers son roman *Illusions perdues* est un bon exemple de la scène intellectuelle radicale de l'époque. Cet espace de discussion se voulait un lieu où la corruption du marché capitaliste n'avait pas pénétré. En effet, la production intellectuelle et artistique du XIXe siècle est polarisée entre une vision romantique de l'expérience révolutionnaire, mais un rejet du positivisme ambiant véritable dogme du progrès humain. Dans cette modernité triomphante, la société bourgeoise, hérite d'une image de fossoyeur de la politique révolutionnaire<sup>92</sup>. La bourgeoisie triomphante domine le discours social. Son hégémonie est telle que les formes démocratiques héritées de la Révolution française sont devenues vides de contenu. Le débat politique ne représente pas la réalité de l'époque. Dans son livre, *Les illusions perdues*, Balzac essaie de sortir de ce conformisme. Il joue de l'alternance entre le discours châtié et le langage populaire, voire même absurde. Le réalisme de l'auteur crée une cohérence

<sup>91</sup> Panvini Guido, « Terrorisme noir et terrorisme rouge durant les années de plomb : la guerre n'aura pas lieu » dans Lazar Marc et Matard-Bonucci Marie-Anne, *L'Italie des années de plomb. Le terrorisme entre histoire et mémoire*, Paris, Autrement « Mémoires/Histoire », 2010, p.50.

<sup>92</sup> Nous suivons l'analyse de Dufour Philippe, *La pensée romanesque du langage*, Paris, Seuil, 2004



du récit par rapport aux changements sociaux animés par la naissance du capitalisme en France. Cette lucidité lui permet d'éviter toute illusion consensuelle :

Le réalisme linguistique s'impose dans le déploiement imaginaire de la division des langages, la redistribution fictionnelle des sociolectes à l'encontre du discours du juste milieu, de la médiocrité régnante. Les discours finissent par s'indifférencier dans une parole « démocratique » assimilée à un terrifiant consensus couvrant la voix de la différence <sup>93</sup>.

Dans son roman, Balzac fait du Cénacle d'Arthez, un contre-modèle de la « prostitution de l'esprit », selon l'expression de Lukács <sup>94</sup> ainsi qu'un des rares lieux de résistance face à la perversion et à la corruption de la métropole parisienne. Le « cénacle » était composé d'un ensemble d'écrivains et d'artistes qui avaient pour la plupart, une vision nostalgique, voire même utopique, du devenir idéal de la société. Dans *les illusions perdues*, le personnage qui représente le plus fidèlement cette idéologie est sans nul doute Michel Chrestien, socialiste utopique qui va trouver la mort lors de la révolte du cloître de Saint-Merry par « La balle de quelque négociant » <sup>95</sup>.

La révolution bolchévique d'octobre 1917 va canaliser les débats politiques au point de rendre caduc un cadre aussi « ambigu et subtilement amorphe » <sup>96</sup> que celui du cénacle. Les cercles intellectuels progressistes qui se forment à la suite de cet événement révolutionnaire vont entretenir des liens idéologiques et même parfois politiques avec le mouvement ouvrier. L'évolution des intellectuels et leur radicalisation au cours de la première moitié du XXe siècle peut s'insérer dans une dynamique de massification et de standardisation du travail intellectuel. Gramsci avait noté le début de ce processus au cours des années trente :

<sup>93</sup> Jacques Guilhaumou , « La modernité politique de la Révolution française », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, vol 36, no1, (2006), p.17-34. <http://mcv.revues.org/2262>. Consulté le 26 déc 2012.

<sup>94</sup> Georg Lukács, *Balzac et le réalisme français* [1935], traduction de P Laveau, Paris, La Découverte, coll, « Sciences humaines et sociales », 1999, p. 67.

<sup>95</sup> Honoré de Balzac, *illusions perdues*, « Livre de Poche », Paris, 1972, p.199.

<sup>96</sup> Michael Löwy, *Pour une Sociologie des intellectuels révolutionnaires*, Paris, Éd. PUF, 1976, p.257.

Dans le monde moderne, la catégorie des intellectuels, ainsi entendue, s'est développée d'une façon prodigieuse. Le système social démocratique bureaucratique a créé des masses imposantes, pas toutes justifiées par les nécessités sociales de la production, même si elles sont justifiées par les nécessités politiques du groupe fondamental dominant. D'où la conception de Loria du « travailleur » improductif (mais improductif par référence à qui et à quel mode de production?) qui pourrait se justifier si l'on tient compte que ces masses exploitent leur situation pour se faire attribuer des portions énormes du revenu national. La formation de masse a standardisé les individus, tant dans leur qualification individuelle que dans leur psychologie, en déterminant l'apparition des mêmes phénomènes que dans toutes les masses standardisées : concurrence qui crée la nécessité d'organisations professionnelles de défense, chômage, surproduction de diplômés, émigration, etc.<sup>97</sup>

Un détour par le septième art permet de démontrer jusqu'à quel point les travailleurs intellectuels étaient touchés par la crise économique des années trente :

Ninette : Tout de même un homme comme toi, tu vaudrais mille fois mieux qu'eux [les patrons]. Tu es quelqu'un, tu sors d'une grande école, tu as un diplôme. [...]

René : Un diplôme ! Mon pauvre petit, je n'ose même plus en parler. Quand j'y fais allusion on me rit au nez<sup>98</sup>.

Ce dialogue est extrait d'un film de Jean Renoir, *La vie est à nous*, film à sketches commandé par le parti communiste français pour sa campagne électorale de 1936. Le personnage de René est un jeune ingénieur à la recherche de son premier emploi. Le chômage et la précarisation le conduisent à la soupe populaire, c'est là qu'il fait la rencontre de militants communistes qui l'aident à sortir de son isolement<sup>99</sup>. Au-delà de la propagande politique, ce film montre la volonté du parti communiste français de se positionner dans un débat d'actualité : celui du chômage intellectuel. Cette question durant les années trente, va mobiliser la scène politique autant en France qu'à

<sup>97</sup> Antonio Gramsci, « Gramsci dans le texte », *Les classiques des sciences sociales*, p.134, version électronique : <http://classiques.uqac.ca>. Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>98</sup> Revue *Premier Plan*, no 22-23-24, Lyon, Serdoc, (1962), p. 234 (plan 257).

<sup>99</sup> Pour une analyse complète sur le film de Michel Cadé, « Dix secondes pour André Marty : retour sur les images de *La vie est à nous* », *Domitia*, no 1, (2001), revue en ligne du CRHISM (Université de Perpignan). <http://www.univ-perp.fr/fr/.html>. Consulté le 26 décembre 2012.

l'étranger, ce qui démontre l'importance du phénomène. Les analyses qui vont suivre sur la surproduction intellectuelle ne vont que confirmer cette tendance. Cette masse de chômeurs diplômés précaires tend à produire un savoir populaire et un discours hostile au capitalisme que les intellectuels traditionnels comme Schumpeter perçoivent comme une dérive idéologique :

(...) ces bacheliers et licenciés, en chômage ou mal employés ou inemployables, sont refoulés vers les métiers dont les exigences sont moins précises ou dans lesquels comptent surtout des aptitudes et des talents d'un ordre différent. Ils gonflent les rangs des intellectuels, au strict sens du terme, c'est-à-dire ceux sans attaches professionnelles, dont le nombre, par suite, s'accroît démesurément [...] une attitude collective qui explique d'une manière beaucoup plus réaliste l'hostilité du groupe envers le régime capitaliste que ne saurait le faire la théorie (équivalant à une rationalisation au sens psychologique du terme) selon laquelle l'indignation vertueuse de l'intellectuel dressé contre le capitalisme serait simplement et logiquement provoquée par le spectacle d'exactions honteuses<sup>100</sup>.

Il conçoit la radicalisation des intellectuels dans une dynamique sociale où l'hostilité envers le capitalisme est de plus en plus grandissante. Les monopoles, nés de la concentration économique, suscitent un ressentiment grandissant auprès de la population qui y voit une source d'abus et de puissance excessive. De plus, le capitalisme déstabilise l'ordre social qui prévalait dans le passé. En effet, la prolétarianisation des masses paysannes et artisanales crée la multiplication des troubles sociaux. Schumpeter montre que dans leur « hostilité active à l'encontre d'un régime social »<sup>101</sup>, les intellectuels posent un problème beaucoup plus important que le reste des catégories sociales. Leur attitude critique à l'égard des institutions est une menace grandissante, car à travers leur production idéologique, ils peuvent accroître la grogne populaire envers le régime capitaliste.

---

<sup>100</sup> Joseph Schumpeter, *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Les classiques de science sociale  
En ligne : <http://classiques.uqac.ca/p.185>. Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>101</sup> *Ibid*, p.158

La fin de la Deuxième Guerre mondiale va induire une transformation profonde de la nature du travail dans la société capitaliste. Nourries par l'effort de guerre, l'électronique et l'énergie nucléaire passent au premier plan dans la production industrielle. Les processus automatisés se substituent aux chaînes de montage semi-automatiques. L'aéronautique, l'industrie informatique, la construction électrique et la pétrochimie prennent une part de plus en plus déterminante sur les industries traditionnelles. La sidérurgie et la construction mécanique deviennent hégémoniques<sup>102</sup>. Ces changements structurels profonds vont toucher le monde intellectuel. Toutes les tendances à l'automatisation qui sont le propre de la troisième révolution industrielle, vont créer un certain rapprochement entre des sphères de travail traditionnellement opposées :

(...) de même que la première et la deuxième révolution industrielle ont parachevé la division sociale du travail entre travaux intellectuels et travail manuel, opposant ainsi les travailleurs intellectuels (qui travaillent principalement — même si ce n'est pas exclusivement — dans la sphère d'accumulation et de reproduction) aux travailleurs manuels, aux producteurs, de même la troisième révolution industrielle conduit à une réunification tendancielle du travail manuel et intellectuel, c'est-à-dire à une réintégration tendancielle du travail intellectuel dans le procès de production immédiat<sup>103</sup>.

La description que fait C.W Mills des *cols blancs*, comme résultat de la rationalisation de la société, est un exemple qui illustre bien les changements que subit le monde du travail durant cette période. Très routinier, l'emploi des cols blancs les oblige à vendre non seulement leur temps et leur énergie, mais également leur personnalité (être souriant, freiner ses pulsions agressives...). Leur travail les ennue, d'où la grande place faite aux distractions dans leur vie. Présents dans l'administration et dans le monde de la vente, les cols blancs pénètrent les professions

<sup>102</sup> Ernest Mandel, « Le Capitalisme », page officielle de Ernest Mandel, En ligne : <http://www.ernestmandel.org>. Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>103</sup> Ernest Mandel, « Les étudiants, les intellectuels et la lutte des classes », page officielle de Ernest Mandel : <http://www.ernestmandel.org>. Consulté le 12 janvier 2012.

traditionnellement libérales. : « (...) la structure de l'emploi et des classes sociales est de plus en plus planifiée ; elle se met peu à peu à ressembler à celle d'une gigantesque entreprise »<sup>104</sup>. Cette dynamique pousse d'anciens métiers autonomes à devenir fortement hiérarchisés. Les prévisions bureaucratiques réduisent la liberté et enferment les initiatives dans un cadre figé.

Dans son ouvrage *Les classes sociales dans le capitalisme aujourd'hui*<sup>105</sup>, Nicos Poulantzas montre de façon magistrale que la petite bourgeoisie occupe une place de plus en plus dominée et subordonnée au grand capital et à ses gestionnaires : « Des branches de la médecine à celles des diverses professions libérales (avocats, architectes, etc.), en passant par celles des spectacles, de l'information, etc. Les agents prestataires de services deviennent massivement des salariés du capital qui s'emparent de ces activités »<sup>106</sup>. Toute crise idéologique de la bourgeoisie se répercute au sein de la petite bourgeoisie. Le salariat urbain des années cinquante, soixante et soixante-dix devient plus proche des travailleurs, ce qui le place politiquement comme allié potentiel des luttes progressistes et des changements politiques profonds.

Ce processus de prolétarianisation du travail intellectuel ne peut évidemment pas nous expliquer à lui seul la radicalisation qu'a connue toute une génération de penseurs à la fin des années soixante. Derrière cette révolte, il y a un refus profond de la société de consommation, des affres de la domination aliénante de la marchandise et du consumérisme outrancier : « Un des thèmes, les plus constants de la contestation étudiante fut la lutte contre la consommation de masses, contre la commercialisation des relations humaines, du sentiment ou de la sexualité »<sup>107</sup>. C'est cette opposition à la fétichisation de toute valeur humaine par le marché qui donne une vision globale

<sup>104</sup> Charles Wright Mills, *Les cols blancs : Les classes moyennes aux États-Unis*, Paris, François Maspero, 1966, p.84.

<sup>105</sup> Nicos Poulantzas, *Les Classes sociales dans le capitalisme aujourd'hui*, Paris, Éditions du Seuil, 1974.

<sup>106</sup> *Ibid*, p.230

<sup>107</sup> Alain Touraine, *le mouvement de Mai ou le communisme utopique*, Éditions du Seuil, 1968 p.18.



aux travaux critiques des intellectuels. Cette conjoncture les place dans une posture où ils sont contraints de rejeter le capitalisme dans sa totalité, car elle est une menace au sens que peut prendre leur travail au sein de la société. En effet, autant le travail intellectuel qu'artistique sont de plus en plus conditionnés par les lois du marché, l'industrie culturelle est elle aussi « standardisée »<sup>108</sup>. Les masses média sont le reflet de cette surproduction de sous-produits culturels qui fait perdre autant aux sciences qu'à l'art leurs aspects transcendants et les transforme en vulgaires objets de consommation : « Ce n'est pas en niant et en rejetant les "valeurs culturelles" que s'opère une liquidation de la culture bidimensionnelle, c'est en les incorporant en masse dans l'ordre établi, c'est en les reproduisant et en les diffusant à grande échelle »<sup>109</sup>. Cette situation provoque une révolte éthique qui va être une médiation entre la recherche intellectuelle et l'engagement politique profond dans les luttes sociales. Cette transposition entre valeurs morales et production commerciale place souvent les intellectuels au cœur même des luttes sociales : « La réduction de l'œuvre dite culturelle à des produits matériels commercialisables ne peut qu'accentuer le caractère explosif de la situation des intellectuels et des étudiants »<sup>110</sup>. Ce processus entraîne toute une génération d'intellectuels vers l'arène politique durant les années soixante-dix.

C'est dans cette conjoncture sociale que vont émerger de nouvelles figures intellectuelles, dont celles de Badiou et Négri. Il était important pour nous de bien assimiler la tradition politique de laquelle sont issus ces deux auteurs ainsi que la période historique qui a vu débiter leurs praxis révolutionnaires (Mai 68 et le Mai rampant). Cet exercice de contextualisation va nous permettre d'appréhender leurs

<sup>108</sup> Theodor W. Adorno et Max Horkheimer, *La Dialectique de la raison fragments philosophiques*, Paris, Gallimard, 1974. Le chapitre : « Industrie culturelle, l'Aufklärung comme tromperie des masses » expose cette problématique.

<sup>109</sup> Herbert Marcuse, *L'Homme unidimensionnel: Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, Paris, édition minuits, 1968, p.82.

<sup>110</sup> Henri Lefebvre, « L'irruption, de Nanterre au sommet », *L'homme et la société*, no 8, (juin 1968), p.90.

travaux théoriques. Dans le prochain chapitre, nous allons analyser le cheminement intellectuel et politique de Badiou et Negri. Il est clair pour nous, que ces deux sphères appartiennent à une même dynamique. Cette démarche permet de faire le lien entre leurs innovations théoriques et les luttes politiques des différentes périodes étudiées.

Dans le prolongement de la mise en contexte, nous allons aborder de manière plus frontale, la trajectoire politique et théorique d'Alain Badiou et Toni Negri. Il s'agit de mener une réflexion sur la biographie de ces deux auteurs afin de mettre en lumière le lien entre leur engagement politique et leur production intellectuelle. Parmi le vaste corpus littéraire composé de leurs œuvres, certains textes théoriques parmi ceux qui soulèvent des questions relativement à la constitution de leur praxis politique, seront privilégiés. C'est une lecture politique concrète que l'on souhaite faire à partir de la « vision du monde »<sup>111</sup> que ces textes proposent.

Les chapitres suivants vont être consacrés à l'étude et à l'analyse des formes initiées par la rencontre entre trajectoires intellectuelles et situations politiques. Il s'agira de décoder la signification et la portée idéologique du travail des deux auteurs. Les mouvements politiques, tant au niveau des organisations que des formes de lutte, vont nourrir et créer un cadre pour l'innovation théorique de Badiou et Negri.

---

<sup>111</sup> Durelle Marc et Arzel Yann, « Jean-Denis Lanjuinais, juriste et parlementaire (1753-1827) : une biographie politique », *Parlement [s], Revue d'histoire politique*, n° 11, (2009), p. 8-24.

### CHAPITRE III

#### ALAIN BADIOU, DE MAI 68 À L'HYPOTHÈSE COMMUNISTE, TRAJECTOIRE D'UN PENSEUR RADICAL

*La théorie de Marx, Engels, Lénine et Staline  
a une valeur universelle. Il ne faut pas  
la considérer comme un dogme, mais comme  
un guide pour l'action. Il ne faut pas se  
contenter d'apprendre des termes et des  
formules, mais étudier le marxisme-léninisme  
en tant que science de la révolution.*

Mao Tsé-toung

Alain Badiou trouve sa filiation philosophique parmi un nombre restreint de penseurs qui ont réussi à acquérir une renommée universitaire mondiale à travers des œuvres académiques denses. Cette réussite ne l'a pas empêché de poursuivre la lutte politique au sein de la gauche radicale<sup>112</sup>. Son éveil militant, Badiou l'a connu durant ces années de formation académique lors de la lutte contre la guerre d'Algérie<sup>113</sup>. C'est durant cette période que la philosophie va prendre chez lui une place de plus en plus importante. Cette passion va modeler chez le jeune Badiou une grande admiration pour la figure de Jean-Paul Sartre<sup>114</sup>. Cet élan sartrien dans l'engagement actif est un des fondements de sa réflexion philosophique.

Loin de vouloir séparer le brillant philosophe constructeur de système du militant communiste, notre tâche va être de comprendre le lien entre ces deux scènes biographiques dans la vie d'Alain Badiou. Toute périodisation chronologique comporte une part d'arbitraire. Les limites entre les périodes d'évolution ou de rupture d'un intellectuel sont des zones floues difficiles à départager. Nonobstant ces

---

<sup>112</sup> Par radicale on renvoie à la tradition politique révolutionnaire qu'on a essayé d'explicitier dans le chapitre 2.

<sup>113</sup> Nicolas Truong, « Mai 68 a été mon chemin de Damas : entretien avec Alain Badiou », *Philosophie magazine*, n° 19, (2008), p. 54-59.

<sup>114</sup> « Sartre a été comme un Maître absolu durant toute mon extrême jeunesse philosophique », dans *Logique des mondes*, Paris, Seuil, 2006, p. 580.

difficultés, nous avons dégagé trois grandes phases dans le parcours de Badiou, au sein de l'extrême gauche que l'on peut lier avec son développement théorique. Il s'agit de : 1- Mai 68 et la période maoïste 2- Post-maoïsme : un tournant ontologique 3-la logique des mondes ou l'affirmation d'une vérité éternelle <sup>115</sup>.

### 3.1 Mai 68 et la période maoïste

Il est difficile d'évoquer Badiou sans parler des années maoïstes qui ont marqué son parcours. Dans la première section de son livre sur Deleuze, on peut comprendre l'effervescence politique qui régnait à la fin des années 1960 : « Viennent les années rouges, soixante-huit, l'université de Vincennes. Pour le maoïste que je suis, Deleuze, inspirateur de ce que nous appelions les "anarcho-désirant" est un ennemi » <sup>116</sup>. En effet, Mai 68 fut le tournant qui a permis à Badiou de basculer pleinement dans la politique révolutionnaire. Son livre, *Théorie de la contradiction* s'ouvre sur une phrase qui confirme le rôle fondateur de cet événement politique : « J'admets sans aucune réticence que Mai 68 a été pour moi, dans l'ordre philosophique, comme pour tout le reste, un véritable chemin de Damas » <sup>117</sup>. Cette véritable profession de foi démontre la place prépondérante de la politique dans la vie de Badiou et dont le travail théorique n'en serait que le reflet. Il nous semble donc évident qu'on ne peut pas comprendre le penseur sans analyser le mouvement à partir duquel est issue, selon ses dires, sa réflexion. Cette section opère une jonction entre la lutte politique de Badiou durant les années maoïstes et son travail théorique.

Le mouvement maoïste français est dans sa grande majorité composé de jeunes militants communistes pour la plupart universitaires <sup>118</sup>. En son sein, s'opposent deux tendances principales, les léninistes et les spontanéistes. D'une part, les marxistes-

<sup>115</sup> Notre principale inspiration pour cette périodisation a été la biographie de Bruno Bosteels : *Alain Badiou, une trajectoire polémique*, Paris, édition la fabrique, 2009, 218 p.

<sup>116</sup> Alain Badiou, *Deleuze: La clameur de l'Être*, Paris, Hachette, 1997, P.8.

<sup>117</sup> Alain Badiou, *Théorie de la contradiction*, Paris, Maspero, 1975, p.9.

<sup>118</sup> Jacques Varin « Les étudiants communistes, des origines à la veille de Mai 1968 », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 74, (2004), P. 49.

léninistes liés à la Chine de Mao Zedong sont plus attentifs à la construction d'un parti communiste révolutionnaire. Le principal représentant de cette fraction est le Parti Communiste Marxiste-Léniniste de France, fondé en 1967, mais qui, en 1970, se scinde en plusieurs organisations, dont le principal est le PCMLF-Humanité Rouge<sup>119</sup>. D'autre part, une fraction plus spontanéiste, moins attachée à la notion de parti révolutionnaire est pour cette raison nommée Mao-spontex<sup>120</sup>. Ses plus illustres représentants étaient partagés entre deux groupes, *la Gauche prolétarienne* et *vive la Révolution*, deux organisations créées en 1969<sup>121</sup>. C'est à l'ombre de ces deux grandes tendances qu'Alain Badiou va participer à la création de l'Union des communistes de France marxiste-léniniste (UCFml). Ce groupe s'est formé à la suite de son départ du Parti socialiste unifié (PSU)<sup>122</sup>. Badiou a participé à un groupe de réflexion se réclamant du marxisme-léninisme et dénonçant « l'opportunisme de droite » de divers courants au sein du PSU<sup>123</sup>. Face aux événements de mai 68, ce groupe va proposer une réforme profonde du PSU aux VI<sup>ème</sup> Congrès du parti<sup>124</sup>. Le texte de la tendance maoïste ne va recueillir que 37 voix sur 157.<sup>125</sup> À la suite de cette défaite politique, Badiou va juger qu'il ne pouvait plus travailler au sein du PSU et qu'il devait fonder sa propre organisation. C'est le début de l'UCFml. Dans sa doctrine, l'UCFml s'opposait autant à la Gauche prolétarienne qu'elle jugeait trop

<sup>119</sup> Christian Beuvain et Florent Schoumacher, « Chronologie des maoïsmes en France, des années 1930 à 2010 », *Dissidences*, n° 3, (2012), En ligne : <http://revuesshs.ubourgogne.fr/dissidences>. Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>120</sup> Jacques Raynaud, *Six présidents à l'épreuve des quinze événements qui ont changé la Ve République*, Éditions. L'Harmattan, 2011, p.83.

<sup>121</sup> Christian Beuvain et Florent Schoumacher, « Chronologie des maoïsmes en France, des années 1930 à 2010 », *Dissidences*, N° 3, (2012). En ligne : <http://revuesshs.ubourgogne.fr/dissidences>. Consulté le 1 janvier 2013.

<sup>122</sup> Le Parti socialiste unifié (PSU) était un parti politique français fondé en 1960. Représentant à sa fondation de la Deuxième gauche, qui se situait politiquement entre la social-démocrate et le Parti Communiste Français.

<sup>123</sup> Alain Badiou, Harry Jancovici, Denis Menetrey et Emmanuel Terray, *Contribution au problème de la construction d'un parti marxiste-léniniste de type nouveau*, éd. Maspero, 1969, 56 p.

<sup>124</sup> Le texte était une forme de défi lancé à la bureaucratie du PSU: Le parti saura-t-il prendre toute la mesure des événements de Mai 68?

<sup>125</sup> Christian Beuvain et Florent Schoumacher, « Chronologie des maoïsmes en France, des années 1930 à 2010 », *Dissidences*, N° 3, (2012), En ligne : <http://revuesshs.ubourgogne.fr/dissidences>. Consulté le 12 janvier 2012.



gauchiste (putschiste), qu'au Parti Communiste Marxiste-Léniniste de France (PCMLF) qui, pour elle, était trop bureaucratique (néo-révisionniste)<sup>126</sup>. L'UCFml menait une politique d'organisation et de mobilisation des travailleurs sur une base anti-raciste. L'UCFml faisait front contre la stigmatisation des ouvriers étrangers à l'époque giscardienne. Elle opérait notamment au sein des foyers de travailleurs étrangers :

– On entrait clandestinement dans le foyer, de jour – Quoi, de jour, parfois le gérant il dormait là hein – et quand on arrivait pas à entrer clandestinement, c'est Mustapha qui entrait à notre place. (rires) Alors on commençait toujours par le dernier étage pour distribuer les tracts, il fallait toujours se rappeler de commencer par le dernier étage, pour pas se faire piquer... ou se faire piquer le plus tardivement possible. Mais à Grésillons, le gars qui était gérant, c'était un ancien de l'OAS, un type charmant, une ordure finie, et la rumeur disait – et c'était peut-être pas complètement faux – qu'il était le beau-frère du commissaire d'Asnières, en tout cas ils avaient un lien ça c'est sûr... Et dès qu'il téléphonait au commissariat d'Asnières, un gars de l'OAS aussi – si c'était pas son beau-frère, c'était son copain – on se faisait sortir par les flics... [...] A Grésillons, on discute comme ça avec les résidents et ils décident de faire la grève. Donc nous on rentre massivement un soir – le gérant n'était pas là – on fait l'AG et on décide la grève. C'était une majorité de Marocains, hein. (rires) On n'avait pas choisi le foyer le plus facile ! Mais en même temps ils étaient complètement révoltés par leurs conditions de vie.<sup>127</sup>

Dans cet extrait d'un entretien, Geneviève P., ancienne militante de l'Union des Communistes de France marxiste-léniniste, décrit une action politique directe typique de son groupe, ainsi que l'esprit avec lequel elle opérait avec les travailleurs immigrés. L'UCFml se fait aussi remarquer en organisant la première initiative publique en commémoration des répressions meurtrières du 17 octobre 1961. Cette

<sup>126</sup> *Journal maoïste de l'UCFML, Le Marxiste-Léniniste*, les Éditions Prolétariennes, n° 50-51, printemps (1981). En ligne : <http://www.infos-edipro.org>

<sup>127</sup> Hmed Choukri, « Des mouvements sociaux sur une tête d'épingle? Le rôle de l'espace physique dans le processus contestataire à partir de l'exemple des mobilisations dans les foyers de travailleurs migrants », *Politix*, n° 84, (2008), p.164.

réunion voulait dénoncer la barbarie avec laquelle l'État français a maté les manifestations pro-algériennes de l'époque<sup>128</sup>.

En plus de militer sur le front de l'anti-racisme, L'UCFml préconisait la lutte idéologique sur la scène intellectuelle. À travers son groupe d'action, *Foudre d'intervention culturelle*, L'UCFml intervenant par distributions de tracts ou par des actions directes visant des séminaires universitaires, des spectacles et des réunions intellectuelles et artistiques, dans le but de déranger et nuire à la propagation des « idées contre-révolutionnaires »<sup>129</sup>. Parmi les campagnes politiques les plus mémorables de la *Foudre*, on peut citer celle contre l'enseignement de Maria-Antonietta Macciocchi à l'Université de Vincennes. Voilà un extrait d'un tract diffusé à son égard dans l'université : « Le groupe FOUORE s'est manifesté comme groupe d'intervention critique par rapport au travail de M. A Macciocchi à l'occasion de la projection de "Fascista" à Vincennes »<sup>130</sup>. Les actions politiques contre le spectacle *An die Musik* de Pip Simmons<sup>131</sup> ou les cours d'illustres philosophes comme Deleuze qui ont aussi marqué le milieu culturel de l'époque. Il est évident que Mai 68 n'a pas été pour Badiou une rupture seulement politique. Son adhésion au mouvement maoïste a influé grandement sur son travail théorique :

Le gauchisme français a été aussi et peut-être principalement [...] une discipline intellectuelle, avant d'être un gauchisme social. Le maoïsme, a affirmé la nécessité de se lier aux masses populaires, de travailler avec la classe ouvrière et sa volonté de se préoccuper de la question des prolétaires étrangers, mais dans une logique qui n'était pas prioritairement une logique de la solidarité sociale. C'était un dispositif de pensée.<sup>132</sup>

<sup>128</sup> *Journal maoïste de l'UCFML*, « Le Marxiste-Léniniste », les Éditions Prolétariennes, n° 50-51, printemps (1981). En ligne : <http://www.infos-edipro.org>. Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>129</sup> *Ibid.*, p.2-13 et 20-21

<sup>130</sup> *L'Université ouverte, Les dossiers de Vincennes*, Presses universitaires de Grenoble, 1976, p.274

<sup>131</sup> *Le Figaro*, 19 janvier 1976.

<sup>132</sup> Lasowski Aliocha Wald et Alain Badiou, « De la singularité de l'événement à Mai 68 : le sens de l'universel, Entretien avec Alain Badiou », *Labyrinthe*, vol 1, n° 32, (2009), En ligne : <http://labyrinthe.revues.org/4010.p.152>. Consulté le 12 janvier 2012.

Mai 68 fut aussi la rupture de Badiou avec ses deux maîtres, Lacan et Althusser. Malgré la révolte politique qui prédomine dans ce mouvement étudiant, on peut comprendre aussi cette rupture à travers les débats intellectuels sous-entendus et qui mettent à mal le structuralisme. En effet, des intellectuels aussi hégémoniques que Lacan auprès de la jeunesse révoltée vont relativiser le caractère événementiel de Mai 68 : « il n'y en a pas le moindre, d'événement, dans cette affaire »<sup>133</sup>. Lacan va qualifier le mouvement de Mai 68 comme un simple « émoi » qui renvoie à l'ordre établi. Il fera un retour sur cette interprétation, en prononçant les paroles de clôture du Congrès de l'École freudienne de 1971 : « Non que l'émoi de mai, puisqu'on sait que j'aime à l'évoquer sous ce nom, je ne l'aie pas en quelque sorte vu venir, tentant de serrer le malaise montant d'y dénoncer un effet de marché [...] Qu'on me pardonne de réduire la révolte à la révolution dont se restaure toujours l'ordre »<sup>134</sup>.

À propos du marxisme althussérien, l'événement de Mai 68, par sa nature « spontanée » et « gauchiste » est aux antipodes des principes théoriques et politiques fondamentaux qui se dégagent des écrits d'Althusser. Dans un entretien récent, Jacques Rancière reproche à son ancien maître d'avoir « (...) écrit un texte très violent contre le mouvement étudiant pour expliquer que ces jeunes activistes ne connaissaient rien à la science et nageaient en pleine idéologie : seule la science divulguée par les maîtres de philosophie et les dirigeants communistes pouvaient armer les masses face à la bourgeoisie »<sup>135</sup>. Le Mai étudiant, quoique dépourvu d'effets concrets sur le plan politique, possède pour Althusser, une certaine valeur. Il a « *montré* que la lutte de classes avait *toujours existé*, dans des formes spécifiques bien entendu, dans les Appareils idéologiques d'État comme l'École, la Famille,

<sup>133</sup> Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, « Marché du savoir, grève de la vérité »*, In *D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 43.

<sup>134</sup> Jacques Lacan, « Discours de conclusion », Congrès d'Aix-en-Provence (20-23 mai 1971), dans *Lettres de l'École freudienne*, n° 9, (décembre 1972), p. 512-513.

<sup>135</sup> Entretien paru dans *Philosophie Magazine*, n° 10.



l'Église, etc »<sup>136</sup>. Malgré cela, Althusser reste catégorique. Pour lui, le faible degré d'éducation politique acculait les étudiants à ne pouvoir opérer de transformations radicales, ni même obtenir des résultats concrets<sup>137</sup>. Leur révolte contre le système scolaire de l'époque a indiqué l'espace idéologique où un tel combat pouvait être mené par le Parti Communiste<sup>138</sup>, appareil de lutte des classes par excellence selon Althusser.

Le contexte dans lequel nous allons prolonger notre analyse de Badiou est donc celui de la crise du « structuralisme ». Pour être précis, la question centrale qui va motiver ces recherches philosophiques de l'époque est celle du « sujet » et des « structures ». Cette crise trouve ses origines dans l'arrivée de Lacan à l'École Normale Supérieure en 1964 qui va déterminer ce que plusieurs appellent « Le tournant linguistique »<sup>139</sup> du structuralisme. Ce nouvel horizon de recherche peut se résumer par la substitution des théories de Chomsky (grammaires génératives)<sup>140</sup> à celles d'André Weil (théorie des groupes)<sup>141</sup>. En effet, c'est de manière schématique, la substitution de la théorie linguistique à la théorie algébriste. On retrouve les traces de ce tournant dans la *lecture symptomale* du Capital que propose Louis Althusser dans lequel il s'agit de

<sup>136</sup> Louis Althusser, *Sur la Reproduction*, Coll. « Actuel Marx Confrontation », Paris, PUF, 1995, p.189.

<sup>137</sup> Louis Althusser, « À propos de l'article de Michel Verret sur 'Mai étudiant' », *La Pensée*, n° 143, repris in *Penser Louis Althusser*, coll. « Les dossiers de La Pensée », Paris, Le Temps des cerises, 2006, pp. 63-84.

<sup>138</sup> Cette fidélité au Parti communiste français va faire d'Althusser une cible politique pour Badiou et l'UCFml : « Revenons maintenant à Althusser [...] un faux marxiste, un politicien bourgeois travaillant pour sa boutique. Et ce n'est pas en se donnant des airs d'opposition marxiste-léniniste au sein du P.C.F. et en prétendant modestement être les seuls à lutter contre la version ontologique dominante du matérialisme dialectique que l'on peut brouiller les cartes. ». Alain Badiou, *La situation actuelle sur le front de la philosophie. Contre Lecourt et Althusser*, 1977, Paris, Cahiers Yenan n° 4, Maspero, (1977).

<sup>139</sup> À ne pas confondre avec le "linguistic turn" de la philosophie analytique anglo-saxonne.

<sup>140</sup> Anika Rifflet-Lemaire *Jacques Lacan*, Édition Charles Dessart, Bruxelles, 1970, p.63.

<sup>141</sup> André Weil, « Sur l'étude algébrique de certains types de loi de mariage (système Murngin) », in Claude Lévi-Strauss, *Les structures élémentaires de la parenté*, p. 257-265, Paris, La Haye, Mouton, 1949, p. 257.

découvrir sous les structures *manifestes* celles qui sont *latentes*<sup>142</sup>. Il s'agit d'une opération de dévoilement qui peut être comparée à la recherche linguistique de la grammaire générative profonde qui serait cachée sous une grammaire de surface ou dans le champ de la psychanalyse, par l'étude du lapsus, de la métaphore et la métonymie comme représentation de la pensée refoulée. On voit clairement que les recherches d'Althusser se trouvent dans le même sillon que le retour à Freud que propose Jacques Lacan dont le postulat est : « (...) l'inconscient est structuré comme un langage »<sup>143</sup>. Cette interprétation analytique consiste à convertir le discours dans le langage oublié de l'inconscient. Badiou va refuser le basculement du structuralisme dans « le tournant linguistique », car cette idéologie crée une scission entre le commentaire philologique des discours et la recherche mathématique des structures profondes qu'il préconise. Sa démarche consiste dans un retour à l'aspiration scientifique qu'inaugure le structuralisme<sup>144</sup>. On pourrait voir dans les recherches de Badiou sur le sujet, une simple quête théorique, mais la négation du sujet qu'opère Althusser sonne comme une trahison sous la plume du leader maoïste : « Si l'on considère maintenant l'insistance mise par Althusser et D. Lecourt à formuler le principe dialectique du mouvement comme processus sans sujet ni fin, on verra qu'elle engage une sophistique restrictive, et le choix d'un camp ». <sup>145</sup> Cette recherche va donner naissance à sa première œuvre philosophique majeure, *Théorie du Sujet*<sup>146</sup>.

Dans ce livre, qui se présente comme le compte-rendu d'un séminaire datant des années 1970, Badiou tente de démontrer que la contradiction est la base de la pensée

<sup>142</sup> Louis Althusser et al, *Lire le Capital*, Presses universitaires de France, collection « Quadrige », 1996, 666.p.

<sup>143</sup> Anika Rifflet-Lemaire, *Jacques Lacan* Édition Charles Dessart, Bruxelles 1970.p.32

<sup>144</sup> Alain Badiou, *Le Nombre et les nombres*, Des travaux, Seuil, Paris, 1990, 279 p.

<sup>145</sup> Alain Badiou, *Théorie de la contradiction*, Paris, Maspero, p.54.

<sup>146</sup> Alain Badiou, *Théorie du Sujet*, Paris, Seuil, 1983. p.351.



philosophique et le reflet des luttes politiques au sein du peuple <sup>147</sup>. Le matérialisme dialectique comme science révolutionnaire n'échappe pas à cette logique.

L'histoire du matérialisme, remarque Badiou, « trouve son principe de périodisation dans l'adversaire »<sup>148</sup>. Cet adversaire serait pour l'auteur, l'idéalisme. C'est à partir de ce point que sa réflexion va se développer. Pour Badiou, le matérialisme dans son rapport à l'idéalisme, se polarise entre deux axes contradictoires :

Le premier, moniste, affirme que l'être est réductible à sa seule dimension matérielle.

Le second, dialectique, contredit cet axiome essentiel en affirmant de façon toute idéaliste qu'il y aurait au contraire, deux régions de l'être, matériel et idéal <sup>149</sup>.

Badiou rejette les deux pôles matérialistes. Il postule que l'être matériel n'est pensable qu'à la condition de rendre intelligible le lien unissant matière et pensée. En effet, le concept d'une totalité matérielle qui est sous-entendu par le matérialisme dialectique et moniste est une construction fantasmée pour l'auteur qui renvoie à une « déjection retournée en idéalisme »<sup>150</sup>. L'aspiration totalisante de ces deux pôles est déchiffrable dans le mouvement qui lie matière et pensée.

Pour échapper à cette conceptualisation englobante, l'auteur met de l'avant deux thèses fondamentales, celle de *l'identité* qui postule que l'être est matière et celle du *primat* qui prédit que la matière précède la pensée et non l'inverse. Dans cette démarche, Badiou s'inscrit en continuité avec Marx : « (...) ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, mais la vie qui détermine la conscience » <sup>151</sup>.

<sup>147</sup> La référence à la politique de Mao est assez claire, on n'a qu'à penser au texte : « De la contradiction », Contre-information : Guerre populaire jusqu'au communisme!, En ligne : <http://www.contre-informations.fr/classiques/maozedong/contradiction>. Consulté le 1 janvier 2013.

<sup>148</sup> Alain Badiou, *Théorie du Sujet*, Paris, Seuil, 1983, p. 202.

<sup>149</sup> *Idem.*,

<sup>150</sup> *Ibid.*, p.232.

<sup>151</sup> Karl Marx, *L'idéologie allemande*, Paris, Éditions Sociales, 1982, p78.

Ce fait établi, Badiou indique que ces deux thèses du matérialisme (identité, primat) influenceront deux tendances à la fois logiques, philosophiques et politiques qui sont l'algébrique et la topologique. Ici, l'auteur utilise la mathématique comme principe premier. Pour bien comprendre son raisonnement, il est nécessaire de définir ces deux termes à partir de cette science. L'algèbre serait une étude des équations et les opérations sur les nombres des structures algébriques données<sup>152</sup>, alors que la topologie, une étude sur les surfaces et dans l'espace usuel des propriétés conservées par une déformation continue. Elle s'intéresse particulièrement aux notions de limites, de voisinage et aux situations d'ensemble fini, discret et fonctionnel<sup>153</sup>. Le lien avec la théorie des ensembles est évident. L'objet de la présente étude n'étant pas d'approfondir ces définitions, mais plutôt d'analyser leurs utilisations par Badiou, nous limiterons notre analyse à ces considérations.

Le matérialisme algébrique, corrélé à la thèse de l'identité est définie ainsi par l'auteur : « (...) ce qui supposait donner un ensemble compris comme la figure provisoire du Tout procède à l'étude systématique des rapports intéressants entre les éléments de cet ensemble »<sup>154</sup>. De cette dénotation, nous pouvons comprendre que la logique algébrique renvoie à une totalité provisoire et qu'elle se déploie comme l'étude systématique des rapports entre les éléments d'un ensemble. La conceptualisation algébrique distingue chaque élément comme appartenant au tout matériel et ne serait que le décompte de cette totalité<sup>155</sup>. Sur le plan politique, le philosophe souligne que « La logique du matérialiste algébrique n'est que d'exactitude [...] En politique, il affirme de manière dogmatique : ce qui est dit ce qui est »<sup>156</sup>. La logique algébrique est alors garante des valeurs qui se caractérisent par l'inertie, la répétition et la lutte dans un cadre ancien. Badiou attribue cette logique à

<sup>152</sup> Alain Bouvier *et al*, *Dictionnaire des mathématiques*, Paris, Presses universitaires de France, 2009, p.25.

<sup>153</sup> Alain Badiou, *Théorie du Sujet*, Paris, Seuil, 1983, p.908.

<sup>154</sup> *Ibid.*, p.226

<sup>155</sup> *Ibid.*, p.213

<sup>156</sup> *Ibid.*, p.224

des groupes comme le *Parti Communiste Marxiste-Léniniste de France* (PCMLF). Leur tendance bureaucratique<sup>157</sup> et leur attachement à des valeurs passéistes ne leur permettent pas de vraiment comprendre la nouveauté que porte tout mouvement de lutte sociale.

Le matérialisme topologique se traduit pour Badiou par « (...) la nécessité d'assurer en mathématique la prise sur le mouvement »<sup>158</sup>. Cette logique se veut la restitution des phénomènes observés ainsi que de l'imprévisibilité qui en serait le résultat. Elle rend compte de la mobilité des éléments et du fait qu'il serait tributaire de différentes rationalités<sup>159</sup>. Politiquement, le matérialisme topologique renvoie à une logique de l'approximation : « En politique, il affirme empiriquement : Ce qui est l'emporte sur tout ce qui est dit »<sup>160</sup>. Ce type de matérialisme équivaut à une politique dite « Gauchiste », préconisée par des groupes comme *Gauche Prolétarienne*. Toujours à l'affût du moindre mouvement novateur, ces groupes ne peuvent pas saisir la nécessité de la constance dans la volonté de transformer la société.

On peut donc analyser deux déviations dans la logique dialectique, une « déviation de droite » (algébrique) qui ne connaît que la loi du lieu et de la répétition et une « déviation de gauche » (topologique) qui s'affirme comme une radicalité nouvelle, un puissant désir de destruction. Cette dualité illustre la division du sujet entre forces objective et subjective. Ce qui semble donc définir la dynamique propre de tout matérialisme opérationnel, c'est l'union de ces deux tendances dans une même procédure. Ce mouvement s'effectuera à travers une torsion<sup>161</sup> de ces deux pôles

---

<sup>157</sup> *Ibid.*, p.230

<sup>158</sup> *Ibid.*, p.157

<sup>159</sup> *Ibid.*, p.213

<sup>160</sup> *Ibid.*, p.225

<sup>161</sup> Dans le vocabulaire de Jacques Lacan la torsion renvoie à la fonction de la bande Mœbius : « Qu'est-ce qui fait qu'une image spéculaire est distincte de ce qu'elle représente? C'est que la droite devient la gauche et inversement. - Une surface à une seule face ne peut pas être retournée. - Ainsi une bande de Mœbius, si vous en retournez une sur elle-même, elle sera toujours identique à elle-même. C'est ce que j'appelle n'avoir pas d'image spéculaire. » Lacan Jacques, *L'angoisse*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, p.113.

constitutifs, la répétition et l'excès <sup>162</sup>. Précisément, la dialectique doit se comprendre comme ce qui est entre « Manque et destruction. voilà qui nous focalise, d'autant que cette dialectique est transversale à celle, régissant tout le matérialisme, de l'algèbre et de la topologie » <sup>163</sup>. De cette nécessité d'analyse, on comprend qu'un sujet n'est jamais donné, son existence n'est prouvée qu'a posteriori. Cette position ne peut être appréhendée sans le regard introspectif que l'on a posé sur le travail politique de Badiou. En effet, sa conclusion sur la logique dialectique est en plein dans les visées politiques de l'UCFml. C'est dans ce rapport avec la militance et le travail intellectuel que le livre *théorie du sujet* a vu le jour.

À la lecture de ce livre, une interrogation subsiste : quelle est l'origine de la subjectivation politique? Ce questionnement marquera la réflexion de Badiou durant les années suivant sa période maoïste.

### 3.2 Post-maoïsme : un tournant ontologique

Le début des années 1980 est un tournant dans la trajectoire d'Alain Badiou. D'un point de vue politique, on le comprend à la lecture de la préface de *Théorie du sujet* écrite deux ans après le texte principal en 1981, à l'époque de l'élection de François Mitterrand à la présidence française. Les clameurs qui célèbrent la victoire du programme commun clos la période maoïste de Badiou, mais aussi d'une grande partie de l'intelligentsia de gauche. En effet, la plupart des organisations maoïstes éclatent et plusieurs des anciennes figures de proue de ce mouvement soutiennent le Parti socialiste <sup>164</sup>. C'est durant ces années que l'Union des communistes de France marxiste-léniniste se restructure, dans un premier temps à partir de 1981, autour du

<sup>162</sup> Alain Badiou, *Théorie du Sujet*, Paris, Seuil, 1983. p.223.

<sup>163</sup> *Ibid.*, p.149.

<sup>164</sup> Édouard Launet, « Tombés pour les maos », *Libération*, Paris, 18 novembre 2008, En ligne : <http://www.liberation.fr/politiques/0101266917-tombes-pour-les-maos>. Consulté le 12 janvier 2012.

journal *Le Perroquet* qui se présentait comme un *quinzomadaire d'opinions*, auquel ont collaboré de très nombreux intellectuels indépendants<sup>165</sup> :

Dans le même temps, nous sommes à l'origine du quinzomadaire "Le Perroquet", où la plus haute intellectualité, la critique littéraire ou théâtrale la plus fine, se mélange aux analyses politiques, aux entretiens avec des ouvriers, etc. Nous montons le cycle des conférences du Perroquet, où parleront tout ce que la France compte alors d'intellectuels progressistes, de Balibar à Vitez, de Milner à JL Nancy, de Lacoue-Labarthe à Denis Roche, de F. Regnault à Jacques Roubaud... Vraiment, c'est là que, comme le désirait Rimbaud, l'action était "la soeur du rêve"<sup>166</sup>.

La réflexion que va entraîner cette revue, ainsi que le désir de renouveler la pensée radicale donne naissance en 1985 à l'Organisation Politique (OP)<sup>167</sup>. Cette nouvelle organisation qui se déclare « post-maoïste » a essayé de tirer des enseignements de la fin de l'expérience maoïste ainsi que du bilan de l'échec des révolutions socialistes du XXe siècle : Mai 68, la Révolution culturelle en Chine....<sup>168</sup>. L'Organisation politique s'est engagée pour les droits des ouvriers étrangers en situation irrégulière, notamment, avec des slogans tels que « Une France pour tous » et des réunions pour critiquer les politiques françaises dans ce domaine<sup>169</sup>. L'OP préconise l'indépendance de la France vis-à-vis de l'OTAN et des États-Unis ainsi que toutes leurs interventions qu'elle amalgame à l'impérialisme et propose la dissolution de tous les organes

<sup>165</sup> La déclaration des secrétaires de l'OP à la rédaction du *Monde* en septembre 2002, archivée par ZAPJOL, En ligne : <http://archives.rezo.net/archives/zpajol.mbox>. Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>166</sup> Pierre Gaultier, « L'hypothèse communiste - interview d'Alain Badiou », *Le Grand Soir*, 6 août 2009. En ligne : <http://www.legrandsoir.info/L-hypothese-communiste-interview-d-Alain-Badiou-par-Pierre.html>. Consulté le 20 juin 2012.

<sup>167</sup> "Qu'est-ce que l'Organisation politique", site officiel de l'organisation politique, En ligne : <http://www.orgapoli.net/>. Consulté le 20 juin 2012.

<sup>168</sup> *Idem*.

<sup>169</sup> Alain Badiou, Sylvain Lazarus et Michel Natacha, « Une France pour tous » dans *Le monde*, mardi le 9 décembre 1997, En ligne : <http://www.bok.net/pajol/debat/presse/lemonde/badiou.html>. Consulté le 20 juin 2012.



d'intervention internationale<sup>170</sup>. Tout ce travail politique se fait avec une recherche de la nouvelle « figure générique » qui pourrait permettre de réactiver la politique émancipatoire.

Dans *Théorie du sujet*, Badiou avait montré l'importance du sujet politique, ce qui renvoie à la question du parti traditionnel ou de type nouveau, centrale dans les débats maoïstes de l'époque. Pour sa part, la refonte de la pensée politique que veut l'OP nous renvoie à la « politique sans parti »<sup>171</sup>. Pour l'Organisation Politique :

Les partis parlementaires, la gauche et la droite, c'est un faux multiple, qui ne renvoie nullement à des choix politiques véritables. Les partis sont des appendices de l'État. Admettre la multiplicité des possibles non-étatiques, et construire les lieux appropriés, voilà la puissance de notre politique. Elle suppose une libre association dans une certaine idée de la politique, et le partage de ses lieux. Voilà la fonction de l'Organisation politique<sup>172</sup>.

Pour l'OP, ce n'est pas l'État, mais la capacité politique prolétarienne qui est au cœur d'une politique révolutionnaire. En effet, c'est la question des antagonismes qui devient le point central du renouveau marxiste et de la possibilité d'une nouvelle organisation : « Pour Lénine, l'essentiel n'est pas la lutte, mais l'antagonisme à tout l'ordre politique et social existant »<sup>173</sup>. De cet extrait de Paul Sandevince<sup>174</sup>, on comprend la mise en avant de la lutte contre toute logique qui amalgame le parti à sa forme étatique : « le procès de conscience, la contradiction masses/État saisie en termes de conscience »<sup>175</sup>. L'Organisation Politique envisageait son action non pas

<sup>170</sup> "Qu'est-ce que l'Organisation politique", site officiel de l'organisation politique. En ligne: <http://www.orgapoli.net/>. Consulté le 20 juin 2012.

<sup>171</sup> La déclaration des secrétaires de l'OP à la rédaction du *Monde* en septembre 2002, archivée par ZAPJOL. En ligne: <http://archives.rezo.net/archives/zpajol.mbox>. Consulté le 20 juin 2012.

<sup>172</sup> *Idem*.

<sup>173</sup> Paul Sandevince, « Les formes de conscience », *Le Perroquet*, n° 42, (1984).

<sup>174</sup> Paul Sandevince est le pseudonyme de Sylvain Lazarus, militant de longue date de l'Organisation Politique dont il assura le secrétariat avec Alain Badiou.

<sup>175</sup> Paul Sandevince, « Les formes de conscience », *Le Perroquet*, n° 42, (1984).

comme stratégie pour conquérir le pouvoir ou simple gestion du social, mais comme pratique organisée de la pensée émancipatoire.

Cette recherche d'une politique « Post-maoïsme » ou « post-léninisme »<sup>176</sup> permet de démontrer le caractère nouveau de cette démarche. Badiou va caricaturer l'activisme qui se veut traditionnellement marxiste dans une courte pièce, publiée dans *Le Perroquet*<sup>177</sup>. Cette parodie veut démontrer les limites politiques du *vieux-marxiste*, qui tombe dans une attitude stationnaire en espérant les conditions parfaites pour poser des actions engagées. Le *vieux-marxiste* espère que « (...) le mouvement ouvrier va un de ces jours faire parler de lui »<sup>178</sup>. Pour l'OP, le travail politique doit se concentrer sur la recherche d'une nouvelle « figure ouvrière », après l'échec du socialisme d'État :

L'énoncé paradoxal que je soutiens est finalement que l'usine, j'entends l'usine considérée comme lieu ouvrier, appartient sans aucun doute à la présentation historico-sociale (elle y est comptée-pour-un), mais non pas les ouvriers, pour autant qu'il appartient à l'usine. En sorte que l'usine – comme lieu ouvrier – n'est pas incluse dans la société, et que les ouvriers (d'une usine) ne forment pas une 'partie' pertinente, proposée au compte étatique<sup>179</sup>.

On saisit que l'usine ne doit plus être vue comme le lieu d'une production qui pourrait être réappropriée, mais, à l'inverse, comme un espace où la politique peut intervenir. La simple référence économique ou sociologique se voit alors dépassée par une compréhension qui se voudrait circonstancielle. La réflexion déployée dans « l'usine comme site événementiel » réaffirmait aussi la fidélité du marxiste comme politique d'émancipation :

<sup>176</sup> Le terme choisi dans la plupart des textes publiés dans *Le Perroquet*, tout particulièrement dans le texte de Sandevince/Lazarus « La politique sous condition », *Le Perroquet*, n° 42, (1984), p.1-3.

<sup>177</sup> Georges Peyrol (alias Alain Badiou), « 30 moyens de reconnaître à coup sûr un vieux-marxiste », *Le Perroquet*, n° 29-30, (1983), p. 5.

<sup>178</sup> *Idem*.

<sup>179</sup> Alain Badiou, « L'usine comme site événementiel », *Le Perroquet*, n° 62-63, (1987), p. 1 et p. 4-6.

Réduit à son os, le marxisme et conjointement l'hypothèse d'une politique de non-domination – une politique soustraite au compte du compte étatique – et la désignation des sites événementiels les plus significatifs de la modernité, ceux où la modernité, ceux où la singularité est maximale, qui sont les sites ouvriers. De ce double geste résulte que l'expérimentation intervenante et organisée de l'hypothèse doit incessamment se préparer à la considération de ces sites, et que la référence ouvrière est une caractéristique de la politique, sans laquelle on a déjà renoncé à se soustraire au compte étatique. C'est la raison pour laquelle il demeure légitime de se dire marxiste, si on soutient que la politique est possible<sup>180</sup>.

Les travaux théoriques de Badiou restent cohérents avec le programme de l'Organisation Politique, avec cette volonté de renouvellement du maoïsme et de l'émancipation politique de manière plus générale.

De cette période, on peut noter une œuvre majeure, *L'Être et l'Événement*. Cet ouvrage s'inscrit dans le travail militant de Badiou. Son intention première est de se détacher du matérialisme dialectique, comme système de pensée, parce qu'il soutient la vision classique de la politique révolutionnaire. À travers une réflexion profonde, il va tenter d'établir les ressources philosophiques d'une vision radicale entièrement reformulée et d'accomplir un tournant ontologique. *L'Être et l'Événement* se structurent autour d'une thèse centrale qui conforte cette volonté « les mathématiques sont l'ontologie »<sup>181</sup>. Dès lors, l'ontologie s'identifie à une science ouverte qui évoluerait au même rythme que les avancées théoriques que produisent les sciences pures. Les mathématiques deviennent le langage de l'Être : « La thèse que je soutiens ne déclare nullement que l'être est mathématique, c'est-à-dire composé d'objectivités mathématiques. C'est une thèse non sur le monde, mais sur le discours. Elle affirme que les mathématiques, dans tout leur devenir historique, prononcent ce qui est dicible de l'être-en-tant-qu'être »<sup>182</sup>. Les mathématiciens feraient progresser la connaissance ontologique, souvent à leurs insu, d'où la nécessité du philosophe. En

---

<sup>180</sup> *Idem.*

<sup>181</sup> Alain Badiou, *L'être et L'événement*, Paris, Seuil, 1988, p.10.

<sup>182</sup> *Ibid.*, p.14

effet, pour Badiou, la philosophie ne produit pas elle-même de vérité, elle ne fait que la situer, à travers des procédures « génériques (il y en a quatre : l'amour, l'art, la science et la politique) qui se rattachent, et la récollection idéale d'une vérité, et l'instance finie d'une telle récollection qu'est à mes yeux un sujet »<sup>183</sup>. La philosophie doit ouvrir un intervalle conceptuel qui pourra aider à interpréter les vérités que produisent l'amour, l'art, la politique et la science. Pour ce faire, Alain Badiou s'appuie essentiellement sur les mathématiques, plus particulièrement sur la théorie des ensembles<sup>184</sup>. En effet, dans *L'Être et l'événement*, la théorie des ensembles devient constituante à part entière de l'ontologie, c'est-à-dire une médiation de l'être en tant qu'être. Cette théorie, à travers les notions d'ensemble et d'appartenance, reconstruit les objets usuels des mathématiques (fonctions, relations, nombres réels, complexes...). Elle a révolutionné la pratique de plusieurs logiciens, ce qui lui donne le statut de branche fondamentale des mathématiques modernes<sup>185</sup>. C'est pour cette raison que Badiou en fait le point de départ de son ontologie. Pour lui, la théorie des ensembles définit les multiplicités possibles et leurs relations dans le monde réel. La théorie de Cantor nous révèle que toute entité mathématique peut être pensée comme un multiple. Dans sa dimension ontologique, l'être renvoie toujours à un ensemble, à une multiplicité : « Le multiple dont l'ontologie fait situation, ne se compose que de multiplicité. Il n'y a pas d'un »<sup>186</sup>. En effet, l'être serait une multiplicité composée à son tour de multiplicités. La théorie des ensembles mathématiques permet de conceptualiser cet infini de multiplicités, en ce sens qu'à chaque fois qu'un ensemble n'est pas vide, il se compose à son tour d'ensembles multiples.

---

<sup>183</sup> *Ibid.*, p.23

<sup>184</sup> La théorie des ensembles a été développée par un mathématicien allemand, Georg Cantor. Pour un exposé sur son œuvre, consulter: J.W. Dauben et Georg Cantor, *His Mathematics and Philosophy of the Infinite*, Princeton University Press, 1979.

<sup>185</sup> François Bergeron, « Brève introduction à la théorie des ensembles », Département de mathématique, UQAM, 11 Mai 2011. En ligne: [www.math.uqam.ca/pdf/Ensembles-FBergeron.pdf](http://www.math.uqam.ca/pdf/Ensembles-FBergeron.pdf). Consulté le 20 juin 2012.

<sup>186</sup> Alain Badiou, *L'être et L'événement*, Paris, Seuil, 1988, p.37.

Puisque la pensée de l'être est l'apanage de la mathématique, comment peut-on penser ce qui s'en excepte, ce qui sort de cette régularité? C'est ce que Badiou qualifie d'événement. En effet, pour lui, « (...) la pensée de l'être-en-tant-qu'être s'accomplit dans les mathématiques et que, pour accueillir et rendre compossibles ses conditions, la philosophie doit déterminer le 'ce-qui-n'est-pas-l'être-en-tant-qu'être', que j'ai désigné comme événement »<sup>187</sup>. L'événement renvoie ici à un multiple d'exceptions de l'être. Ce multiple confirme son exceptionnalité, par le fait que sa multiplicité est ontologiquement proscrite, c'est-à-dire mathématiquement intenable. Elle ne rentre pas dans la logique axiomatique des ensembles. L'événement est donc un multiple appartenant à lui-même, ce multiple réflexif se comptant au nombre de ses éléments. La théorie des ensembles interdit l'existence de ces multiples, car tout ensemble se bâtit autour de l'axiome de fondation : « l'axiome de fondation forclos de toute existence les ensembles extraordinaires et ruine toute possibilité de nommer un être-multiple de l'événement. C'est là un geste essentiel, par lequel l'ontologie déclare que l'événement n'est pas »<sup>188</sup>. Ce multiple réflexif rejoint l'intuition que nous pouvons avoir d'un événement comme un surgissement qui rompt avec toute normalité. L'Art, la science, la politique et l'amour en tant que « procédures de vérité » sont les quatre champs de la pensée où peuvent se produire de véritables événements : « une vérité regroupe tous les termes de la situation qui sont connectés positivement au nom de l'événement »<sup>189</sup>. La philosophie doit ressaisir et pouvoir nommer ces événements : « La philosophie est la configuration en pensée de ce que ces quatre conditions génériques sont compossibles »<sup>190</sup>.

Cette construction philosophico-mathématique permet aux travaux théoriques de Badiou d'avoir une continuité avec sa pratique militante. Un des exemples les plus explicites de cette interaction est la question de l'État dans *L'être et l'événement*. En

---

<sup>187</sup> *Ibid.*, p.88

<sup>188</sup> *Ibid.*, p.212

<sup>189</sup> *Ibid.*, p.370

<sup>190</sup> Alain Badiou, *Manifeste pour la philosophie*, Paris, Seuil, 1989, p.41.



effet, pour Badiou, le principal acquis du marxisme est d'avoir démontré que l'État ne se rapportait pas aux individus, mais aux classes sociales. L'État ne concerne jamais les individus en tant que tels, il renvoie plutôt aux sous-ensembles c'est-à-dire à une série de multiples, qu'il constitue lui-même, par exemple le prolétariat, la bourgeoisie, les sans-papiers... L'État ne serait qu'une structure qui aurait pour fonction d'organiser chacun des multiples qui constitue une situation : « Son office est de qualifier une par une toutes les compositions de compositions de multiples dont la situation, c'est-à-dire une présentation historique déjà structurée, assure, pour ce qui est de ses termes, la consistance générale »<sup>191</sup>. Une situation renvoie à un ensemble d'éléments, et l'État ne serait qu'une force extérieure qui nomme la totalité des ensembles en action dans cette situation. Dans l'optique de l'ontologie mathématique, l'État n'introduit aucun multiple nouveau à la situation. Pour mieux nous éclairer, Badiou va référer aux théorèmes du point d'excès : « Il s'agit d'établir qu'étant donné un multiple présente, le multiple-un que composent ces sous-ensembles, est essentiellement "plus grand" que le multiple initial [...] "le passage" à l'ensemble des sous-ensembles est une opération en excès *absolu* sur la situation elle-même »<sup>192</sup>. On comprend que tout ensemble contient un nombre d'éléments inférieurs au nombre de ses sous-ensembles ou parties. L'État ne pouvant se conformer à cette règle, il est considéré comme un multiple singulier, qui n'est pas en lien avec la situation. Sa fonction qui consiste dans l'ordonnancement des sous-ensembles renvoie à une loi qui est distincte de toutes opérations de structuration de la situation. L'externalité de cette loi ne serait que le reflet de la fonction coercitive de l'État : « Cette séparation définit la fonction coercitive, puisqu'elle se rapporte à la structuration immédiate des termes selon une loi qui vient d'ailleurs »<sup>193</sup>. Les appareils de coercition de l'État tels que la Bureaucratie ou l'Armée sont pour Badiou des multiples qui ne font pas partie de la situation bien qu'ils soient composés des

<sup>191</sup> Alain Badiou, *L'être et L'événement*, Paris, Seuil, 1988, p.122.

<sup>192</sup> *Ibid.*, p.98

<sup>193</sup> *Ibid.*, p.124

éléments de cette même situation. Ces éléments ne sont que *l'excès absolu* auquel réfère le théorème du point d'excès, puisque il se situe en dehors de la normalité de l'ordre étatique, mais font partie de sa nature profonde. De ce développement théorique, Badiou conclut que toute politique qui se veut émancipatrice ne peut être menée qu'à distance de l'État : « Le chemin du changement politique, je veux dire de la radicalité justicière, s'il a l'État toujours aux abords de son parcours, ne peut d'aucune façon se tracer à partir de lui »<sup>194</sup>. Cette conclusion est en lien direct avec les fondements de la pratique militante de l'organisation politique comme groupe opérant en marge de tout référent étatique.

Ce type d'analyse peut être appliqué à la notion de condition générique. Cette modalité appliquée à la politique nous renvoie à une partie de *L'Être et l'événement*<sup>195</sup> où Badiou rapproche cette condition générique à la volonté générale<sup>196</sup>. Ce rapprochement place ces deux concepts en opposition par rapport à l'intérêt particulier. Ce que Badiou discerne de l'intérêt particulier, c'est surtout sa tendance identifiable. Ce raisonnement prévaut pour une classe sociale, dont la revendication se baserait sur un type de besoin spécifique. Cet intérêt particulier renvoie ontologiquement à un ensemble régulier que le savoir mathématique est capable de représenter. La volonté générale quant à elle, se place dans une prérogative complètement opposée, ne pouvant être représentée que dans une condition générique qui échappe à toute résolution ontologique : « (...) la politique ne trouve sa vérité que dans une partie générique du peuple, toute partie discernable exprimant un intérêt particulier »<sup>197</sup>. L'analyse que propose Badiou de la volonté générale pose les difficultés liées à la notion de majorité, que l'on retrouve dans le contrat social. En effet, de prime abord, ces deux notions ne sont pas forcément compatibles. Cette ambiguïté trouve sa finalité dans le sujet comme « (...) ce qui décide un indécidable

<sup>194</sup> *Ibid.*, p.127

<sup>195</sup> Alain Badiou, *L'être et L'événement*, Paris, Seuil, 1988, p.379. Je pense que la méditation trentedeux qui traite de Rousseau dans son ensemble est éclairante sur ce sujet.

<sup>196</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social*, Flammarion, GF, 2001.

<sup>197</sup> Alain Badiou, *L'être et L'événement*, Paris, Seuil, 1988, p.387.

du point d'un indiscernable »<sup>198</sup>. De cet extrait, on perçoit d'abord l'imprévisibilité de l'événement et le caractère exceptionnel des subjectivations qui en découlent. Cette idée du sujet, comme élément d'une partie indiscernable de la volonté générale, renvoie aux excès de l'État par rapport à la situation événementielle; c'est ce principe qui produit le sujet. Cette définition du sujet comme élément subissant les abus de l'ordre étatique dans une situation donnée rejoint la volonté de l'Organisation Politique de voir l'action militante en dehors de toute détermination ou pré-requis : « (...) le seul attribut commun reconnu à ceux qui s'engagent dans la politique étant la possibilité de penser les situations, il n'y a aucune détermination objective particulière de la volonté militante. Pas de détermination raciale, ni sexuelle bien sûr, mais pas non plus de détermination sociale »<sup>199</sup>. La pratique politique devient donc centrale, mais elle s'exclut de toute recherche de sujet ou de condition prédéterminées. De plus, l'idée de volonté générique comme dissociée de la majorité par l'idéal qu'elle exprime est explicitée de façon plus concrète dans les textes de l'OP :

Nous disons ensuite que le nombre ne fait rien à l'affaire. Sur la plupart des problèmes les plus importants dans le passé, le petit nombre, voire le très petit nombre, avait raison contre le consensus du grand nombre. En 1940, une poignée de résistants avait raison contre la résignation pétainiste de la grande majorité. En 1956, une poignée de gens hostiles à la guerre d'Algérie avait raison contre le gouvernement de gauche qui venait d'être largement élu en promettant la paix et déclenchant une guerre à outrance<sup>200</sup>.

Cette appréhension théorique de l'OP va les amener à opérer en groupes restreints auprès des travailleurs immigrés. En effet, leur action politique avait comme base que « Toute idée juste, au moment où elle apparaît, est portée par un tout petit nombre de gens. Et pendant longtemps, surtout en politique, l'idée juste, l'idée libre, doit

<sup>198</sup> Ibid., p.445

<sup>199</sup> "Qu'est-ce que l'Organisation politique", site officiel de l'organisation politique. En ligne: <http://www.orgapoli.net/>. Consulté le 20 juin 2012.

<sup>200</sup> Idem

combattre contre les idées qui dominant »<sup>201</sup>, d'où la nécessité de lutte pour un idéal générique qui permet de dépasser les intérêts particuliers.

En regard du contexte politique de l'époque, *L'Être et l'événement* est une réponse théorique à l'abandon du marxisme par l'*intelligentsia* française. L'idéal défendu dans cette œuvre va de pair avec le militantisme de l'OP. Il vise une refonte du marxisme tout en maintenant sa dimension émancipatrice, là encore la pratique rejoint la théorie.

Durant les années 1990 et 2000, Badiou va s'investir auprès de l'OP ainsi que dans une production théorique et politique d'envergure. Il va développer à travers plusieurs œuvres, le système qu'il expose dans *L'Être et l'événement*<sup>202</sup>. En parallèle, on voit Badiou poursuivre la même ligne politique dans plusieurs essais politiques<sup>203</sup>.

### 3.3 Logique des mondes ou l'affirmation d'une vérité éternelle

L'année 2006 représente un tournant dans le portrait politique et intellectuel d'Alain Badiou. Tout d'abord, du point de vue théorique, c'est la publication de sa troisième œuvre majeure, *Logique des mondes*. Ce livre prolonge encore une réponse à la question fondamentale qui préoccupe Alain Badiou : « Que doit donc être l'être pour que du sujet y puisse advenir? »<sup>204</sup>. Cet ouvrage est une réécriture du système philosophique de *L'Être et l'événement* où l'auteur viendrait éclairer des zones d'ombre et préciser les liens entre *sujets* et *être*<sup>205</sup>.

Ce troisième opusculé théorique majeur de Badiou s'ouvre sur une affirmation négative. L'auteur rejetait dès son introduction ce qu'il appelle le « matérialisme démocratique » et dont le premier représentant serait Toni Negri. Cette ontologie

<sup>201</sup> *Idem*

<sup>202</sup> On n'a qu'à penser à la trilogie publiée dans les éditions du Seuil : *Abrégé de métapolitique*, *Court traité d'ontologie transitoire*, *Petit manuel d'inesshétique*.

<sup>203</sup> Dans cette même optique, la coll. *Circonstances*, publiée dans les éditions Lignes.

<sup>204</sup> Alain Badiou, *L'être et l'événement*, Paris, 1988, Seuil, p.10.

<sup>205</sup> Patrice Maniglier, et David Rabouin, « À quoi bon l'ontologie? Les mondes selon Badiou », *Critique*, vol 4, n° 719, (2007), p. 279-294.



naturaliste affirmerait qu'il n'y a que des corps et des langages<sup>206</sup>. À ce *spinozisme du pauvre*<sup>207</sup>, Badiou oppose une dialectique matérialiste qui affirme qu'en plus des corps et des langages, il existe des vérités : « Ce n'est pas seulement au milieu des choses, ou des corps, que nous vivons et parlons. C'est dans l'emportement du Vrai, auquel il nous est requis de participer »<sup>208</sup>. Le livre va être la démonstration théorique de cette thèse. L'insinuation est assez claire, Badiou récuse toute forme de relativisme langagier, culturel ou historique : « (...) les vérités étaient des multiplicités génériques : nul prédicat langagier ne permet de les discerner, nulle proposition explicite de les désigner »<sup>209</sup>. La nature dialectique du matérialisme auquel référerait Badiou serait une synthèse qui dépasse la dualité des corps et des langages. On reconnaît là, l'effort de Badiou pour penser la dialectique non pas comme une simple opposition entre deux termes autonomes, mais toujours dans une optique où un terme dominé est capté sous la loi d'un terme dominant. L'agent émancipateur par ce fait doit se situer en dehors de toute contradiction, dans un *hors-lieu* :

(...) la catégorie d'exception est une catégorie dialectique, la pensée de l'exception ayant toujours lieu sur deux versants contradictoires. Il faut penser une exception comme une négation, puisqu'elle n'est pas réductible à ce qui est ordinaire, mais il faut aussi ne pas la penser comme miracle. Il faut donc la penser comme interne au processus de vérité – non miraculeuse – et la penser malgré tout comme exception. C'est peut-être ce que Lacan voulait signifier par « extime » : à la fois intime et extérieur à l'intime. Or, on est bien là dans le noyau de la dialectique<sup>210</sup>.

La dialectique matérialiste implique donc toujours deux fronts à la lutte politique : le premier contre l'adversaire, le second serait contre sa réappropriation par l'ordre en place. Ce nouvel espace ne peut donc se structurer autour d'une simple référence aux langages et aux corps, mais à des vérités transhistoriques. Ces vérités peuvent nous renvoyer aux langages et aux cultures où elles apparaissent, mais c'est leur aspect

<sup>206</sup> Alain Badiou, *Logiques des mondes, L'Être et l'Événement 2*, Paris, Seuil, 2006, p.9.

<sup>207</sup> *Ibid.*, p.44

<sup>208</sup> *Ibid.*, p.29

<sup>209</sup> *Ibid.*, p.15

<sup>210</sup> Alain Badiou et Fabien Tarby, *La philosophie et l'événement*, Germina, 2010, p.10.



événementiel qui leur permet de se distinguer de tout contexte mondain. La préface de *Logique des mondes* offre une analyse élaborée de plusieurs procédures de vérité :

La dialectique matérialiste est une idéologie de l'immanence. Cependant, c'est à bon droit que je disais, il y a quinze ans, dans *Manifeste pour la philosophie*, que ce qui est exigé de nous est un « geste platonicien » : relever la sophistique démocratique par le repérage de tout Sujet dans le processus exceptionnel d'une vérité <sup>211</sup>

Cette réflexion ouvre de nouvelles pistes pour Badiou. En effet, pour approfondir le virage ontologique présenté dans *L'être et l'événement*, Badiou proposait une description des « mondes » suffisamment riche pour rendre compte des logiques qui entourent le surgissement de l'événement. Là encore, les mathématiques sont partie prenante de la démonstration : « (...) la dialectique entre mes deux "grands" livres, l'ancien et le nouveau, et donc celle de l'onto-logie et de l'onto-logie, ou de l'être et de l'apparaître » <sup>212</sup>. En effet, pour Badiou, il s'agit d'ajouter à sa réflexion ontologique une dimension de type transcendantal où il va tenter d'expliquer les unités qui ordonnent le monde (ou les mondes) du paraître et qui sont en dehors de la volonté de l'être. L'approche de Badiou est transcendantale, soit, cela ne l'empêche pas de se dissocier de Kant. En effet, chez Badiou, le sujet n'est jamais constituant, mais constitué, alors que chez Kant le savoir transcendantal consiste dans la connaissance d'objet par un sujet constituant : « J'appelle transcendantale toute connaissance qui ne porte point en général sur les objets, mais sur notre manière de les connaître, en tant que cela est possible a priori » <sup>213</sup>. Le sujet de Badiou recouvre une dimension collective et séquentielle que l'on ne retrouve pas dans cette définition kantienne. Pour bien structurer son système philosophique par rapport à cette contrainte, le penseur français est redevable aux mathématiques. Il va proposer une théorie de l'identité, où tout objet ne saurait être défini que par la manière dont on le différencie d'un autre. Pour bien illustrer cette différence, la théorie transcendantale

<sup>211</sup> Alain Badiou, *Logiques des mondes, L'Être et l'Événement 2*, Paris, Seuil, 2006, P.18.

<sup>212</sup> Ibid., P.553

<sup>213</sup> Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, Paris, Flammarion, 2006, p.110.

de Badiou fait appel à une grille inspirée de l'algèbre de Heyting<sup>214</sup> et qui assigne à l'identité de deux éléments une certaine valeur dans le transcendantal. Un « monde » est un système où de tels objets seraient liés entre eux selon un principe ontologique (théorie des ensembles) et un socle conceptuel permettant de définir ces notions (Topologie). Les références majeures vont être les travaux de Grothendieck<sup>215</sup>, car elles réussissent à faire le lien entre « la pensée du lieu (la topologie) et la pensée du multiple, structure algébrique comprise »<sup>216</sup>. Sans entrer dans les détails de la démonstration formalisée, on peut comprendre que cette théorie est instrumentalisée par Badiou pour lui permettre de traiter en toute généralité des univers mathématiques (donc ontologiques), tout en s'assurant de ne pas déborder la théorie des ensembles.

De cette inspiration, résulte une transcendantale qui permet d'apporter grâce à une formulation mathématique relativement transparente, un argument de poids contre les tenants du Matérialisme démocratique. Badiou arrive à décrire les différences et la logique propre à chaque *Monde*, mais maintient la possibilité d'un événement source de vérité.

Du point de vue politique, la fin des années 2000 marque une période de restructuration pour Alain Badiou. Il rompt avec l'Organisation Politique qui va d'ailleurs se dissoudre en mars 2007<sup>217</sup>. Son travail militant va alors se concentrer sur des écrits où il va continuer à commenter la question politique tout en faisant la promotion de *L'Hypothèse communiste*, comme idée d'émancipation universelle :

L'histoire d'une vie est par elle-même, sans décision ni choix, une part de l'histoire de l'État, dont les médiations classiques sont la famille, le

<sup>214</sup> Il me semble difficile de faire une démonstration mathématique aussi complexe que l'algèbre de Heyting; pour avoir une explication plus approfondie du sujet, consulter cet article : Luisa Iturrioz, « Les algèbres de Heyting-Brouwer et de Lukasiewicz trivalentes », *Notre Dame, Journal of Formal Logic*, Volume 17, No 1, (Janvier 1976).

<sup>215</sup> Là encore, on va renvoyer le lecteur à une référence plus élaborée sur les travaux de Grothendieck : Jean Dieudonné, *Les travaux d'Alexander Grothendieck*, En ligne : <http://www.mathunion.org/ICM/ICM1966.1/Main/icm1966.1.0021.0024.ocr.pdf>

<sup>216</sup> Alain Badiou, *Logiques des mondes. L'Être et l'Événement 2*, Paris, Seuil, 2006, p.411.

<sup>217</sup> Site officiel de l'Organisation Politique, version électronique : <http://www.orgapoli.net/>

travail, la patrie, la propriété, les coutumes... La projection héroïque, mais individuelle, d'une exception à tout cela [...] veut aussi être en partage avec les autres, elle veut se montrer non seulement comme exception, mais aussi comme possibilité désormais commune à tous. Et c'est une des fonctions de l'Idée : projeter l'exception dans l'ordinaire des existences [...]. Convaincre mes entours individuels, époux et épouses, voisins et amis, collègues, qu'il y a aussi la fabuleuse exception des vérités en devenir, que nous ne sommes pas voués au formatage des existences par les contraintes de l'État<sup>218</sup>.

Pour Badiou, la crise que révélait le monde financier à partir de 2008 rend nécessaire, un réexamen de l'idée communiste. Ainsi, il tente un retour historique sur l'hypothèse communiste qui aurait connu deux grandes séquences, la première étant celle de la formation caractérisée par la Commune de Paris, la deuxième est celle de sa réalisation à travers la révolution d'Octobre et la formation du Parti-État où « (...) les échecs apparents, parfois sanglants, d'événements liés en profondeur à l'hypothèse communiste, ont été et demeurent des étapes de son histoire »<sup>219</sup>. La période que nous vivons serait pour Badiou une troisième séquence, celle « de la reformulation de l'hypothèse communiste »<sup>220</sup>.

Dans la même veine, Badiou va organiser une série de conférences sous le titre général « L'idée du communisme »<sup>221</sup>. Cette initiative a permis de réunir les grands noms de la philosophie contemporaine pour débattre d'une question sous condition : « quelle que soit leur approche, ils avaient à soutenir que le mot *communisme* peut et doit retrouver aujourd'hui une valeur positive »<sup>222</sup>. Cette série de conférences lui a permis d'explicitier les thèses qu'il défend dans la *Logique des mondes*, par rapport au matérialisme démocratique, auquel il oppose la vérité éternelle et a-historique du communisme. Là encore, le travail théorique est le prolongement de l'engagement

<sup>218</sup> Alain Badiou, *L'hypothèse communiste*, Paris, Lignes, 2009, P.199.

<sup>219</sup> *Ibid.*, p.12

<sup>220</sup> *Ibid.*, p.56

<sup>221</sup> Ces conférences vont être publiées dans une série d'ouvrages collectifs.

<sup>222</sup> Alain Badiou, « l'idée communiste », chap. In *L'Idée du communisme*, sous la dir. d'Alain Badiou et Slavoj Žižek, vol. 1, p. 7-25, Paris, Éditions Lignes, 2010, p.31.

politique. Les deux positionnements se trouvant ainsi interreliés dans ce que l'on pourrait qualifier de Praxis révolutionnaire.

À travers cette section, nous avons dressé un portrait théorique et politique d'Alain Badiou. Le point principal de l'analyse de son développement réside clairement dans son engagement constant pour un changement radical de la société. En effet, Mai 68 a été pour lui un événement marquant à partir duquel il a pris parti pour un idéal politique révolutionnaire. Cet horizon de lutte s'est déployé au niveau pratique avec une fidélité à l'esprit révolutionnaire et au niveau théorique avec un approfondissement conceptuel. L'analyse du travail théorique de Badiou conforte notre postulat de base qui associe sphère intellectuelle et nécessité de participer aux combats politiques. Après avoir examiné dans les mêmes termes le parcours théorique et politique de Toni Negri, un chapitre ultérieur nous permettra d'approfondir la *praxis* des deux auteurs dans le contexte actuel.

## CHAPITRE IV

### TONI NEGRI, DE L'AUTONOMIE OUVRIÈRE À LA MULTITUDE, PORTRAIT D'UN INTELLECTUEL DISSIDENT.

*« La philosophie de la praxis continue la philosophie  
de l'immanence en la purifiant de tout son appareil  
métaphysique et la conduit sur le terrain concret  
de l'histoire ».*

*Antonio Gramsci*

De tous les auteurs contemporains, Antonio Negri est sans doute celui que la postérité retiendra comme l'un des principaux intellectuels de la gauche révolutionnaire. On l'associe souvent à l'altermondialisme et aux nouveaux mouvements sociaux. Résumer l'œuvre de Negri serait un projet ambitieux et quelque peu absurde. Dans la continuité de notre recherche, nous allons plutôt porter attention à la résonance entre le philosophe, le militant engagé et l'homme.

Il faut donc envisager notre exercice comme la recherche d'une ligne directrice dans le récit de vie de Negri. Cette métaphore ne renvoie pas forcément à une chronologie, encore moins à une suite abstraite. Cette approche se veut plutôt une récapitulation des connexions ainsi que des évolutions théoriques et pratiques de Negri. Notre travail revient donc sur des positions conceptuelles qui ont été réfléchies dans des luttes politico-sociales. Cet entrelacement est ce qui saisit le mieux, selon nous, le travail de Negri.

Préconisant la même démarche que pour Badiou dans le chapitre précédant, nous allons situer Toni Negri à travers une périodisation tout aussi arbitraire. En nous inspirant des écrits ainsi que des entrevues de cet auteur, nous proposons trois périodes charnières chez lui : 1- L'opéraïsme et l'autonomisme : Lutte politique



durant les années de plomb 2- Exil : innovation et réflexion théorique 3- Multitude et Empire : conceptualisation de nouveaux horizons de luttes.

#### 4.1 L'opéraïsme et l'autonomisme : Lutte politique durant les années de plomb

Le contexte de la lutte politique italienne des années 1970 (les années de plomb) est très important pour comprendre le parcours d'un philosophe dissident comme Negri. 1968 a sonné le réveil des luttes sociales. Travailleurs et étudiants investissent la rue durant cette période<sup>223</sup> : « il y avait un tel désir de libération... Mais ce désir s'est trouvé confronté à un terrorisme d'État systématique »<sup>224</sup>. Ce bouleversement politique de grande envergure a propulsé en avant de la scène politique, le jeune professeur de philosophie du droit qu'était Negri.

Pour bien comprendre cette période d'ébullition et le rôle de Negri, il faut retourner en amont de cet événement, au sein même du courant politique qui l'a vu naître comme intellectuel majeur, l'opéraïsme<sup>225</sup>. L'expérience politique et intellectuelle de cette mouvance italienne peut être à juste titre considérée comme faisant partie de la constellation marxiste du XXe siècle. Son legs théorique a été souvent commenté et a servi d'outil de conceptualisation dans des contextes totalement différents. À côté de ce foisonnement théorique, il y a une histoire de l'opéraïsme politique qui est décisive dans l'expérience de Negri.

L'opéraïsme est essentiellement actif dans les années 1960 et au début des années 1970. Ce courant intellectuel se caractérise par une tentative de plusieurs théoriciens

<sup>223</sup> On explique le contexte du Mai 68 italien dans le chapitre 2.

<sup>224</sup> Antonio Negri, *entretien réalisé par Anne Dufour Mantelle, Du retour : Abécédaire biopolitique*, Paris : Calmann-Lévy, 2002, p.13.

<sup>225</sup> Pour une brève introduction à l'opéraïsme, voir S. Wright, "confronting the Crisis of Fordism : The Italian debates", *Reconstruction*, no 6, (Été 1995/96).

d'élaborer des stratégies politiques à partir des hypothèses et des expériences concrètes des luttes ouvrières des années 1960 :

En Italie, l'opéraïsme n'a pas été un phénomène d'élite intellectuelle, il a été un phénomène de masse dont les origines ne se trouvent pas seulement dans les groupuscules des années 60, mais aussi dans la tradition du mouvement ouvrier<sup>226</sup>.

On peut ramener la naissance du courant défini comme opéraïste à la fin des années 1950. Le mouvement ouvrier de l'époque était souvent représenté par des syndicats et des Partis communistes de plus en plus hégémoniques. Auréolés par la victoire de la Seconde Guerre Mondiale, les Partis Communistes « exercent désormais une influence notable dans la vie économique (en France plus qu'en Italie), sociale et politique »<sup>227</sup>. Dans ce contexte, les représentants officiels des travailleurs (les partis autant que les syndicats de gauche) connaissaient alors un processus d'alignement sur les règles des démocraties européennes. Une telle métamorphose des forces de gauche est due en grande partie aux processus de déstalinisation qui y a été officialisée au XXe congrès du Parti communiste de l'Union soviétique<sup>228</sup>. Ce congrès permet de justifier « la diversité de voies vers le socialisme, en particulier la voie parlementaire »<sup>229</sup>. Ces changements bouleverseront une bonne partie de l'intelligentsia de gauche italienne. En marge des courants institutionnels, plusieurs intellectuels ainsi que des militants issus des partis de gauche vont se regrouper autour de la revue 'Quaderni Rossi'. C'est à travers ce pôle que va se structurer l'opéraïsme, en tant que mouvement théorique et politique. Negri, au même titre que plusieurs autres jeunes intellectuels de gauche va s'arrimer à ce mouvement, plus précisément à sa frange romaine.

<sup>226</sup> Sergio Bologna, « Qu'est-ce que l'opéraïsme aujourd'hui? », Marie-Blanche Tahon et André Corten (dirs.), *L'Italie: le philosophe et le gendarme. Classe ouvrière, État, autonomie*, Montréal, VLB Éditeur, 1986, p.63.

<sup>227</sup> Marc Lazar, *Maisons Rouges : Les partis communistes français et italiens de la libération à nos jours*, Paris, Aubier, 1992, p.57.

<sup>228</sup> Hélène Carrère d'Encausse, *1956 : La Déstalinisation commence*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1984, 209 P.

<sup>229</sup> *Idem*

L'intensification des luttes ouvrières en Italie va mener à un débat de plus en plus âpre au sein de l'opéraïsme. En juin 1962, à l'usine Fiat de Turin, une grève éclate, entraînant des milliers de travailleurs à manifester pour le renouvellement de la convention collective. Ceci contraint la direction de Fiat à signer un accord avec les syndicats UIL (Union italienne du travail)<sup>230</sup>. Cet accord va être rejeté par les travailleurs, qui décident de prendre d'assaut le siège de l'UIL à Piazza Statuto. Il s'ensuit de violents affrontements entre la police et des ouvriers :

Rappelons rapidement les faits. Une fois expirés les contrats de travail du secteur automoteur, l'entreprise se trouva au centre d'un grave conflit du travail qui déboucha sur les violents affrontements de la Piazza Statuto (7, 8 et 9 juillet 1962), à Turin. Accusés d'avoir signé des contrats-poubelles, les syndicats officiels furent ignorés par des dizaines de milliers d'ouvriers en grève qui déclenchèrent une véritable révolte urbaine. La police ne put reprendre la Piazza Statuto qu'après trois jours d'affrontements et après avoir reçu des renforts en provenance d'autres villes. Les protagonistes des événements, une fois de plus, étaient de jeunes méridionaux. Le PCI prit immédiatement position en dénonçant les insurgés comme des « provocateurs fascistes »<sup>231</sup>.

L'opéraïsme, dans sa majorité, va avoir une attitude prudente par rapport à cet événement. La frange romaine quant à elle, aura une lecture particulière de ce conflit. Elle y verra la nécessité de créer les outils organisationnels nécessaires à l'intervention directe dans les usines, autrement dit une nouvelle organisation ouvrière en marge des institutions<sup>232</sup>. De cette dissidence, va naître la *Classe Operaia* comme revue du groupe de Rome puis comme un groupe autonome. Mario Tronti, directeur de la revue, démontre dans le premier numéro, l'orientation adoptée par ce groupe :

Il faut que tous sachent bien qu'au moins depuis ce mois de juin 1848, mille fois maudit par les bourgeois, les ouvriers ont occupé la scène et ne l'ont plus quittée : c'est volontairement qu'ils ont choisi de se présenter,

<sup>230</sup> Syndicat qui est intimement lié au Parti communiste italien.

<sup>231</sup> C. Charrier, « Les trois âges de l'opéraïsme », *Centro di Ricerca per l'Azione Comunista* (2002), En ligne : <http://lamaterielle.chez-alice.fr/lestroisages.pdf>. Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>232</sup> *Idem*

selon les circonstances, dans des rôles différents, comme acteurs, comme souffleurs, comme machinistes, comme travailleurs, avant de descendre dans le parterre agresser les spectateurs<sup>233</sup>.

Une thèse centrale ressort de cet article : la lutte de classe est première, le développement capitaliste lui est subordonné et déterminé par elle<sup>234</sup>. Cette interprétation de la dynamique capitaliste va modeler les travaux de Negri à l'époque de façon centrale. Les différents modes de régulation du capitalisme tels que le taylorisme et le fordisme sont vus par Negri essentiellement comme une riposte du capital aux conséquences politiques des vagues révolutionnaires du début du siècle. Ce processus se concrétise par la précarisation de plus en plus croissante des travailleurs, ce qui entraîne souvent des crises profondes du système:

La crise de 29 c'est cela: c'est le contrecoup des techniques répressives anti-ouvrières qui se répercutent sur la structure d'ensemble de l'État capitaliste; c'est 1917 devenu une phase à l'intérieur même du système capitaliste dans sa totalité. L'initiative politique des ouvriers de 1917, ponctuelle et féroce destructrice, s'est objectivée, elle est devenue un agent d'érosion continu et puissant: contrôlée à court terme après 1917, elle s'exprime désormais en 1929 avec toute la force qu'elle a accumulée dans son développement secret au sein du système<sup>235</sup>.

L'analyse de Negri semble ainsi proche de celle de Tronti dont il reprend l'axiome principal à savoir que les luttes du prolétariat déterminent le développement du capitalisme.

Les événements de Mai 1968 en Italie vont constituer pour Antonio Negri le début de débats théoriques et politiques avec Tronti. Negri voit dans cette intensification des luttes une étape fondamentale dans la constitution de nouvelles formes de subjectivité qui échappent aux systèmes de contrôle capitalistes. En revanche, Mario Tronti voit

---

<sup>233</sup> Mario Tronti, « Lenin in Inghilterra » (1964), in *Id.*, *Operai e capitale*, Turin, Einaudi, (1971), p. 89. Nous utilisons la traduction française réalisée par Yann Moulier, avec la collaboration de Giuseppe Bezza, publiée en 1977 chez Christian Bourgois. Ce texte est accessible maintenant depuis le site de la revue Multitudes : <http://multitudes.samizdat.net/>.

<sup>234</sup> *Idem*

<sup>235</sup> Antonio Negri, *La classe ouvrière contre l'État*, Paris, Éd. Galilée, 1978, p.29.

dans ce mouvement social, un simple progrès civil. Pour lui, loin d'avoir ouvert la voie à une nouvelle forme de lutte, 1968 n'a fait que conforter le système en place. Le changement a mené, selon Tronti à une « (...) Italie certes nouvelle, mais nullement une Italie différente de celle capitaliste »<sup>236</sup>. Pour lui, les événements de 1968 représentent une scission dans la tradition ouvrière et la possibilité d'installer une politique d'envergure. Negri, au contraire, voit dans le Mai 68 italien la production de nouvelles formes de vie sociales qui sont en complète opposition au capitalisme : « L'un des slogans des années 70 disait "nous voulons tout". C'est cela qui est important : tout »<sup>237</sup>. Mario Tronti réintègre le Parti Communiste, les groupes opéraïstes vont être à l'origine de la création, avec des ouvriers de la Fiat et d'autres militants, de nouvelles organisations<sup>238</sup>.

Pour Negri, cette divergence théorique le pousse à se distancer de la *Classe Operaia* et à mettre en place un nouveau groupe, *Potere Operaio*. Ce schisme est quelque chose de plutôt fréquent à l'époque. En effet, à partir de 1969, on assista à la multiplication de groupes et de groupuscules d'extrême gauche dans le paysage politique italien<sup>239</sup>. *Potere Operaio* est un groupe qui accordait une importance aux travaux théoriques et conceptuels : « (...) tournant autour d'une interprétation extrémiste de l'opéraïsme des origines »<sup>240</sup>. Ce groupe visait le dépassement de « la forme léniniste » du rapport entre avant-garde et organisation de classe, par une réinterprétation sociale de la place du travail.

<sup>236</sup> « Intervista a Mario Tronti », in Guido Borio, Francesca Pozzi, Gigi Roggero, Glioperaisti, Rome, Derive Approdi, 2005, p. 30. Sur la lecture trontienne de 1968, Diego, Melegari, « Negri et Tronti, entre social et politique l'opéraïsme et la question de l'organisation », Édition Euro philosophie, En ligne : <http://www.europhilosophie-editions.eu/fr/spip.php?article70#nb1>

<sup>237</sup> Antonio Negri, *entretien réalisé par Anne Dufour Mantelle, Du retour : Abécédaire biopolitique*, Paris, Calmann-Lévy, 2002, p. 39.

<sup>238</sup> Isabelle Sommier, *La Violence politique et son deuil, l'après 68 en France et en Italie*, Presses Universitaires de Rennes, 1998, p. 239.

<sup>239</sup> Claudio Albertani, « Toni Negri et la déconcertante trajectoire de l'opéraïsme italien », *À contretemps*, n° 13, (septembre 2003). En ligne : [www.acontretemps.plusloin.org](http://www.acontretemps.plusloin.org). Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>240</sup> *Idem*



Le texte « Crise de l'État-plan » (relation au congrès de *Potere operaio* en 1971) propose une démonstration du caractère social de la production capitaliste. L'antagonisme de la dimension sociale du travail et de la nécessité d'une discipline collective accule l'État à une lutte où la crise devient un de ses outils :

L'attaque contre l'État-entreprise doit être menée en répétant la forme par laquelle l'entreprise développe son contrôle sur la classe : sous une forme intelligente et capillaire, en répétant dans l'organisation révolutionnaire l'efficacité de la forme-usine de l'initiative capitaliste<sup>241</sup>.

De ce constat, on comprend que toute organisation révolutionnaire doit répondre à l'intensification des antagonismes. La réplique de *Potere Operaio* serait une lutte simultanée par les groupes engagés contre la répression du capital et par les travailleurs contre les fonctions productives de ce système.

L'année 1973 sonne le glas de la *Potere Operaio*. L'organisation s'essouffle, la crise économique se caractérise par une baisse des grandes luttes ouvrières. L'extrême gauche se retrouve confrontée à une remise en question profonde. *Potere Operaio* s'auto dissout au mois de mai 1973, mais comme l'écrit Isabelle Sommier :

À la différence de ce qui se passe en France, on observe l'émergence de ce que l'on pourrait qualifier une relève qui, innovant sur le plan organisationnel, idéologique, et stratégique, relance et radicalise le mouvement de protestation pour atteindre son apogée en 1977 : l'Autonomie<sup>242</sup>.

Ce Mouvement Autonome naît parallèlement à la décomposition des groupes d'extrême gauche comme *Potere Operaio*. Cette mouvance va être à la jonction d'ex-militants déçus par les organisations institutionnelles et du ralliement d'organisation entière comme la Fédération Communiste Libertaire de Rome.<sup>243</sup> Ces groupes

<sup>241</sup> Antonio Negri, « Crisi dello Stato-piano. Comunismo e organizzazione rivoluzionaria », in *Id.*, *I libri del rogo, Rome, DeriveApprodi*, 1997, p. 54.

<sup>242</sup> Isabelle Sommier, *La Violence politique et son deuil, l'après 68 en France et en Italie*, Presses Universitaires de Rennes, 1998, p.48.

<sup>243</sup> *Idem*

autonomes vont se joindre aux grèves ouvrières et à plusieurs luttes sociales telles que celle des squats<sup>244</sup>.

Le Congrès de Bologne de 1973 va être le départ d'une certaine coordination commune. Ces alliances vont s'auto-structurer autour d'un document introductif, le « Bulletin des organismes autonomes ouvriers »<sup>245</sup>. Dans ce texte, le Congrès de Bologne démontre l'orientation stratégique qui unissait les différents protagonistes : « le seul chemin possible est celui de l'attaque »<sup>246</sup>. Une telle approche offensive voulait se situer au-delà des divisions idéologiques que reproduit souvent la gauche institutionnelle, mais en conformité avec les véritables besoins de la classe ouvrière. Pour cela, les groupes autonomistes mettaient en avant la nécessité d'enraciner leur organisation dans les usines à travers des organisations capables à la fois de promouvoir la lutte de classes et rehausser la conscience prolétarienne.

Les luttes sociales qui vont suivre vont changer les perspectives stratégiques de l'autonomisme. En effet, l'année 1974 va être marquée par la crise de l'énergie en Europe et une inflation de plus en plus profonde. Cette crise va être caractérisée par une activité militante intense caractérisée par des combats de rue, le refus de payer les factures d'énergie ainsi que des revendications pour l'abolition du salariat dans les franges les plus radicales du mouvement.

Turin a vu le début d'un véritable mouvement de masse en ce sens que plusieurs ouvriers refusèrent de payer une augmentation des tarifs de bus. Cette pratique se répand bientôt dans toutes les villes du Nord et même dans la capitale romaine. On notera que juste dans le Piémont, 180 000 familles ont refusé de payer leur facture comme signe d'opposition à l'augmentation des tarifs de l'électricité et de téléphone.

---

<sup>244</sup> Sébastien Schifres, « Le Mouvement autonome en Italie et en France (1973-1984) », mémoire de master II de sociologie politique, Paris, Université Paris VIII, 2008.

<sup>245</sup> Isabelle Sommier, *La Violence politique et son deuil, l'après 68 en France et en Italie*, Presses Universitaires de Rennes, 1998, p.48.

<sup>246</sup> Steve Wright, « La théorie autonomiste italienne des années 70 », Traduction tirée de la revue *Reconstruction*, n° 8, (hiver/printemps 1996), En ligne : <http://meeting.communisation.net/>. Consulté le 12 janvier 2012.

Là encore, les forces de gauche seront divisées sur la question<sup>247</sup>. Le Parti communiste italien ainsi que les syndicats qui lui étaient affiliés, mettaient en cause l'efficacité et la valeur de cette nouvelle forme de lutte. Ils y voyaient une remise en compte des luttes ouvrières traditionnelles ainsi que de leur autorité.

La pratique de l'auto-réduction des factures s'avéra un terrain fertile pour les collectifs autonomes : il n'était pas difficile pour les romains des Comitati Operai Autonomi - connus communément comme les 'Volsci' - de convaincre beaucoup de gens de la population locale de payer le tarif industriel (environ un quart du prix domestique) au lieu des 50% de réductions proposées le plus souvent par les syndicats. Même sans une telle carte dans leur jeu, les groupes autonomistes en Vénétie et partout ailleurs étaient pourtant au premier rang dans la lutte, bien que par force, plus prudents que leurs collègues romains<sup>248</sup>. Cette crise va donner un élan au mouvement autonomiste qui va devenir de plus en plus populaire auprès d'une frange grandissante de travailleurs et de jeunes révoltés par les abus de l'État capitaliste.

Après avoir étayé le développement politique des mouvements opéraïste et autonomiste, il serait pertinent d'analyser la manière dont le travail théorique de Negri va s'articuler autour de ces enjeux politiques. De ce contexte, on comprend que son travail est conditionné par la volonté d'intervenir dans les luttes politiques.

Les travaux de Negri de l'époque sont répartis dans un écrit majeur, *La classe ouvrière contre l'État*<sup>249</sup>. Ce livre regroupe les principaux essais de l'auteur durant cette période. L'une des préoccupations principales de Negri est l'analyse de la crise qui touche le modèle étatique keynésien. Se situant dans la tradition de l'opéraïsme, Negri entrevoit toujours la lutte comme première et le capitalisme comme une force

<sup>247</sup> B. Ramirez, « The Working-Class Struggle Against the Crisis: Self-Reduction Of Prices in Italy », *Radical America*, Vol. 10, no. 4, (Février 1975).

<sup>248</sup> Steve Wright, « La théorie autonomiste italienne des années 70 », Traduction tirée de la revue *Reconstruction*, n° 8, (hiver/printemps 1996). En ligne : <http://meeting.communisation.net/>. Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>249</sup> Antonio Negri, *La classe ouvrière contre l'État*, Paris, Éd. « Galilée », 1978.

qui se structure par rapport à elle en vue de contrôler la classe ouvrière. Dans ce contexte, Keynes est vu comme « le théoricien le plus perspicace de cette reconstruction et de cette nouvelle forme d'État capitaliste qui s'opposa à l'impact révolutionnaire ouvrier de la Révolution d'Octobre »<sup>250</sup>. Pour Negri, les nouvelles luttes qui se développent en Italie à partir des années 1968, ne sont pas dues à la quantité de force productive extorquée à l'ouvrier, mais à la nature de l'exploitation. En effet, l'État keynésien ne pouvant plus assurer le développement de la valeur sociale du marché capitaliste, il « se réduit à un pur pouvoir de commandement sur la classe ouvrière »<sup>251</sup>. Acculé par la crise qu'il subit, l'État keynésien voit son rapport de force se déplacer dans le domaine politique. Cette surdétermination pousse Negri à définir l'État capitaliste par rapport à sa fonction principale :

(...) il ne s'agit plus de mettre en œuvre une contre-tendance à la chute du taux de profit, il ne s'agit plus de guider la cyclicité du développement ... il s'agit de dépasser cet horizon même du profit, mieux d'en mettre en lumière et d'en inverser la forme comme pure fonction politique de domination et de violence<sup>252</sup>.

En parallèle à ce travail d'analyse de l'État keynésien, et tout en se basant sur les écrits de Marx, Negri propose une reformulation de sa théorie des crises<sup>253</sup>. À ses yeux, la rupture que constitue la crise n'est pas l'aboutissement de l'évolution capitaliste, mais plutôt un élément constitutif de ses cycles. Les différents cycles du capitalisme ont pour base le rapport de force entre les classes. Dans cette périodisation, la crise au niveau politique se caractérise souvent par le renouvellement du pouvoir de domination capitaliste sur la société. En effet, pour Negri, la crise ne fixe pas la fin du capitalisme et ne renvoie pas forcément à un dysfonctionnement général du système. Elle se caractérise plutôt par : « la capacité capitaliste à

<sup>250</sup> *Ibid.*, p.33

<sup>251</sup> Jean-Marc Piotte, « Le cheminement politique de Negri », Marie-Blanche Tahon et André Corten (dirs.), *L'Italie: le philosophe et le gendarme. Classe ouvrière, État, autonomie*, Montréal, VLB Éditeur, 1986, p. 28.

<sup>252</sup> Antonio Negri, *La classe ouvrière contre l'État*, Paris, Éd Galilée, 1978, p.113.

<sup>253</sup> *Ibid.* p.132



réorganiser globalement et collectivement le réseau des rapports de force qui en constitue la base matérielle »<sup>254</sup>. La crise n'est donc pas un gage d'un renversement révolutionnaire, un véritable changement radical de la société nécessite une force ouvrière organisée contre l'État et son monopole de la violence.

Cette théorisation des cycles capitalistes place Negri en complète opposition à la stratégie catastrophiste du Parti Communiste Italien. Il ne s'agit plus d'attendre la crise en travaillant dans les institutions étatiques. Le type de discours porté par Negri se veut une réfutation de l'héritage théorique de la gauche institutionnelle et de certaines stratégies qui en découlent. Pour Negri, la nouvelle radicalité que crée l'extension de la lutte ouvrière, s'affirme dans le refus du travail, des factures... ce qui déstabilise le système dans son fonctionnement même et offre une plus grande autonomie de la société civile. Le pouvoir d'État, que veut conquérir le PCI et les syndicats qui lui sont affiliés, ne constitue plus le lieu de lutte. Negri constate que les institutions étatiques ont perdu toute autonomie face à la domination des forces capitalistes. Ces types d'institutions deviennent :

(...) un passage pacifique au socialisme à travers une insertion des forces populaires dans l'État, capables de garantir quelques-uns des objectifs fondamentaux du développement productif. C'est-à-dire en premier lieu garantir le contrôle qualitatif et quantitatif des mouvements de classe - et en cela un rôle fondamental est assigné au syndicat, comme courroie de transmission du réformisme, comme chien de garde et véritable « syndicat d'État », conditionné par les rythmes de légitimation de la planification (restructuration)<sup>255</sup>.

Cette restructuration de l'État conduit à un déplacement de la contradiction fondamentale au capitalisme entre les rapports de production et les forces productives. Le nouveau point conflictuel de la société capitaliste est celui qui oppose l'État et les forces sociales. Ce changement serait dû en grande partie, au fait que la socialisation provoquée par le capitalisme se diffuse à toute la société. Par le même

---

<sup>254</sup> *Ibid.*, p. 123

<sup>255</sup> *Ibid.*, p. 241



fait, la lutte ne se cantonne plus à l'usine, mais se généralise à d'autres champs de la société autour de « l'ouvrier social » :

(...) comme figure nouvelle de la classe ouvrière, non plus cantonnée dans les grandes usines, mais diffuse sur l'ensemble du territoire, marquée par le refus du travail salarié, porteuse d'utopie et de formes "non léninistes" d'organisation par le bas de tous les exploités, de liaison des mouvements sociaux des femmes, des ouvriers, des étudiants, des "non garantis", des marginaux<sup>256</sup>.

Cette analyse ne peut être comprise qu'en lien avec des pratiques politiques qui se situent dans le contexte italien et que l'on a explicitées auparavant dans le texte. Le passage de l'État keynésien à L'État de Crise dans l'Italie de la fin des années 1960, oblige Negri ainsi que l'opéraïsme puis l'autonomisme, à s'interroger sur l'accentuation de la violence étatique, de l'organisation ouvrière, les cycles de la lutte révolutionnaire, le compromis historique de la social démocratie... ces problématiques quoi que variées, nous renvoient à la nécessité d'une nouvelle analyse de l'État par rapport aux antagonismes sociaux : « La nouvelle figure de l'État capitaliste répond à cette nécessité: garantir le développement en présence d'un pouvoir ouvrier - dans la société - à la fois antagonique et signe de contradiction pour ce développement »<sup>257</sup>.

Sur la base des luttes concrètes, Negri va articuler son analyse théorique avec les mots d'ordre de la lutte autonomiste. La crise que vit l'Italie ne trouve pas de fin pour lui, en dehors de l'appropriation de la richesse sociale produite par les travailleurs et de la libération de leur force d'intervention, en dehors de tout commandement capitaliste. C'est dans ce type d'action révolutionnaire que peut se matérialiser le véritable communisme:

Dans cette perspective, pour la première fois peut-être, le caractère actuel du communisme ne se présente pas comme matière à préfiguration, mais

<sup>256</sup> Roberto Maggiori, « Toni Negri, le retour du "diable" », *Libération*, (3 juillet 1997), En ligne : <http://www.libération.fr>. Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>257</sup> Antonio Negri, *La classe ouvrière contre l'État*, Paris, Éd Galilée, 1978, p. 110.

bien comme une pratique matérielle visible dans le développement des luttes<sup>258</sup>.

Cet esprit révolutionnaire qui caractérise le Mai rampant italien, se retrouve par ricochet dans les écrits de Negri pour qui, ainsi que pour le reste des autonomistes, la crise ne peut être résolue que par son dépassement.

Au-delà de la formation intellectuelle de Negri et de l'affirmation des valeurs qui y sont associées, sa trajectoire de vie va prendre un tournant inattendu, que peu de gens auraient pu prédire.

#### 4.2 Exil : innovation et réflexion théorique

Le début des années 1980 est marqué par la fin symbolique d'un long cycle de conflits sociaux. La dernière tentative d'occupation de l'usine Mirafiori marque la mort symbolique du « Mai rampant ». Cette période de lutte sociale va être un cas unique dans l'histoire européenne<sup>259</sup>.

Cette fin abrupte va marquer plusieurs militants. En effet, face à l'échec des actions menées en milieu ouvrier, plusieurs groupes décident de concentrer leur action politique sur ce qu'ils appellent la « propagande armée »<sup>260</sup> ou la « lutte armée »<sup>261</sup>. Ce virage se caractérise par des actions violentes : séquestrations, blessures par balles aux jambes, assassinats... Les principales cibles étaient des représentants de l'ordre et des intellectuels (policiers, magistrats, hommes politiques, journalistes...). Ces attaques visaient toutes les personnes que ces groupes jugeaient comme des collaborateurs de l'État. La plupart de ces groupuscules, quoi qu'autonomes se

---

<sup>258</sup> *Ibid.*, p.216

<sup>259</sup> Claudio Albertani, « Toni Negri et la déconcertante trajectoire de l'opéraïsme italien », *À contretemps*, n° 13, (septembre 2003), En ligne : [www.acontretemps.plusloin.org](http://www.acontretemps.plusloin.org). Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>260</sup> Renato Curcio, « Histoire des Brigades Rouges », *Front Social*, n° 8, En ligne: <http://apa.online.free.fr/>. Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>261</sup> Il richiamo alla prime Br: « La nostra scelta è la propaganda armata », *Corriere della sera*, (31 juillet 2002), version électronique : <http://archivistorico.corriere.it>

regroupent sous la bannière des « Brigades rouges »<sup>262</sup>. Un de leurs coups d'éclat va être l'enlèvement du président du parti de la Démocratie chrétienne, Aldo Moro. Les Brigades Rouges lui reprochent son « compromis historique » avec le Parti communiste (PCI) qui faisait de cette coalition la plus grande force politique d'Italie, et avait comme objectif de ramener la paix sociale sur le pays. L'État italien refusa catégoriquement de négocier avec les Brigades Rouges et après 55 jours de captivité, Aldo Moro fut assassiné<sup>263</sup>.

Le 7 avril 1979, alors qu'il est directeur de l'Institut de sciences politiques de l'université de Padoue, Negri est arrêté et accusé d'avoir participé au meurtre d'Aldo Moro. Le département de sciences politiques de l'université de Padoue est à l'époque considéré par la police comme le centre intellectuel du mouvement « autonome » dont les Brigades Rouges ne seraient à leurs yeux que l'aile armée. Tous les membres de ce département sont arrêtés.

Étant l'une des figures de proue du mouvement autonomiste, Negri est jugé par association comme étant le cerveau des Brigades Rouges alors qu'il ne s'est jamais revendiqué de le penser :

J'ai exprimé avec beaucoup de vigueur mon désaccord par rapport aux initiatives des Brigades rouges — une position qui coïncide je crois avec celles des camarades du groupe " Autonomia ". Cependant, soyons très clairs. Cela ne veut pas dire que les camarades des BR ne soient pas dignes de respect. Parce que l'on doit avoir du respect pour tous ceux qui poursuivent les objectifs d'un communisme prolétarien, même quand on critique leur stratégie de "régicide", qui va à l'encontre des enseignements de Marx<sup>264</sup>.

<sup>262</sup> Renato Curcio, « Histoire des Brigades Rouges », *Front Social*, n° 8, En ligne: <http://apa.online.free.fr/>. Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>263</sup> *Ibid.*,

<sup>264</sup> *Ibid.*, Pour une analyse poussée ainsi que des témoignages des protagonistes impliqués dans les mouvements autonomistes italiens de l'époque, voir l'article « Italy: Autonomia, Post-PoliticalPolitics » de la revue américaine *Semiotext(e)*, vol 3, no 3, (1980).

Les chefs d'accusation auxquels il fait face sont graves : association subversive, constitution de bande armée, insurrection armée contre les pouvoirs de l'État...

Au cours d'une entrevue accordée au quotidien français *Libération*, Negri explique l'arbitraire des accusations qui se multiplient: « à chaque fois, on en a porté d'autres. Dans une suite hallucinante de procès (au moins une dizaine dont un encore en cours), j'ai été condamné une première fois à trente ans de prison, peine réduite en appel à douze ans, auxquels il faut ajouter quelques restes... »<sup>265</sup>.

La nature politique de cette arrestation n'a pas été démentie par le gouvernement italien. Interrogé sur la question, dans une entrevue donnée au quotidien *La Repubblica*, Negri va maintenir une critique profonde du système :

Vous plaisantez ? J'aurais perdu votre respect. Il est vrai que je n'ai pas volé, tué, etc., etc., mais j'ai eu effectivement des motivations politiques subjectives tout à fait anticonstitutionnelles. Comme vous le voyez, la boucle est bouclée, sur un mode brechtien, il est vrai, mais pas moins effectif pour autant : je suis un prisonnier de "droit commun". Ce qui m'attriste, c'est le fait qu'ayant été étiqueté prisonnier de "droit commun", on ne cherche pas à considérer comme prisonniers "politiques" des gens comme Sindona, Rovelli, Leone, etc. (des hommes politiques, des industriels impliqués dans des scandales financiers, accusés de malversations, etc. NDLR). C'est-à-dire des gens qui ont certainement agi avec des motivations subjectives tout à fait constitutionnelles.<sup>266</sup>

Dans la même entrevue, il se maintient dans un idéal révolutionnaire, en référence avec son travail dans le cadre des luttes ouvrières de l'époque. Ce refus de toute concession par rapport à la critique du capitalisme, justifiera l'acharnement judiciaire du gouvernement italien :

Ce que je pense me passionne, je resterai vingt ans en prison pour ne pas renier une seule de mes pensées (même si je les critique ou si je les dépasse). Je suis fier d'avoir réussi à voler tant de connaissances à la

<sup>265</sup> *Ibid.*,

<sup>266</sup> Alice Premiana, « Le communisme n'est pas un rêve, c'est un moteur... Entrevue avec Toni Negri », *Conjonctures*, no 29, En ligne: [trempep.uqam.ca/Conjonctures](http://trempep.uqam.ca/Conjonctures) WEB. Consulté le 12 janvier 2012.



classe ouvrière et de les avoir remises en circulation auprès du prolétariat, profitant des instruments qui sont à ma disposition en tant qu'intellectuel. Si mon travail a participé à mettre sur pied une organisation autonome, j'en serais très heureux. Si c'était une arme dont le prolétariat pouvait se servir pour détruire le capital, je pourrais m'estimer satisfait <sup>267</sup>.

Negri va purger quatre ans et demi de prison en préventive dans des quartiers de haute sécurité sans subir de procès<sup>268</sup>. En 1983, il se présente comme candidat du Parti radical italien<sup>269</sup>. Il est élu député et bénéficie ainsi de l'immunité parlementaire, ce qui lui permet de sortir de prison. Quelques mois plus tard, l'immunité est levée, lorsque le parlement, à une très courte majorité de quatre voix (les voix sont celles des députés du parti radical qui l'a pourtant fait élire), décide de l'abolir<sup>270</sup>. Devant cette décision, Negri décide de s'enfuir illégalement en France via la Corse, juste avant qu'on ne vienne l'arrêter.

En France, Toni Negri a continué son travail de professeur et de chercheur. Sa réputation mondiale lui vaut un soutien incontestable de la part de plusieurs intellectuels français (Deleuze, Guattari...). Son arrestation fera grand bruit dans ces milieux, Michel Foucault lui-même la questionne : « C'est vrai, nous ne sommes pas dans un régime où on envoie les intellectuels à la rizière, mais, au fait, dites-moi, vous avez entendu parler d'un certain Toni Negri? Est-ce que, lui, il n'est pas en prison en tant qu'intellectuel? »<sup>271</sup>. En 1983, Negri est nommé membre étranger du conseil du Collège international de philosophie. De 1984 à 1997, il enseigne à l'université Paris-VIII et à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm. En outre, il effectue des recherches sociologiques pour le compte de diverses institutions

<sup>267</sup> *Idem.*

<sup>268</sup> Anne Schimel, « Le cas Toni Negri », *Le Monde diplomatique*, (avril 1998), En ligne: <http://www.monde-diplomatique.fr>. Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>269</sup> Le Parti radical italien se considère comme un « mouvement libéral, libériste, libertaire, sujet du Parti radical transnational ». Bien que très minoritaire dans le jeu politique italien, le parti a eu une influence déterminante sur de nombreuses questions de société tel que l'avortement ou la peine de mort etc. Site officiel du Parti radical : <http://www.radicalparty.org/>

<sup>270</sup> Antonio Negri, *entretien réalisé par Anne Dufourmantelle, Du retour : Abécédaire biopolitique*, Paris, Calmann-Lévy, 2002, p. 22.

<sup>271</sup> Michel Foucault, « Le philosophe masqué » in *Dits et écrits*, vo 4, Paris, Gallimard, 1994, p. 105.



gouvernementales françaises et contribue à des études philosophiques autour de l'œuvre de Spinoza. Durant cette période, Negri publie plusieurs livres et se découvre des affinités avec les intellectuels post-structuralistes français<sup>272</sup>. Dans les années 1980, il s'engage dans le mouvement écologiste aux côtés de Félix Guattari. Les deux intellectuels voulaient proposer une réflexion théorique tout en cherchant à unifier ses principales composantes de l'extrême gauche française<sup>273</sup>. En 1990, en collaboration avec Jean-Marie Vincent et Denis Berger, Toni Negri fonde la revue *Futur Antérieur*. L'objectif de cette initiative était de favoriser la recherche conceptuelle et les débats stratégiques au sein de la gauche radicale. Cette revue marque ainsi le début d'un réseau d'intellectuels franco-italiens. Elle s'articulera autour de trois axes d'élaboration théorique : la politique, la sociologie et la philosophie<sup>274</sup>.

Sur un plan réflexif, cette période intellectuelle est marquée par l'échec du projet d'autonomie ouvrière. La fin de cette expérience pousse Negri à rechercher de nouvelles perspectives théoriques pour formuler des alternatives face à l'écrasement de la contestation italienne. Ces événements qui affectent la vie de Negri marquent un tournant dans sa pensée. Son incarcération qui durera plus de trois ans, peut être vue comme le début de cette restructuration. C'est là qu'il écrit son premier ouvrage sur Spinoza : *L'Anomalie sauvage*<sup>275</sup>, œuvre principale de ce renouveau et qui place Negri dans la lignée du philosophe hollandais : « Je voudrais même me bercer d'une illusion : croire que la solitude de cette maudite cellule a été aussi féconde que celle de Spinoza dans son laboratoire optique »<sup>276</sup>.

Chez Spinoza, Negri trouve une alternative au matérialisme dialectique qui, pour lui, a réduit l'horizon d'action du mouvement autonomiste italien. Negri voit chez le

---

<sup>272</sup> *Ibid.*, p.69

<sup>273</sup> *Ibid.*, p.72

<sup>274</sup> « Présentation de Futur antérieur », *Revue Multitude*, (6 août 2005), En ligne : <http://multitudes.samizdat.net>. Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>275</sup> Antonio Negri, *L'Anomalie sauvage. Puissance et pouvoir chez Spinoza*, Paris, Édition Amsterdam, Coll. « Caute », 2006.

<sup>276</sup> *Ibid.*, p.38

philosophe hollandais une critique anticipée de la dialectique hégélienne, qui est constituant du matérialisme révolutionnaire. Cet ouvrage va s'enraciner dans un questionnement spinoziste auquel il donne une intonation politiquement radicale. De cet effort de dépassement théorique du marxisme classique, une thèse apparaît d'emblée centrale : la recherche de l'Un a été le thème métaphysique et politique qui a eu une prédominance dans la modernité. Cette pensée imprègne les philosophes de la modernité et se veut une réponse à une perte de contrôle et d'autorité. Le capitalisme naissant provoquerait une crise politique et rend désuète la réflexion sur le pouvoir de l'âge classique. Autour de Spinoza, Negri voit se structurer une « tradition anormale », affirmant la production immanente du sujet et qui va, de Machiavel à Marx, contre l'axe incarné par la triade Hobbes-Rousseau-Hegel qui représente la transcendance politique<sup>277</sup>. Spinoza offre une alternative à la voie philosophique de l'unicité en mettant au premier plan la puissance du multiple, à l'œuvre dans la société. De cette pensée spinoziste, il conclut une ontologie de la puissance, héritière hérétique du naturalisme de la Renaissance, qui analyse la crise de la modernité à l'ombre de la pratique collective et de leurs forces de ruptures.

*L'Anomalie Sauvage* apparaît comme un effort pour penser le matérialisme sans la dialectique dont l'effet totalisant reproduit une dynamique verticale de pouvoir. Cette philosophie est aussi au niveau militant un effort pour penser la révolution sans la bureaucratie qui caractérise le « socialisme réel »<sup>278</sup>.

En se plaçant dans cette lignée immanentiste, Negri développe le concept de multitude qui apparaît d'emblée central dans son œuvre. La multitude renvoie à une façon de concevoir l'action collective qui se veut à l'opposé des visions unitaires telles que celle de peuple, nation... Le point de départ de la multitude serait donc une ontologie qui fait écho à des conceptions matérialistes de la vie. De cette vision, on

<sup>277</sup> *Ibid.*, p.394

<sup>278</sup> Pierre-François Moreau, « Antonio Negri : L'anomalie sauvage. Puissance et pouvoir chez Spinoza », *Revue Multitude*, (9 avril 2007), En ligne : <http://multitudes.samizdat.net>. Consulté le 12 janvier 2012.

voit que ce qui est propre à tout être humain, est sa nature sociale. Le refus de solitude nous imprègne ontologiquement et pousse les hommes à vivre ensemble :

Le passage à la société ne prend nullement la forme d'un acte de cession de droits, comme dans la pensée absolutiste contemporaine [de Spinoza], mais celle, au contraire, d'un saut en avant, d'une intégration d'être qui nous fait passer de la solitude à la multitude, à la socialité qui, en soi et pour soi, supprime la peur<sup>279</sup>.

De ce refus de l'isolement, se constitue la multitude, cette puissance intrinsèque qui se matérialise comme une ouverture à l'altérité<sup>280</sup>. Spinoza voyait dans la multitude le point de départ d'une régénération politique et d'une gouvernance qui aurait pour base une démocratie absolue, libérée de toute forme de soumission<sup>281</sup>. La force immanente de l'ontologie collective se reflète sur la conception spinoziste. Cette pensée nous renvoie à un moment où « la philosophie politique devient pour la première fois - après avoir été annoncée par l'expérience machiavélienne - une théorie des masses »<sup>282</sup>. La pensée de Negri prolonge l'intuition spinoziste. Ainsi, le mouvement de la multitude serait la recherche d'une gouvernance qui se situerait dans un absolu de liberté totale. Ce désir démocratique s'exprime dans des formes différentes, au sein de contingences historiques particulières. Le pouvoir de la multitude se génère dans des espaces communs de coopération.

Là encore, le travail de Negri ne peut être vu en dehors de sa militance politique. Son analyse autour de Spinoza, se veut en premier lieu, une recherche alternative au matérialisme dialectique, mais aussi une conceptualisation pour mieux comprendre les événements italiens.

---

<sup>279</sup> Antonio Negri, *L'Anomalie sauvage. Puissance et pouvoir chez Spinoza*, Paris, Édition Amsterdam, Coll. « Caute », 2006, p.311.

<sup>280</sup> Baruch Spinoza, « Tractatus politicus » in *Œuvre complète*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1955, p.328.

<sup>281</sup> *Idem*

<sup>282</sup> Antonio Negri, *L'Anomalie sauvage. Puissance et pouvoir chez Spinoza*, Paris, Édition Amsterdam, Coll. « Caute », 2006, p.317.

Negri voit dans Mai 68 ainsi que dans les luttes autonomistes qui ont suivi, une réaffirmation de cette puissance de la multitude :

Depuis 1968, l'histoire de l'homme est allée dans ce sens. La téléologie matérialiste du commun s'est attelée à la tâche. Et c'est précisément au moment où le pouvoir célébrait ses succès les plus éclatants - c'est-à-dire dans la mondialisation postmoderne - que la généalogie du commun se transformait en technologie d'amour et commençait à émerger <sup>283</sup>.

Cette affirmation de la multitude impliquait l'abolition de toute forme de transcendance dans la vision que l'on a des moments révolutionnaires : « La crise des années 1970, la longueur de cette crise, sa profondeur, c'est le mouvement révolutionnaire, c'est l'action devenue Bios » <sup>284</sup>. L'expérience autonomiste reste pour Negri l'expérience de ce type de Bios, c'est-à-dire une pratique immanente qui caractérise ce type d'engagement politique. Cette lutte, ainsi que les expériences d'autogestion qui l'ont caractérisée, se sont effectuées en dehors de toute forme de hiérarchisation : « le salaire n'était pas plus important que les luttes, ou la famille plus importante que la communauté, ou la vie intellectuelle que la gestion des corps » <sup>285</sup>. Il n'y a pas de lieux où de groupes privilégiés et aucune avant-garde ne peut caractériser ce mouvement total.

Cette période de réflexion théorique et politique a permis à Negri d'avoir un regard introspectif sur son engagement passé ; mais bientôt les nécessités de la lutte vont le remettre en avant-plan de nouveaux combats.

#### 4.3 Multitude et Empire : conceptualisation de nouveaux horizons de luttes

Toni Negri est retourné volontairement en Italie le 1er juillet 1997 après 14 années d'exil en France. Il fut incarcéré à la prison romaine de Rebibbia, où il devait finir de purger ses peines :

---

<sup>283</sup> *Ibid.*, p.142

<sup>284</sup> Antonio Negri, (entretien réalisé par Anne Dufourmantelle), *Du retour : Abécédaire biopolitique*, Paris, Calmann-Lévy, 2002, p.46.

<sup>285</sup> *Ibid.*, p. p.38.



La peine totale cumulée encourue par M. Toni Negri est de 13 ans, 2 mois et 15 jours. Les 4 ans déjà passés en préventive réduisent cette peine à 9 ans, 2 mois et 15 jours. La peine due est donc de 4 ans, 7 mois et 13 jours. Des concessions sont possibles<sup>286</sup>.

En juillet 1998, il obtient le droit de travailler à l'extérieur de la prison et en août 1999, il est mis en semi-liberté. Cependant, il sort de prison le matin pour y retourner le soir. Par ce geste, Negri espère accélérer la mise au point d'une solution à la situation politique créée par les « années de plomb ». Plus de 200 prisonniers politiques étaient encore en train de purger leur peine en Italie et 180 exilés se trouvaient encore dans un flou juridique<sup>287</sup>. La volonté politique de Negri était de porter à la connaissance de l'opinion internationale le drame que vivaient ces personnes :

Pour imposer - à travers la force d'un acte de témoignage qui, bien qu'étant personnel, était aussi collectif - la nécessité désormais incontournable d'une solution politique au drame qui depuis vingt ans se noue autour de la question des luttes politiques des années 70. La grande vague de contestation sociale de cette époque (en Italie, les événements de 68 se prolongèrent pendant au moins dix ans), au contraire de ce qui se passa aux États-Unis et dans d'autres pays d'Europe, n'obtint de l'État qu'une réponse purement répressive<sup>288</sup>.

En plus de vouloir trouver une solution pour la situation que vivaient ses anciens camarades, Negri voulait encore affirmer une détermination nouvelle de transformation politique : « reconstruire cet esprit d'émulation collective, cette joie de la transformation, ce bon goût du savoir commun qui constituèrent l'âme des mouvements des années 70 »<sup>289</sup>. En rentrant en Italie, et en se livrant aux autorités, Toni Negri voulait mettre un point final à son ancien chapitre de lutte. Mais la signification de son geste va bien au-delà de ces considérations; on peut y voir la

<sup>286</sup> Anne Schimel, « Le cas Toni Negri », *Le Monde diplomatique*, (avril 1998), En ligne: <http://www.monde-diplomatique.fr/1998/04/SCHIMEL/10248>. Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>287</sup> Maurizio Lazzarato et Anne Querrien, « L'avenir dure longtemps, a dit Louis Althusser, aujourd'hui Toni Negri est reparti à sa conquête », *Revue Multitude*, (septembre 1997), En ligne : <http://multitudes.samizdat.net>. Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>288</sup> Antoni Negri, *Exil*, collection. « Les petits livres », Paris, Éditions mille et une nuits, 1998. p.5.

<sup>289</sup> *Ibid.*, p.6

continuité d'une volonté politique. En effet, Negri veut retrouver une présence dans le paysage de la contestation italienne. Comme tout intellectuel engagé, il voulait rétablir un véritable lien organique dans la politique de son pays d'origine après sa parenthèse parisienne. Ce choix à un âge avancé (64 ans) montre la fidélité de Negri à découvrir de nouvelles avenues révolutionnaires<sup>290</sup>.

De cette période politique, deux œuvres majeures peuvent être distinguées : *Empire* et *Multitude*. Le premier ouvrage, *Empire* a été écrit durant la guerre du Golfe et la guerre du Kosovo et publié en 2000. Souvent perçu comme un catéchisme révolutionnaire-définition que les auteurs récusent-serait plus de l'ordre de l'analyse interdisciplinaire<sup>291</sup>. Ce livre amalgame d'un travail philosophique, historique et politique se situe dans une optique d'instrumentalisation théorique, c'est-à-dire « (...) une boîte à outils de concepts pour théoriser et agir à la fois dans et contre l'Empire »<sup>292</sup>. Pour Negri, les transformations économiques, technologiques, sociales et politiques produites par la mondialisation peuvent offrir une base de réflexion à la résistance politique. Le projet inspiré des écrits de Deleuze et de Foucault, quoi qu'ambitieux, se veut être un lien théorique avec des luttes contemporaines.

L'axiome de base est le constat d'un passage des sociétés modernes à l'ordre post-moderne. Cette transition se caractérise à l'échelle mondiale par une forme inédite de souveraineté, l'Empire. Composée de forces étatiques, d'administrations mondiales, de multinationales ainsi que d'organisations non gouvernementales, cette souveraineté impériale aurait comme particularité d'être décentralisée et déterritorialisée.

<sup>290</sup> Michael Hardt, « On Toni Negri and his intention to return to prison in Italy. », *Revue Multitude*, (30 janvier 2004), En ligne: <http://multitudes.samizdat.net>. Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>291</sup> Interview de Toni Negri par Sherwood Comunicazione, « Quelques réflexions sur l'Empire et les Multitudes ». En ligne : <http://amsterdam.nettime.org/Lists-Archives/nettime-f0203/msg00036.html>. Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>292</sup> Antonio Negri et Michael Hardt, *Empire*, Paris, Exils, 2000, p. 21.

Le passage à la post-modernité se caractérise aussi par un changement dans le rapport à l'autorité. S'inspirant des travaux de Foucault, Negri peut observer un changement d'ordre qualitatif dans la production de normes sociales à travers le biopolitique: « La production de Biopolitique est en revanche immanente au social ; elle crée des relations et des formes sociales à travers des modalités de travail coopératif ». <sup>293</sup> Cette dynamique de socialisation croissante est chapotée par une structure disciplinaire qui domine cette production, le biopouvoir. Negri définit ce concept comme étant « (...) une forme de pouvoir qui régit et régleme la vie sociale de l'intérieur, en la suivant, en l'interprétant, en l'assimilant et en la reformulant » <sup>294</sup>.

Cette révolution des régimes d'autorité et de production est une particularité de L'Empire. Se posant en dehors des conceptions traditionnelles sur lesquelles repose l'étude des relations internationales, Antonio Negri voit dans la singularité américaine le départ d'une réflexion politique sur l'Empire. Il estime en effet, qu'il y a dans le projet d'expansion constitutionnel mondial poursuivi par les États-Unis depuis les présidences de Thomas Jefferson, de James Madison et de Woodrow Wilson, une forme de souveraineté de type impérial foncièrement originale et en rupture avec la souveraineté de l'État territorial et impérialiste ayant dominé l'histoire européenne depuis quelques siècles. Cette forme de souveraineté impériale qu'a vu naître la révolution américaine de 1776, entre, selon Negri, en contradiction directe avec la conception moderne de la souveraineté, laquelle, serait d'ordre transcendantal.

Et pour cause, au lieu de chercher à reproduire l'expérience politique européenne, les révolutionnaires américains se réapproprièrent la tradition républicaine machiavélique inspirée de la notion de pouvoir constituant <sup>295</sup>. Ce type de

<sup>293</sup> Michael Hardt et Antonio Negri, *Multitude. Guerre et démocratie à l'âge de l'Empire*, Éd, La Découverte, 2004, p.200.

<sup>294</sup> *Idem*

<sup>295</sup> Antonio Negri et Michael Hardt, *Empire*, Paris, Exils, 2000, p.162. Sur la notion de pouvoir constituant, on lira Antonio Negri, *Le pouvoir constituant. Essai sur les alternatives de la modernité*, Paris, Presses universitaires de France, 1997.



souveraineté découle d'une « dynamique sociale interne et immanente »<sup>296</sup>, où les conflits sociaux pourraient « s'articuler sous la forme de processus constitutionnels continus »<sup>297</sup>. Ce processus serait représenté précisément par La Déclaration d'indépendance américaine. Cette idée d'un pouvoir s'émancipant apparemment de toute modalité transcendante témoignerait de la capacité de la multitude à confronter le pouvoir et à l'obliger à se modeler à la tendance immanente du pouvoir social. Negri voit dans la constitution américaine le déploiement de ce principe politique et « le résultat de la synergie productive de la multitude »<sup>298</sup>.

Ce nouveau modèle de domination impériale de la multitude va se propager dans la sphère mondiale à travers trois mécanismes : 1- La décolonisation qui annonça la fin des anciens impérialismes et la substitua par une nouvelle hiérarchisation des relations de pouvoir. Ce processus écarte les puissances européennes de la scène mondiale et place les États-Unis au premier plan. 2- En s'accroissant à partir de la fin des années 1970, la décentralisation de la production industrielle, sous la poussée des firmes transnationales, va déverner le vecteur des transformations économiques et politiques dans les États post-coloniaux. 3- La diffusion d'un modèle de société disciplinaire dans les pays capitalistes développés ainsi que dans les régions subordonnées à l'économie mondialisée. Ce processus aurait largement contribué, selon Negri, à la diffusion ainsi qu'à la constitution d'un ordre obéissant à une rationalité allant au-delà de l'impérialisme traditionnel et qui permet de canaliser la force créatrice de la multitude<sup>299</sup>.

Le dispositif d'Empire serait caractérisé par une décentralisation accrue et une plus grande disciplinarité. Sa logique principale aurait pour base l'interrelation

---

<sup>296</sup> *Idem*

<sup>297</sup> *Idem*

<sup>298</sup> *Ibid.*, p.210

<sup>299</sup> *Ibid.*, p.231



rhizomique<sup>300</sup> où la hiérarchisation ainsi que la notion de centre seraient complètement absentes<sup>301</sup>. La nouvelle souveraineté que propose l'Empire se déploie au niveau de la verticalité. Le rapport de force qu'il exerce se bâtit autour de sa fonction globalisante et « dans un état de parallélisme et d'interconnexion absolu »<sup>302</sup>.

Contrairement aux autres modèles de domination internationale, l'Empire assure son hégémonie en projetant sa puissance au service « d'une paix perpétuelle et universelle »<sup>303</sup>. Ce projet de paix internationale se déploie en parallèle à un « (...) nouveau paradigme [qui] est à la fois système et hiérarchie, construction de normes et production à long terme de légitimité, diffusé à l'espace mondial »<sup>304</sup>. Cette domination de l'Empire autorégule les conflits en son sein et par le même fait, fonde rétrospectivement la validité de son système.

Alors qu'*Empire* essayait de broser un portrait de la nouvelle configuration de la souveraineté impériale du capital mondialisé, avec *Multitude*, « (...) nous nous efforçons de comprendre la nature de la composition de classe globale de la multitude »<sup>305</sup>. Cet ouvrage paru en 2004, tente d'identifier le nouveau sujet politique que produit la post-modernité. Negri va utiliser le concept de multitude qu'il avait déjà explicité dans *l'anomalie sauvage*. Cette élaboration se veut entièrement ouverte et inclusive. Contrairement à celui de classe ouvrière qui excluait les autres classes sociales, la multitude concerne chaque individualité de la société. Tous les travailleurs, tous secteurs confondus, mais aussi tous les pauvres (chômeurs, sans domicile fixe, non-salariés, migrants...). L'affirmation politique n'est plus

<sup>300</sup> Ibid., p.312. Dans la théorie philosophique de Gilles Deleuze et Félix Guattari, un rhizome est un modèle dans lequel l'organisation des éléments ne suit pas une ligne de subordination hiérarchique.

<sup>301</sup> Ibid., p.307

<sup>302</sup> Ibid., p.69

<sup>303</sup> Ibid., p.20

<sup>304</sup> Ibid., p.37

<sup>305</sup> Antonio Negri et Michael Hardt, *Multitude. Guerre et démocratie à l'âge de l'Empire*, Paris, La Découverte, 2004, p.11.

simplement liée au concept « travail », la résistance dans l'ère post-moderne renvoie à la production sociale au sens large.

Cette multitude partage un devenir commun. Elle est intégrée dans les circuits biopolitiques. Elle participe à la production de condition similaire à l'échelle mondiale. Negri définit la multitude comme « (...) l'ensemble de ceux qui travaillent sous la tutelle du capital et donc, potentiellement, comme la classe de ceux qui refusent la domination du capital »<sup>306</sup>. La multitude est composée par toutes les figures de la production sociale; elle est nécessairement « globale », s'étendant à toute la planète sans barrières de classes, de professions, de nationalités, etc. Ce mouvement est pénétré par la dynamique du travail collectif en ce sens qu'il s'organise en réseaux, à travers des relations coopératives, sans transcendance ni centre.

La multitude est un ensemble d'individualités conservant leurs différences, capables de penser et d'agir de façon collective, sans la moindre intercession. Elle est « (...) un réseau ouvert et expansif dans lequel toutes les différences peuvent s'exprimer librement et au même titre, un réseau qui permet de travailler et de vivre en commun »<sup>307</sup>. Contrairement aux concepts de *foule* et de *masse* qui nous renvoient souvent à des émotions primaires et des actes dénués de réflexions face aux événements, la multitude est capable de s'auto-organiser et de créer collectivement au niveau social. L'hégémonie du travail immatériel<sup>308</sup> apporte des conditions propices au développement de la multitude. Elle devient plus menaçante face aux différents appareils d'exploitation. La multitude est motivée par un profond désir de démocratie authentiquement universelle, fondée sur des relations d'égalité et de liberté. Ce désir

---

<sup>306</sup> *Ibid.*, p.132

<sup>307</sup> *Ibid.*, p.7

<sup>308</sup> L'hégémonie du travail immatériel doit être comprise non pas comme une absence de travail matériel mais comme la nécessité d'un travail immatériel dans la conception et le déploiement de toute production économique.

se matérialise dans les luttes menées à travers le monde pour se libérer de l'oppression et de l'exploitation que génère l'Empire.

Pour maintenir son contrôle, l'empire est en effet contraint de mener une guerre totale et continue. C'est ce que Negri appelle un « état d'exception permanent »<sup>309</sup>. Durant la modernité, la guerre est limitée aux conflits entre entités souveraines (États), elle est un état d'exception limité. Avec le déclin de l'autorité des États-Nations et le passage à l'empire global, l'État d'exception s'est généralisé et la guerre est devenue permanente. La guerre prend de nouvelles formes (guerre contre le terrorisme, contre la drogue...). Ce sont des guerres contre des ennemis indéfinis; la guerre est dès lors, illimitée d'un point de vue spatial et temporel. À travers ces guerres, l'empire essaie d'établir et de maintenir des positions de domination au sein des hiérarchies du système global. La « domination tous azimuts »<sup>310</sup> de l'empire fait face à de sérieuses résistances. Pour Negri, c'est la productivité biopolitique de la multitude qui rend possible ces mouvements de résistance contre l'empire.

Dans son ouvrage, Negri fait une genèse des mouvements révolutionnaires et en vient à la conclusion que les formes de la résistance ont tendance à se démocratiser et à devenir de plus en plus autonomes. Cette évolution se caractérise par la lutte en réseaux privés de centre. Cette pluralité est constituée de points nodaux communiquant entre eux et produisant des relations sociales, des modes de vie, des subjectivités<sup>311</sup>. C'est ce type de résistance qui caractérise plusieurs mouvements contemporains (Luttes anti-apartheid, mouvement zapatiste, mouvement altermondialiste...). Ces luttes illustrent le mouvement de la multitude comme étant singulier, résistant et inventif, fonctionnant en réseau ouvert et expansif.

Le contexte dans lequel les deux ouvrages *Multitude* et *Empire* ont été écrits a vu le mouvement altermondialiste s'imposer comme force politique à l'échelle mondiale.

---

<sup>309</sup> *Ibid.*, p. 55

<sup>310</sup> *Ibid.*, p.72

<sup>311</sup> *Ibid.*, p.98



Certains événements ont permis la consolidation des forces d'opposition à l'échelle mondiale. Parmi les plus représentatifs, on peut citer le soulèvement des zapatistes dans le Chiapas mexicain et la Bataille de Seattle où on a assisté à des échauffourées entre les opposants à l'Organisation mondiale du commerce et la police américaine. Le rapport de Negri au mouvement altermondialiste est étroit. Il constitue, pour lui, une source d'inspiration par son mode d'organisation et de résistance et un moyen d'identification concret pour les futures trajectoires de la multitude. L'auteur discute ainsi abondamment dans ses écrits des manifestations altermondialistes (Gène, Seattle...) ainsi que des forums internationaux qui les ont suivies<sup>312</sup>. L'esprit de révolte du mouvement altermondialiste nourrit entièrement son œuvre durant cette période.

Le travail théorique de Negri, influence à son tour le mouvement altermondialiste, l'utilisation du concept *Empire* dans ces milieux en atteste :

Même les alliés de Negri utilisent le terme « Empire » pour désigner les États-Unis. ATTAC a ainsi publié *L'Empire de la guerre permanente : États-Unis et la mondialisation* (2004), après qu'un ouvrage collectif auquel collabore Noam Chomsky, Samir Amin, Emmanuel Wallerstein et... Negri paru en 2001, traitait aussi des États-Unis comme d'un empire en guerre. À Montréal, des militantes affiliées à la Convergence des luttes anti-capitalistes (CLAC) et qui précisent en entrevue n'avoir pas lu *Empire* ont formé en février 2003 bloquez l'Empire-Montréal, une coalition militante « contre la guerre, l'occupation de l'Irak, l'expansionnisme militaire du régime étasunien et le complexe militaro-industriel ». Ici, l'Empire et les États-Unis sont synonymes. À Boston, la mobilisation anarchiste de la Bl(a)ck Tea Society contre la Convention démocrate à Boston, à la fin juillet 2004, proposait un dépliant (*Guide to Boston*) dont une des pages intitulées « Evil Empire » offrait une liste d'adresses des centres de recrutement de l'armée des États-Unis<sup>313</sup>.

L'interaction entre le milieu militant et le travail théorique de Negri se situe dans un rapport dialectique où l'auteur recherche une synthèse révolutionnaire dans les

<sup>312</sup> *Ibid.*, pp.305-308

<sup>313</sup> Francis Dupuis-Déri, « L'ambition politique d'Antonio Negri : Philosophie radicale et mouvement altermondialiste », *Monde commun* (revue du CIRCEM, Université d'Ottawa), p.22, (juin 2008).



mouvements de lutte. On peut voir que Negri dans son travail théorique s'appuie sur les mouvements de contestation qui marquent son époque, tout en voulant les alimenter conceptuellement.

Cette praxis radicale est omniprésente dans son œuvre. Quoique le mouvement altermondialiste ne vise pas un changement révolutionnaire, Negri veut exalter un dépassement du système dans ce mouvement, ce qui lui vaut certaines critiques. Certains auteurs lui reprochent d'être décalé par rapport à la réalité altermondialiste, mais Negri reste fidèle à son idéal révolutionnaire<sup>314</sup>. C'est ce principe qu'il veut promouvoir dans cette conjoncture.

L'étude des trois périodes qui ont marqué la vie militante et théorique de Negri nous permet de percevoir sa persistance dans un esprit révolutionnaire. Malgré des remises en compte politiques ainsi qu'une évolution intellectuelle, son œuvre est marquée par cette détermination. Sa praxis autant théorique que politique a convergé vers des principes visant à renverser l'ordre capitaliste. Dans le chapitre qui suit, nous analyserons son positionnement, ainsi que celui de Badiou dans un cadre plus contemporain.

---

<sup>314</sup> *Idem*

## CHAPITRE V

### ANALYSE ACTUELLE DE TONI NEGRI ET ALAIN BADIOU

*« La réalité ne pardonne pas une  
seule erreur à la théorie ».*  
*Léon Trotsky*

Les années 1980 semblaient avoir donné le coup de grâce à toute pensée critique ou radicale. Ce déni de l'esprit révolutionnaire des années 1970 a connu son apogée, avec la chute du mur de Berlin en 1989. Pourtant, depuis la fin des années 2000, les « pensées critiques » connaissent un nouvel essor. Dans un tel contexte, le succès de librairie en anathèmes médiatiques de Negri et de Badiou nous pousse à nous interroger sur la pensée critique actuelle. Les chapitres précédents nous ont permis de démontrer les positionnements des deux auteurs dans la tradition révolutionnaire, à partir de l'analyse de leur théorie et de leur pratique politique. Cette démonstration s'est effectuée par une explicitation de ce courant de pensée, suivie d'une analyse théorique de leurs travaux en lien avec leur engagement politique au sein de la gauche radicale.

Loin de vouloir s'en tenir à un simple portrait intellectuel, notre recherche se veut une réinscription des pensées politiques dans leur contexte historique. Nous allons donc structurer notre chapitre final autour de trois axes d'analyse :

1- Nous allons poser un regard sur le contexte mondial actuel. La montée de la contestation internationale actuelle inspire les écrits de ces deux auteurs. Cette empreinte sociale permet d'analyser les luttes politiques qui permettent à Negri et Badiou de s'affirmer.

2- Nous ferons un portrait général de la pensée critique actuelle. Il est important d'analyser l'état actuel de la tradition politique qui borde leurs écrits.

3- Nous procéderons au positionnement de Negri et Badiou dans ce contexte politique et intellectuel. Cette partie se concentrera également sur leur praxis. Cette troisième section se veut complémentaire aux deux autres, puisqu'on ne peut vérifier la véracité de notre hypothèse sans partir d'un panorama plus large.

### 5.1 Contexte de crise mondiale

Ces dernières années, la pensée critique a connu, en général, un vif succès. Badiou et Negri sont deux exemples typiques de ce renouveau. Les deux auteurs arrivent à rejoindre l'esprit de révolte qui prend de plus en plus d'expansion. Cette dynamique voit des mouvements d'opposition spontanés qui luttent contre les injustices sociales que provoque la crise économique<sup>315</sup>. On ne peut comprendre ces réactions ainsi que la production intellectuelle qui en découle, sans poser un regard sur la crise mondiale qui les structure.

La crise économique de 2008 trouve ses racines dans le krach de la finance mondiale qui a débuté une année plus tôt<sup>316</sup>. Les États-Unis ont été le premier pays à subir les effets de cette récession mondiale, en décembre 2007<sup>317</sup>. Par la suite, certains pays européens ont suivi la chute américaine. Plusieurs autorités politiques (dans le Congrès américain) vont vite considérer cette crise comme étant la pire depuis la Grande Dépression<sup>318</sup>.

Cette conjoncture est marquée par une forte hausse des prix du pétrole et des produits agricoles. Cette inflation excessive est considérée comme la conséquence d'une

<sup>315</sup> On n'a qu'à penser au mouvement des Indignados et des Occupy aux États-Unis.

<sup>316</sup> Nouriel Roubini, « A Global Breakdown Of The Recession In 2009 », *Forbes magazine*, (15 janvier 2009), En ligne : [forbes.com](http://forbes.com). Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>317</sup> The National Bureau of Economic Research, «Determination of the December 2007 Peak in Economic Activity», Décembre 2008, En ligne: <http://wwwdev.nber.org/cycles/dec2008.html>. Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>318</sup> David Lightman, « Congressional Budget Office compares downturn to Great Depression», McClatchy Washington Bureau, January 27 2009, En ligne : <http://www.mcclatchydc.com/>. Consulté le 12 janvier 2012.

période de prolifération du crédit<sup>319</sup>, jumelée à une dérégulation excessive des marchés<sup>320</sup>. Une baisse tendancielle des actions en bourse va placer les banques américaines et européennes dans une situation critique. En dépit de l'aide massive accordée par les gouvernements pour pallier aux menaces de faillite, il en a résulté une récession mondiale. La crise a conduit à un ralentissement des échanges internationaux et à une hausse du chômage qui a atteint des chiffres effarants<sup>321</sup>.

L'organisation internationale du travail (OIT), rapporte que 20 millions d'emplois ont été perdus à la fin 2009 en Europe. Selon les estimations de la même organisation, le nombre de personnes au chômage dans le monde devrait atteindre environ 200 millions. Les principaux secteurs d'activités les plus touchés seraient le bâtiment, l'immobilier, les services financiers et le secteur automobile<sup>322</sup>.

Déjà en 2008, l'organisation de coopération et de développement économique (OCDE) a publié des estimations et des prévisions selon lesquelles plusieurs pays membres connaîtraient en 2009 une montée du chômage<sup>323</sup>. Le nombre de chômeurs dans l'ensemble des pays de l'OCDE devait passer de 34 millions à l'automne 2008 à 42 millions en 2010<sup>324</sup>. Selon ces prévisions, le PIB moyen des pays de l'OCDE diminuerait de 0,4 % en 2009<sup>325</sup>.

---

<sup>319</sup> Wearden Graeme, « Oil prices: George Soros warns that speculators could trigger stock market », 06/03/2008, *The Guardian*, En ligne : [www.guardian.co.uk](http://www.guardian.co.uk). Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>320</sup> Edmund Andrew, « Greenspan Concedes Error on Regulation », *New York Times*, Octobre 23 2008, En ligne : <http://www.nytimes.com>. Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>321</sup> André Debet, « Le risque systémique révélé par la crise financière et économique a-t-il entraîné l'instauration d'un nouvel ordre économique et financier mondial? », 2010, mémoire de L'Enass (École nationale d'assurances), En ligne : <http://www.enass.fr>. Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>322</sup> Reuters, « Financial crisis to cost 20 mn jobs: UN », Octobre 21 2008, *Expressindia*, En ligne : <http://expressindia.indianexpress.com> OIT? Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>323</sup> Communiqué de l'OCDE (organisation de coopération et de développement économique), « Les Perspectives économiques prévoient une forte hausse du chômage suite à la récession qui s'installe dans les pays de l'OCDE », 25 octobre 2008, En ligne : [www.oecd.org](http://www.oecd.org). Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>324</sup> L'OCDE (organisation de coopération et de développement économique), « Managing the global financial crisis and economic downturn », décembre 2008, En ligne : [www.oecd.org](http://www.oecd.org). Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>325</sup> Idem.



Une telle crise économique provoque des problèmes sociaux de grande envergure au niveau politique. Le cas de la Grèce est l'exemple le plus significatif des conséquences de la restructuration économique résultant de cette crise. Le sauvetage de la Grèce à l'aide d'un plan d'austérité est mal accepté par la population :

(...) le poids de cette dette se ressent de plus en plus violemment dans toute la population et surtout chez ceux que la presse surnomme les « nouveaux pauvres », soit la classe moyenne en voie de disparition. Ainsi, la semaine dernière, des petits porteurs grecs ont envahi les bureaux du quartier général du parti conservateur au pouvoir, la Nouvelle Démocratie. Ayant perdu une grande partie de leurs économies avec la restructuration de la dette privée de 107 milliards d'euros en mars 2012, ils ont lancé des œufs sur les affiches des principaux leaders historiques du parti et ont manifesté dans le bâtiment. Au même moment, les appels à la grève se multiplient dans tous les secteurs. Aujourd'hui, lundi, et demain, les pharmacies seront fermées, alors que les juges continuent de fermer les tribunaux tous les jours après 11 heures du matin, les mairies sont toujours occupées par leurs employés et les ministères sont, au quotidien, bloqués par des dizaines de manifestants en colère contre les effets de l'austérité<sup>326</sup>.

La crise économique et politique grecque marque de façon plus globale le début d'une grande turbulence dans la zone euro. En effet, menacée par la spirale d'endettement, l'Union européenne a accordé au gouvernement grec un prêt d'urgence de 110 milliards d'euros étalé sur trois ans à « un taux inférieur à celui du taux d'emprunt grec, en échange de la mise en place d'une politique brutale de rigueur salariale et d'austérité budgétaire »<sup>327</sup>.

Malgré ces efforts, la crise structurelle se propage sur une bonne partie de l'Europe<sup>328</sup> (Italie, Portugal, Espagne, Chypre...). Les économies les plus fragiles de la zone euro s'engouffrent dans une récession que les politiques d'austérité ne

<sup>326</sup> Alexia Kefalas, « La Grèce s'enfonce dans la crise », 26 décembre 2012, *Le Figaro*, En ligne : <http://www.lefigaro.fr>. Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>327</sup> Attac France, « Le plan de sauvetage des gouvernements européens », 26 Mai 2010, En ligne : [www.france.attac.org/](http://www.france.attac.org/). Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>328</sup> Jean Pisani-Ferry, *Le réveil des démons (La crise de l'euro et comment nous en sortir)*, Paris, Fayard, 2011, p. 31.

semblent pas capables d'endiguer. Les différentes institutions traditionnelles se voient de plus en plus discréditées : « (...) ni l'Union ni les autres États membres ne peuvent répondre des engagements d'un État européen »<sup>329</sup>.

Parallèlement à cette crise, émergent différentes formes de luttes, à la recherche d'une solution de rechange face à la crise profonde qui touche le système économique mondial. Le mouvement des indignés en Espagne illustre bien ce type d'opposition. À partir de mai 2011, des milliers de manifestants se rassemblent dans les places publiques de centaines de villes. Ce mouvement se déploie par divers modes d'action, marches et campement... et se caractérise par leur nature pacifique. Malgré la présence d'une grande majorité de jeunes, les indignés se veulent inclusifs et ouverts sur une pluralité de gens comme le prouve leur manifeste :

Nous sommes nombreux, jeunes, moins jeunes et vieux, travailleurs, chômeurs, étudiants, retraités, avec pour point commun d'être indigné par un système qui récompense la corruption des nantis et qui écrase l'avenir de millions de personnes. Nous n'avons pas une idéologie politique, chacun a le sien propre, mais ce n'est pas grave, parce que si nous avons déjà ouvert nos yeux, alors vous aussi le pouvez<sup>330</sup>.

Ce mouvement inédit par son ampleur et ses revendications est d'une grande actualité politique. Régulièrement, des manifestants ou des organisations se revendiquent du mouvement des indignés et une journée mondiale est organisée autour du 15 octobre 2011. Les mouvements se réclament des influences du Printemps arabe, illustrant sa dimension mondiale ainsi que sa recherche de solidarité internationale :

Car, quatre mois après la chute du président Ben Ali, trois mois après celle d'Hosni Moubarak, la révolte a franchi le détroit de Gibraltar et arrive en Europe par le Sud. Faute de dictatures à abattre, l'insurrection prend, sur nos rivages, une forme différente, celle des indignés. C'est la version light du printemps arabe [...] Au Japon, en Chine, en Amérique latine et même aux États-Unis, où les jeunes diplômés sans emploi ont, en

<sup>329</sup> Ibid. p.52

<sup>330</sup> *Nous, Indignés... occupons le monde !*, ABC éditions, Paris, 2012. Cet extrait est tiré de la présentation du document, En ligne : <http://www.abceditions.net>. Consulté le 12 janvier 2012.

plus, le souci du surendettement, car ils doivent rembourser l'argent emprunté pour leurs études, la crise a frappé dur. Mais, pour que la frustration se transforme en révolte, "il faut une étincelle", répond Cécile Van de Velde, sociologue à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS). Et il faut un système qui ne suscite plus l'espoir<sup>331</sup>.

Dans cet extrait, on peut comprendre la dimension générationnelle du mouvement des indignés. En effet, en Europe comme dans le monde arabe, la colère d'une partie de la jeunesse est palpable :

En s'immolant par le feu, Mohamed Bouazizi, jeune diplômé tunisien vendeur de fruits, a fourni l'étincelle qui a fait exploser la révolte. En Grèce, c'est la crise de la dette et les mensonges qui l'ont entourée. En Espagne, c'est l'aggravation de la crise économique, alliée aux blocages du système politique, qui a donné naissance au mouvement du 15-M (pour 15 mai). Furieux d'être ignorés par les médias après avoir manifesté à travers tout le pays, les indignados, au soir du 15 mai, ont décidé d'occuper la Puerta del Sol, à Madrid. Ils ont, depuis, levé le camp, mais ont à nouveau montré, dimanche 19 juin, leur capacité de mobilisation dans plusieurs grandes villes d'Espagne<sup>332</sup>.

Comme dans les années 1970, à l'exclusion économique, la jeunesse répond par la révolte politique. En Espagne, ainsi que dans d'autres pays, plusieurs des tenants de ces mouvements proposent des revendications pour s'assurer un avenir et de réformer un système qui leur semble injuste et non démocratique.

On peut citer par exemple le document qui a été produit par le campement madrilène. Il y est question notamment, du respect des droits universaux tels que le logement, le travail, la culture, la santé, l'éducation, la participation politique, la liberté de développement personnel et le droit à des produits de première nécessité... De cette plate-forme, les indignés madrilains ont produit un Manifeste pour le grand public<sup>333</sup>.

<sup>331</sup> Sylvie Kauffmann, « Diplômés et indignés, une tendance mondiale », *Le Monde*, 24 juin 2011, en ligne : [www.lemonde.fr/](http://www.lemonde.fr/). Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>332</sup> *Idem.*

<sup>333</sup> MANIFESTE ; DEMOCRACIA REAL YA !, 22 MAI 2011, En ligne : <http://owni.fr/2011/05/22/manifeste-democracia-real-ya-democratie-maintenant>.

### 5.3 Renouveau de la pensée critique

Les mouvements de révolte mondiaux s'accompagnent souvent d'une réflexion critique quant aux systèmes politiques contemporains et s'appuient sur différentes revendications. On assiste à des débats importants sur les véritables enjeux des indignés espagnols, de Occupy Wall Street et des révoltes populaires dans le monde arabe. Cette opposition est souvent caricaturée par ses opposants : « Des demandes unitaires de “démocratie réelle”, on serait passés à une collection de chapelles. Ici les féministes, là les animalistes, plus loin les Sahraouis... »<sup>334</sup>. De ce foisonnement contestataire, résulte aussi une recherche théorique pour pouvoir répondre à des interrogations concrètes. Ces mouvements se réfèrent à des théoriciens qui :

(...) se préoccupe (nt) de l'aliénation, questionne la centralité de l'exploitation économique, s'interroge sur le sujet de l'émancipation (les nouveaux mouvements sociaux jettent de l'ombre sur la classe ouvrière) et, avec Foucault, explore la multiplicité du pouvoir. Ces questionnements influencent non seulement les nouveaux penseurs critiques, mais, également, ceux issus de cette période qui n'ont pas renoncé à leurs espoirs (Rancière, Badiou, Negri...) <sup>335</sup>.

Ces intellectuels se situent souvent dans des champs théoriques différents avec des préoccupations diverses. En effet, le marxisme comme machine de pensée hégémonique, a laissé place à une pluralité théorique des plus féconde. Quoiqu'elle soit en partie héritière du marxisme, la nouvelle pensée critique s'ouvre sur d'autres filières <sup>336</sup>.

Cette pensée radicale aux frontières imprécises doit être rapprochée d'un autre fait notable qui est la permanence d'une culture anti-capitaliste ou même anti-libérale que l'on croyait plus affaiblie après la fin des régimes communistes européens et le

<sup>334</sup> Mathieu de Taillac, « Les indignés de Madrid s'interrogent sur leur avenir », *Le Figaro*, En ligne : [www.lefigaro.fr](http://www.lefigaro.fr). Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>335</sup> Jean-Marc Piotte, « Razmig Keucheyan, *Hémisphère gauche. Une cartographie des nouvelles pensées critiques* », *À Bâbord!*, no 38, (février-mars 2011), p. 47.

<sup>336</sup> Razmig Keucheyan, *Hémisphère gauche. Une cartographie des nouvelles pensées critiques*, Montréal, Lux Éditeur, 2010.p.21.



ralliement des régimes socio-démocrates à l'économie de marché. La crise actuelle a fait ressurgir ce courant de pensée, dont la vitalité intellectuelle :

(...) se manifeste d'abord par le considérable succès de livres (*L. Horreur économique* de Viviane Forrester, *La Misère du monde* de Pierre Bourdieu, *Les Nouveaux Chiens de garde* de Serge Halimi) ou de périodiques (*Les Inrockuptibles*, *Le Monde diplomatique*, *Charlie Hebdo*) dont le principal propos est de dénoncer le « libéralisme » ou « la pensée unique »<sup>337</sup>.

Les deux auteurs étudiés, Badiou et Négri ainsi que les autres représentants de la pensée critique se situent dans des champs intellectuels variés. Ils participent à la vie militante, souvent en dehors des institutions politiques et véhiculent leurs idées grâce aux médias et aux canaux académiques.

Nous ne pouvons pas généraliser cette règle, puisque plusieurs intellectuels sont engagés au sein de la gauche institutionnelle :

(...) la tendance dominante depuis les années 1920 est clairement à la dissociation des intellectuels et des organisations ouvrières. Parmi les théoriciens critiques contemporains, certains exercent tout de même un rôle de direction dans des partis<sup>338</sup>.

Malgré ces courtes précisions, un portrait général de la nouvelle pensée critique serait difficile à articuler. L'une des premières contraintes à laquelle on fait face est la pluralité des champs théoriques qu'elle aborde et les différentes positions des protagonistes qui l'animent. Pour bien comprendre la possible jonction entre la pensée critique et les mouvements contemporains de révoltes, nous avons choisi deux dimensions principales des tenants de cette nouvelle radicalité, sa dimension internationaliste et sa volonté de restructurer la gauche radicale, suite à la défaite du socialisme réel. Ces deux éléments nous semblent être en lien avec les mouvements sociaux décrits plus haut.

<sup>337</sup> Philippe Raynaud, « Les nouvelles radicalités : De l'extrême gauche en philosophie », *Le Débat* n° 105, (1999).

<sup>338</sup> Razmig Keucheyan, *Hémisphère gauche. Une cartographie des nouvelles pensées critiques*, Montréal, Lux Éditeur, 2010, p.92.

La globalisation de la production de savoir tend à accélérer la circulation internationale de la pensée critique. Ce constat relève en premier lieu du fait que la plupart de ces penseurs gravitent autour du milieu académique :

(...) aujourd'hui plus que jamais, les penseurs critiques sont des universitaires. Autrement dit, l'heure est à la professionnalisation de la pensée critique, ce depuis la seconde moitié du XXe siècle au moins. Il arrive bien entendu que des syndicalistes, des militants associatifs, des dirigeants de parti, des journalistes ou des guérilleros produisent des théories critiques. Mais dans la plupart des cas, celles-ci sont élaborées par des professeurs, et plus précisément par des professeurs en sciences humaines et sociales<sup>339</sup>.

C'est dans les universités, comme établissements de production du savoir, que l'on voit se développer ce type de pensée. Ce constat ne peut pas nier le lien de la pensée critique avec les mouvements sociaux contemporains. D'autant plus que la visibilité qu'elle a acquise depuis la seconde moitié des années 1990 est liée à l'émergence de mouvements de contestation à l'échelle mondiale<sup>340</sup>.

Ce développement international permet aussi de diversifier la provenance des théoriciens critiques. Le début du XXe siècle a vu le savoir se concentrer en occident entre l'Amérique du Nord et l'Europe. Il aurait fallu attendre la seconde moitié du XXe siècle pour qu'émerge un nombre important de penseurs critiques issus de différents pays. C'est ainsi que l'on peut citer parmi ces théoriciens critiques :

(...) le Slovène Slavoj Zizek, l'Argentin Ernesto Laclau, la Turque Seyla Benhabib, le Brésilien Roberto Mangabeira Unger, le Mexicain Nestor Garcia Canclini, le Japonais Kojin Karatani, l'Anglo-Indien Homi Bhabha, le Camerounais Achille Mbembe, le Chinois Wang Hui, ou encore le Péruvien Anibal Quijano<sup>341</sup>.

Cette diversité est nouvelle dans l'histoire des pensées critiques et elle offre une dimension supplémentaire à cette analyse. Cette nouvelle dynamique, qui s'est

<sup>339</sup> Razmig Keucheyan, « Le moment américain. Sur la mondialisation des pensées critiques », *Revue française d'études américaines*, avril 2010, no 126, p.24.

<sup>340</sup> *Idem.*

<sup>341</sup> *Ibid.* p.25

amorcée au cours des trente dernières années, tend à décentraliser la production du savoir vers de nouveaux horizons. Ce constat reflète bien le contexte de mondialisation capitaliste :

(...) références théoriques empruntées au post-structuralisme français comme aux *Cultural Studies* britanniques. Or, affirme Dirlik, le capitalisme a précisément besoin aujourd'hui d'une théorie de la culture tout aussi flexible que la force de travail pour continuer son expansion globale<sup>342</sup>.

Cette empreinte cosmopolite, loin de glorifier l'hégémonie totalisante du marché, se veut une réponse à ce constat. Cela pourrait être une première dimension qui expliquerait le succès de la pensée critique dans un contexte d'opposition à la mondialisation capitaliste.

La deuxième dimension de la pensée critique qui nous paraît pertinente par rapport à notre parallèle avec les mouvements sociaux, est celle de la refonte. Le contexte de défaite idéologique du marxisme au début des années 1990 a poussé plusieurs auteurs à vouloir réarticuler leur bagage théorique. Cet effort va de pair avec une recherche d'innovation des nouveaux mouvements de révolte. Il nous semble clair que les enjeux d'une pensée critique sont profondément politiques :

Son destin y est indépendant de sa valeur explicative ou prédictive; il se décide, pour l'essentiel, dans le champ politique. Qu'une théorie soit défaite ne signifie pas qu'elle disparaît de la « carte cognitive » des époques suivantes. Elle s'y maintient le plus souvent moyennant des altérations plus ou moins substantielles qui concerneront aussi bien la situation des producteurs de la théorie – les théoriciens – que son contenu, c'est-à-dire les idées qu'elle véhicule<sup>343</sup>.

<sup>342</sup> Gérard Raulet « L'exotisme de l'intérieur Tentative d'état des lieux épistémologique », *L'Homme et la société*, (3/2003), n° 149, p.82.

<sup>343</sup> Razmig Keucheyan, « Figures de la défaite. Sur les conséquences théoriques des défaites politiques », *Contretemps*, no 3, Vendredi 25 février 2011, En ligne : [www.contretemps.eu](http://www.contretemps.eu). Consulté le 12 janvier 2012.



Cette défaite peut donc être une occasion de renouveau. La trajectoire d'une pensée qui a subi la défaite politique, présente un grand intérêt du point de vue théorique et pratique.

Dans ce cas, la défaite conduit la théorie à se renouveler, en transitant d'une période historique à l'autre. Dans les mains des nouveaux acteurs sociaux, elle prend une autre dimension :

L'élément intéressant dans ce cas, c'est davantage la contamination d'un nouvel acteur social par une doctrine déjà existante que les mutations survenues au sein de cette dernière. Les défaites sont souvent l'occasion d'hybridations entre théories de provenances distinctes<sup>344</sup>.

Une série d'innovations peuvent ressortir donc dans le cadre du crépuscule de la pensée critique ; ce qui peut selon nous prendre plusieurs formes<sup>345</sup>. Ce type de transformation peut être caractérisé par une recherche de références nouvelles. Il prend souvent la forme d'une fusion entre plusieurs traditions ou écoles de pensée dans le but de faire naître un nouvel horizon conceptuel. À titre d'exemple, on peut citer le travail de Toni Negri sur la multitude. En effet, durant ses années d'exil en France, ce dernier va s'ouvrir sur le post-structuralisme et essayer de l'assimiler au courant marxiste autonomiste d'où il est issu<sup>346</sup> : « Ces formes d'hybridation sont toutes deux présentes dans les théories critiques actuelles. Le mélange de marxisme et de "deleuzo-foucauldisme" que proposent Michael Hardt et Toni Negri est un exemple de la première »<sup>347</sup>.

D'autres penseurs vont plutôt renforcer leur intuition théorique par une explicitation nouvelle de leurs références ou la recherche de nouvelles sources. C'est le cas

---

<sup>344</sup> *Idem.*

<sup>345</sup> La recherche théorique à la suite de défaites politiques est selon moi, un aspect important dans l'œuvre d'Alain Badiou et de Toni Negri, tel qu'exposé dans les chapitres 3 et 4.

<sup>346</sup> Antonio Negri et Michael Hardt, *Empire*, Paris, Exils, 2000.

<sup>347</sup> Razmig Keucheyan, « Figures de la défaite. Sur les conséquences théoriques des défaites politiques », *Contretemps*, no 3, (25 février 2011), En ligne : [www.contretemps.eu](http://www.contretemps.eu). Consulté le 12 janvier 2012.



d'Alain Badiou, qui, dans un premier temps, appelle au maintien de l'hypothèse communiste et dans un deuxième temps, veut la refondre avec des références originales comme celles de Platon<sup>348</sup>. La restructuration théorique qui suit le déclin inéluctable de toute pensée critique rejoint l'esprit de réinvention qui prévaut dans les mouvements de révolte contemporains.

Alors qu'il semblait pendant un certain temps dépassé, le réinvestissement de la critique du capitalisme devient de plus en plus prégnant. La période actuelle laisse percevoir que le développement du savoir critique est en plein essor. Ces recherches renvoient souvent à un discours capable de contribuer à la transformation de la société<sup>349</sup>.

Une telle conjoncture conduit à poser différemment la question du référent politique et de la réflexion théorique qui s'y rattache. Pour beaucoup d'acteurs sociaux, il ne s'agit plus simplement de résistance politique, mais aussi d'une capacité positive de proposer une véritable alternative.

À ce stade, la promotion de formes nouvelles est devenue une condition pour beaucoup de penseurs critiques dans leur intervention politique. Dans l'immense constellation de courants qu'offre le champ des études critiques, on peut entrevoir une certaine tension entre la volonté de recréer une alternative politique et l'acceptation de la démocratie moderne<sup>350</sup>. Face à ce dilemme, plusieurs intellectuels choisissent une voie que l'on peut qualifier de révolutionnaire :

(...) qui consisterait à mettre l'accent sur la *forme* même de la révolution pour mieux faire éclater les limites du *formalisme* libéral. Cette voie est celle de la critique du « parlementarisme » ou des pouvoirs constitués au

<sup>348</sup> Alain Badiou, « l'idée communiste », chap. In Alain Badiou et Slavoj Žižek, *L'Idée du communisme* vol.1 (Conférence de Londres, 2009), p.7-25, Paris, Éditions Lignes.

<sup>349</sup> Philippe Chevallier, « La révolution par le best-seller », *L'Express*, 4 Juin 2009, En ligne : [www.lexpress.fr](http://www.lexpress.fr). Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>350</sup> Par études critiques, on désigne les recherches qui posent un regard critique sur la société et remettent en question leurs fondements. L'expression renvoie à plusieurs courants théoriques : féminisme, marxisme, post-colonialisme, anarchisme, postmodernisme, etc.

nom de différentes figures de l'*exception* qui ont en commun la volonté de déchirer le voile sous lequel se déroule l'essentiel de la politique ordinaire<sup>351</sup>.

Cette voie est celle qu'explorent Badiou et Negri. Elle correspond à une critique du « parlementarisme » ou des pouvoirs institués au nom des différentes figures alternatives qui ont en commun la volonté de renouveler la perception que l'on a de la politique, de la démocratie et du marché. Il y a donc une réactivation de la critique de l'économie politique dans des termes propres aux deux auteurs, ou du moins une tentative d'analyse des formes concrètes de la domination du capital. Ce travail théorique se veut une recherche des capacités d'action collective, de résistance et de transformation concrète face aux systèmes actuels.

### 5.3 Analyse contemporaine de Negri et Badiou

Dans les deux chapitres précédents, nous avons voulu démontrer que le travail philosophique et politique de Badiou et Negri s'inscrit dans un positionnement et une tradition révolutionnaires. Pour mener à terme notre réflexion, nous allons procéder à une analyse contemporaine de ces deux auteurs.

Un des arguments majeurs qui nous pousse à nous interroger sur ces penseurs concerne leur visibilité dans les domaines politique et académique :

Toni Negri et Alain Badiou m'ont paru s'imposer du fait même d'une *visibilité* qui ne me doit absolument rien : ce n'est pas moi qui ai fait la notoriété et le prestige, fort anciens en Italie et en France, du penseur des « autonomes », pas plus que je n'ai confié à Alain Badiou la responsabilité d'une des meilleures collections de philosophie de l'édition française, ou que je ne l'ai nommé à la direction du département de philosophie de l'École normale supérieure au terme d'une carrière académique certes originale, mais sans véritable problème, avant de lui

---

<sup>351</sup> Philippe Raynaud, « Les nouvelles radicalités : De l'extrême gauche en philosophie », *Le Débat* n° 105, (1999), p.111.

ouvrir l'accès au monde académique « globalisé », dans lequel il occupe une place non négligeable<sup>352</sup>.

La radicalité et la fidélité des deux auteurs prolifiques à l'idée révolutionnaire doivent être mises à l'épreuve du réel. Cet exercice est nécessaire pour statuer sur la cohérence de leur travail antérieur et sa nature révolutionnaire.

Dans ses écrits récents, Alain Badiou propose une conceptualisation des dernières révoltes à l'échelle mondiale. Fidèle à une critique classique du marché, il affirme que « le capitalisme contemporain a tous les traits du capitalisme classique »<sup>353</sup>. À travers ce constat, l'auteur valide la critique de Marx. Se voulant en phase avec les mouvements de contestation, Badiou conceptualise la notion d'émeute pour rendre compte de ces événements :

Des émeutes, aujourd'hui, il y en a dans le monde entier, des émeutes ouvrières et paysannes en Chine à celles de la jeunesse en Angleterre, de l'étonnante ténacité sous la mitraille des foules en Syrie aux protestations massives en Iran, des Palestiniens exigeant l'unité du Fatah et du Hamas aux Chicanos sans papiers des États-Unis [...] toutes ont en commun de soulever des masses de gens sur le thème que les choses telles qu'elles sont doivent être tenues pour inacceptables<sup>354</sup>.

De cette déclinaison des différentes insurrections actuelles, Badiou veut souligner leur aspect commun. L'émeute devient le lien où la nouvelle subjectivité anti-systémique s'affirme. En partant de ce point de vue, l'auteur réalise un classement des différents soulèvements. Il va distinguer trois types d'émeutes : l'émeute immédiate, l'émeute latente et l'émeute historique<sup>355</sup>.

L'émeute immédiate est un rassemblement agité de la jeunesse en réaction à un forfait commis par l'État, souvent à travers ses forces de l'ordre. Elle est souvent localisée dans un territoire et elle peut s'étendre, par imitation, à d'autres lieux. Elle

<sup>352</sup> Philippe Raynaud « De la révolution à la démocratie radicale », *Le Débat* 5/2006), n° 142, p.115.

<sup>353</sup> Alain Badiou, *Le Réveil de l'Histoire*, Paris, Lignes, « Circonstances 6 », 2011. p.21.

<sup>354</sup> *Ibid.* p.37

<sup>355</sup> *Idem*

se confine à la révolte, à la destruction, c'est une colère spontanée. Du pillage rentable à la simple et pure joie de casser, les acteurs de ces émeutes immédiates ne sont pas politiques. Malgré tout, l'émeute immédiate reste le signe d'un profond malaise social<sup>356</sup>. L'émeute historique indique, quant à elle, la possibilité d'une nouvelle ouverture historico-politique. Les soulèvements populaires dans les pays arabes, en particulier en Tunisie et en Égypte, répondent positivement à cette définition<sup>357</sup>. L'émeute latente est un mouvement social que le moindre incident spectaculaire ou dérapage violent fait sortir de son cadre institutionnel pour tomber dans une critique radicale du système en place<sup>358</sup>.

L'émeute immédiate devient historique lorsqu'elle cesse d'être mue simplement par un désir de destruction pour se transformer en émeute politique. Ce passage se caractérise par trois conditions spécifiques :

- 1- Le lieu central durable de l'émeute montre le passage du temps limité et en quelque sorte censuré de l'émeute immédiate au temps long de l'émeute historique.
- 2- Dans ce lieu, peu à peu, toutes les composantes du peuple se retrouvent, s'unissent et discutent.
- 3- Un mot d'ordre unique enveloppe toutes les voix disparates<sup>359</sup>.

Ce constat s'inspire des révolutions arabes. En effet, le travail actuel de Badiou offre une analyse de ces événements et montre leur dimension exceptionnelle pour qu'ils servent d'inspiration à un projet politique radical. Cette situation « (...) désigne un aspect originairement communiste de la mise en mouvement populaire, son aspect générique, dès lors que l'émeute est historique »<sup>360</sup>.

L'émeute historique permet aux groupes délaissés par la société de prendre l'avant-scène politique. En dehors de toute discrimination, la capacité générique d'un tel événement voit des gens complètement opposés, s'unir pour une cause qui les

---

<sup>356</sup> *Ibid.* p.39

<sup>357</sup> *Ibid.* p.55

<sup>358</sup> *Ibid.* p.47

<sup>359</sup> *Ibid.* p.57

<sup>360</sup> *Ibid.* p. 134



dépasse. Badiou va discréditer la notion de politique identitaire par le fait que certains mouvements, comme celui des indignés ou les révoltes arabes, dans leur symbolique, dévoilent une harmonie de toutes les composantes du peuple. Il va caricaturer les stéréotypes liés à une telle perception :

Le "Français", le F moyen, est par exemple laïc, féministe, civilisé, travailleur, élève sage de "l'école républicaine", blanc, parlant très bien français, galant, courageux, de civilisation chrétienne, fraudeur, indiscipliné, sujet de la patrie des droits de l'homme, moins sérieux que les Allemands, plus ouverts que les Suisses, moins paresseux que les Italiens, démocrates, bon cuisinier... et des tas d'autres choses variables et contradictoires, brandies par les propagandes nationales en fonction des circonstances<sup>361</sup>.

Badiou part du contexte international pour porter un regard critique sur la politique de son pays d'origine, la France. On peut remarquer dans son positionnement politique deux constantes que l'on retrouve tout au long de sa carrière. Il s'agit de son positionnement en faveur des révoltes populaires et sa conceptualisation qui a pour point de départ ces révoltes tout en préconisant un dépassement du système actuel.

Negri, quant à lui, voit aussi dans les soulèvements récents du type Occupy, les indignés ou les révolutions arabes, des signes de la nécessité du changement ainsi qu'une inspiration politique qui transparait dans son travail théorique.

Le premier constat que pose Negri par rapport à ces nouveaux mouvements, c'est qu'ils sont le reflet d'une profonde mutation des moyens de communication. En effet, il voit dans l'importance que revêtent les réseaux sociaux, une forme de démocratisation de l'accès à l'information. Cette force d'innovation nouvelle est un des aspects importants de la mobilisation internationale :

L'extrême importance que les initiatives sur le net ont eue pendant l'insurrection doit être sauvegardée comme une possibilité permanente d'exercice. Ces pratiques doivent être arrachées à l'état d'exception et être traduites en un exercice de contrôle démocratique permanent. Mais ça

---

<sup>361</sup> *Ibid.*, p.112

ne suffit pas : les anciens médias doivent aussi se plier à un contrôle social qui en libère l'activité face aux blocages que l'exécutif et les intérêts politiques pourraient leur imposer. Mais il n'y a qu'une seule façon pour affirmer cette figure démocratique : le droit d'expression doit être libéré du pouvoir de l'argent<sup>362</sup>.

La réappropriation de ces voies de communication par le pouvoir populaire se présente manifestement comme une priorité. La pluralité des sources d'information ainsi que leurs réappropriations dans ce cadre, permet de créer des espaces de débat et d'innovation politiques. L'expression collective doit s'affirmer comme un pouvoir constituant d'un nouvel ordre politique :

Le droit d'expression ne doit pas être garanti seulement à l'individu, mais également destiné à un exercice collectif, en excluant toute prétention capitaliste d'exploitation de celui-ci, et toute tentative d'assujettissement. Le droit d'expression doit être affirmé comme une puissance constituante, ouverte à la légitimation du commun<sup>363</sup>.

La jonction entre l'événement politique et le travail théorique est totale. Negri part d'une réalité concrète pour élaborer un travail d'analyse dont le but est d'offrir un instrument de changement radical de la société. C'est dans cet esprit que Negri rejoint la critique de la finance qui s'est affirmée au sein de ces mouvements :

Les « banques », la « finance », sont devenues, au cours du développement du capitalisme, un pouvoir à part contrôlé par les élites industrielles et politiques. Dans le néolibéralisme, même ce contrôle a pris fin, et la finance s'est rendue complètement indépendante, fondant la légitimité de son intervention au niveau global<sup>364</sup>.

Pour lui, le passage à une véritable démocratie ne peut être envisagé sans un contrôle accru de la finance mondialisée. En partie responsable de la crise actuelle, la spéculation doit retomber sous contrôle de la collectivité. Ce processus doit être

<sup>362</sup> Antonio Negri, « Lettre à un ami tunisien », *Revue Multitude*, (24 janvier 2011), En ligne : <http://multitudes.samizdat.net>. Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>363</sup> *Idem.*

<sup>364</sup> *Idem.*

caractérisé par une socialisation des fonds bancaires pour les détourner de l'influence de la finance :

Le problème est donc de bloquer ce processus, de transformer les banques en un service public, de façon à ce que l'allocation des fonds financiers et l'élaboration des politiques d'investissement soient décidées en commun. Les instruments de la finance doivent être mis au service de la multitude. Il est clair que cela implique la construction de pouvoirs démocratiques de programmation financière, coordonnés à l'activité législative et exécutive, et donc de pouvoirs monétaires arrachés à l'indépendance postiche et hypocrite de la Banque centrale – qui en faisait un instrument du capital global. C'est un chemin difficile à parcourir. On aura contre soi non seulement les banquiers nationaux, mais aussi les intérêts globaux du capital<sup>365</sup>.

Cette proposition de réappropriation des banques centrales est dans l'esprit de la contestation générale. La socialisation des banques devient une première étape d'une restructuration totale du système économique et politique.

Le but principal de telles réformes est de donner le pouvoir à la jeunesse révoltée. Negri voit en elle, un véritable agent de changement et le sujet par lequel doit se former la nouvelle démocratie :

Cette jeunesse doit garder le processus révolutionnaire ouvert, en transformant l'insurrection en un gouvernement constituant. On ne peut pas laisser aux mains des anciennes élites (qu'elles soient socialistes, démocrates ou islamistes) les transformations de la constitution du pays. D'autre part, les Tunisiens n'ont pas tant besoin aujourd'hui d'une nouvelle constitution que d'un processus constituant élargi au pays tout entier - y compris les forces armées, la magistrature et les universités<sup>366</sup>.

C'est dans un tel processus ouvert, que peut se former pour Negri, une véritable démocratie au sens le plus large. Une constitution nouvelle serait une occasion de cristalliser ce vent de changement. Les indignés de tous horizons doivent réintégrer le principe même de la démocratie à travers un gouvernement pour tous. Un tel

---

<sup>365</sup> *Idem.*

<sup>366</sup> *Idem.*

processus nécessite l'invention de mécanismes constitutionnels et de procédures institutionnelles qui garantissent son plein épanouissement et le protègent de toute nouvelle tyrannie ou retour à l'ordre ancien. Pour Negri, le pouvoir constituant des révoltés permet la réalisation de la démocratie politique et économique à l'échelle globale.

La présentation de ce chapitre permet de distinguer dans les travaux contemporains de Badiou et Negri, une continuité avec leurs pratiques théoriques et militantes passées. Leur parti pris pour les mouvements d'opposition actuels se ressent à travers leurs écrits.

Ils entretiennent un rapport dialectique avec la révolte d'une frange de la jeunesse mondiale. Dans un sens, ils sont nourris par les actions posées par les indignés européens ou les révolutionnaires arabes et dans le même sens, ils essaient d'influer sur ces mouvements par leur travail théorique.

Dans ce contexte de crise mondiale, la pensée critique est de plus en plus mise à l'avant. Cela pourrait expliquer le succès que connaissent nos deux auteurs. Dans cet archipel de pensées multiples, Badiou et Negri ont une position particulière, puisqu'ils continuent à prôner le dépassement du système capitaliste. C'est à ce titre qu'il est évident qu'ils sont restés constants dans leur volonté révolutionnaire politiquement et théoriquement, autant dans leurs travaux antérieurs que dans les plus récents.



## CONCLUSION

Dans notre recherche, nous nous sommes attachés à montrer que la pratique politique et théorique d'Alain Badiou et Antonio Negri relevaient d'un engagement révolutionnaire. À partir de cette affirmation, nous avons pu étudier différents champs d'études (méthodologique, philosophique...) en lien avec cette prémisse. Notre préoccupation principale a toujours été de placer les textes théoriques de ces deux auteurs en rapport avec leurs luttes politiques.

L'une des premières problématiques à laquelle nous avons été confrontés a été d'ordre méthodologique. Il nous fallait, dans un premier temps, trouver un cadre théorique qui puisse répondre nos interrogations. Cette préoccupation ne relève pas uniquement d'un simple choix théorique; elle nous oblige à nous positionner par rapport à notre conception du travail intellectuel. En effet, on ne pouvait pas accorder la primauté à la production de savoir et d'idéologie sans les lier intimement aux conditions matérielles dans lesquelles ils ont émergé. De plus, dans le cadre de notre recherche, il n'était pas possible de concevoir la production de savoir comme un acte isolé qui nous renvoie à une communauté où les jeux de pouvoir seraient absents.

Le marxisme nous semblait le choix le plus approprié comme cadre conceptuel pour mener à bien notre étude. Cependant, cette orientation apparaissait de prime abord problématique, au vu des critiques que portent le positivisme et la sociologie du savoir sur le manque de neutralité du marxisme. Pourtant, cette référence théorique nous a permis, d'une part, de comprendre en quoi le savoir et la production idéologique découlaient d'un positionnement eu égard aux luttes de classes. En effet, notre cadre théorique ne prétendait aucunement à une quelconque neutralité axiologique. D'autre part, le positionnement de classe a permis aussi de démystifier la critique du marxisme dans le champ des études sur l'idéologie et le savoir.

Plusieurs auteurs reprochent à ce courant de négliger sa propre production scientifique. Le parti pris politique permet de donner une réponse claire à cette constatation. Le marxisme se positionne comme outil d'émancipation, dans le sens où le savoir, dans cette optique, doit être un outil conceptuel de lutte politique. En effet, une telle théorie ne vise pas forcément une connaissance synthétique de toute la société, mais plutôt une vision de classe qui structure le travail scientifique et politique. Ces prérogatives théoriques placent le marxisme comme théorie pertinente pour l'étude des intellectuels et de la production idéologique qui découle de leur travail. L'enchevêtrement du politique et du scientifique offre un regard dialectique et holistique sur la société, de même que l'horizon de classe permet une vision totale sur les interactions sociales. Cette constatation n'invalide pas les autres types d'étude sur la production du savoir, mais place le marxisme comme étant l'outil conceptuel le plus approprié pour appréhender les répercussions politiques du savoir.

Après avoir clairement défini notre positionnement théorique et choisi le marxisme comme cadre de référence, nous avons approfondi les concepts clefs liés à notre recherche. Cela nous a conduit à réaliser une généalogie du concept de révolution. Un tel exercice a permis de comprendre que les dynamiques révolutionnaires étaient intimement liées au développement historique du prolétariat.

La modernité, dans son évolution, a entraîné une polarisation sociale de plus en plus intense. Les luttes sociales qui en découlent se reflètent dans la production intellectuelle. En adoptant une telle approche, nous avons pu contextualiser le savoir produit par « les intellectuels bourgeois » ainsi que l'émergence d'un discours critique vis-à-vis de ce savoir.

Par ailleurs, cette démarche a permis de concevoir la tradition révolutionnaire dans son évolution ainsi que dans les différentes phases où elle a pu se réaliser. Cet historique renvoie à une conscience collective qui s'est formée dans les luttes révolutionnaires.

Au fil des victoires et des défaites politiques, les sujets politiques se structurent autour d'une vision de l'émancipation collective. Ils deviennent maîtres de leur destin, se référant de moins en moins à des agents externes. Ce désir d'auto-émancipation est le principal acquis de la société capitaliste. Cette conscience collective retracée par la généalogie est présente dans le monde intellectuel. En effet, chaque lutte politique voit la production d'un savoir spécifique auquel elle est liée. Une telle production va souvent se référer à des classes sociales pour comprendre et interpréter le monde, la société.

Il nous a semblé nécessaire de voir les différentes modifications qui ont touché la production de savoir critique au fil de la modernité. Puisque notre sujet concernait principalement la théorie révolutionnaire chez Alain Badiou et Toni Negri, il était pour nous essentiel de lier la tradition révolutionnaire aux intellectuels.

Cette analyse confirme que le profil d'un intellectuel révolutionnaire se conçoit dans un premier temps par rapport à son positionnement politique et dans un deuxième temps par son travail théorique, puisque les deux sont interreliés et indissociables. La compréhension de la dynamique de ce type de travail intellectuel passe par une logique dialectique. La synthèse de l'aspect théorique et pratique permet la production du savoir. En effet, l'engagement politique détermine les visées de tout travail théorique. Il opère comme une prédisposition normative qui oriente le positionnement scientifique.

Pour vérifier notre hypothèse selon laquelle Badiou et Negri sont effectivement des intellectuels révolutionnaires, il a fallu faire un retour historique sur leurs pratiques politiques en relation avec leurs productions théoriques. Cet exercice est en continuité directe avec notre historique de la tradition révolutionnaire. Le cas de Badiou et Negri a rendu possible un regard sur les mouvements insurrectionnels de la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle.

Les deux auteurs se sont fait connaître comme intellectuels à travers leur implication dans les crises de mai 68 en France et en Italie. À travers ces deux profils, on peut

poser un regard sur des événements qui ont radicalisé toute une génération. La fin abrupte qu'ont connue ces mouvements a poussé plusieurs intellectuels majeurs à remettre leur engagement révolutionnaire. C'est là qu'on voit l'originalité du parcours de Badiou et Negri, lesquels ont vu dans les événements de mai 68, une occasion pour réactualiser leur idéal révolutionnaire. Cette volonté de dépassement du système capitaliste a été mise à mal par la chute du mur de Berlin. En effet, les tenants d'une certaine radicalité politique ont été complètement marginalisés par rapport à la doxa libérale qui dominait durant cette période.

De notre analyse des deux auteurs, on a pu conclure que, durant leur carrière, ils ont maintenu une production intellectuelle qui se voulait sans concessions par rapport à un environnement qui leur était souvent hostile. Une étude minutieuse des différents concepts qu'ils ont développés fait transparaître une empreinte sociale de leur travail. Les différentes luttes politiques ont modelé le travail théorique à travers les différentes périodes étudiées, ce qui conforte notre hypothèse de départ.

Par la suite, nous avons pu évaluer si Badiou et Negri, dans le contexte actuel, sont restés fidèles à une praxis révolutionnaire. Il nous semblait alors essentiel de tenir compte du contexte de crise mondiale que vit actuellement le capitalisme. Cette période de luttes sociales et politiques va de pair avec un renouveau de la théorie critique. En effet, face aux impasses offertes par les institutions traditionnelles, plusieurs personnes sont à la recherche d'alternatives politiques. Une telle démarche inclut aussi des interrogations au niveau théorique.

La pensée critique est un champ d'étude pluridisciplinaire assez vaste. Dans cette constellation théorique, Badiou et Negri ont une position assez spécifique. Ils conçoivent toujours le dépassement du système politique et économique actuel dans leur travail théorique et pratique, ce qui est loin d'être une norme chez les intellectuels critiques. Les désillusions politiques qu'a connues la Gauche révolutionnaire ont poussé certains intellectuels engagés à remettre en question tout changement radical de la société. Cette prise de position est le reflet des luttes



sociales qui ont prévalu pendant une longue période. En effet, durant les années 1980 et 1990, on assiste à un recul des mouvements sociaux sur des positions politiques réformistes. La volonté d'un changement profond qui a inspiré toute une génération durant les années 1970 s'est dissipée au cours des décennies suivantes. Dans ce contexte, Badiou et Negri ont persisté dans la volonté de dépasser le système actuel, ce qui nous semble en phase avec la restructuration que connaissent les mouvements sociaux contemporains. La conjoncture actuelle voit un renouveau de l'esprit révolutionnaire et de la recherche d'alternatives économiques et politiques. Finalement, nous avons mis en perspective les écrits des deux auteurs par rapport à la crise économique actuelle. Certaines constantes apparaissent au vu de leur posture intellectuelle passée :

- Leur position en faveur des opposants au système.
- Leur volonté d'offrir une alternative qui se situe en dehors des limites du système capitalisme et de son pendant politique, la démocratie libérale.

Ces deux aspects nous permettent de conclure que leur travail théorique s'accorde avec une praxis révolutionnaire.

Au fil de l'argumentaire que nous avons étayé tout au long de notre recherche, plusieurs interrogations ont été soulevées. L'une d'elles est d'ordre théorique. Elle réhabilite la notion d'intellectuel organique. Longuement critiquée<sup>367</sup>, cette notion a implicitement marqué notre recherche. Nous considérons que « L'intellectuel organique », se situe directement ou indirectement, dans une organisation (parfois en marge de cette organisation), elle-même liée à un groupe ou une catégorie sociale donnée :

(...) l'intellectuel organique n'est donc pas, comme semble le croire Bourdieu, un éclaireur venu au peuple pour jouer les maîtres-penseurs et

---

<sup>367</sup> On pense particulièrement à la critique de Pierre Bourdieu concernant la notion d'intellectuel organique. Voir à cet effet, l'article de Daniel Bensaid, « Pierre Bourdieu, l'intellectuel et le politique », En ligne : <http://www.contretemps.eu/>. Consulté le 12 janvier 2012.

valoriser sa médiocrité, mais celui qui émerge au sein d'un groupe ou d'une classe sociale en formation<sup>368</sup>.

Ces intellectuels organiques sont souvent générés pas des classes sociales qui s'affirment politiquement, ils représentent « (...) la plupart du temps la cristallisation de certains aspects partiels de l'activité du nouveau type social auquel la nouvelle classe donne naissance »<sup>369</sup>.

Les classes opprimées produisent donc aussi, par des réseaux alternatifs qui se situent souvent en marge de l'université, des intellectuels organiques. Ce groupe comprend aussi bien « (...) des autodidactes, des militants et des leaders sociaux formés à l'expérience des luttes »<sup>370</sup>. Les intellectuels organiques peuvent être des intellectuels spécialisés, capables d'assurer la fonction d'hégémonie de leur groupe dans un domaine précis, sans toutefois proposer et diffuser une vision du monde globale et cohérente conforme aux intérêts du groupe. Par ailleurs, les intellectuels théoriciens, quant à eux, peuvent opérer une action générale sur la société civile. Au-delà des champs d'études scientifiques et de la spécialisation auxquels le savoir fait face, ces deux types d'intellectuels organiques vont se rencontrer sur le terrain de l'engagement politique. C'est là que des analyses restrictives qui ne prennent en compte que la production scientifique, nous semblent, jusqu'à un certain point obsolète.

L'une des principales caractéristiques privilégiées par notre recherche concerne le lien que peuvent avoir les intellectuels avec le monde politique. Jusqu'à quel point le savoir universitaire peut-il être source de changement social? À cette question, nous ne pouvons répondre que par le fait que toute critique intellectuelle, véritablement influente de la société, doit être arrimée à un contexte particulier de lutte. Les intellectuels traditionnels ont souvent voulu influencer sur la politique à travers des

<sup>368</sup> *Idem.*

<sup>369</sup> A. Gramsci, *Œuvres choisies*, Éditions sociales, Paris, 1959, p. 429.

<sup>370</sup> Daniel Bensaid, « Pierre Bourdieu, l'intellectuel et le politique », En ligne : <http://www.contretemps>. Consulté le 12 janvier 2012.

cercles d'initiés restreints qui avaient des rapports privilégiés avec les tenants du pouvoir. Dans une posture opposée, les intellectuels critiques ont souvent opéré dans des partis ou des groupes d'opposition au pouvoir et ont souvent cherché à atteindre les masses.

Le contexte actuel vient reconfigurer cette dichotomie, d'où la nécessité de pouvoir penser une sociologie des intellectuels révolutionnaires. En effet, par ce type de recherche, on pose un regard sur les luttes actuelles ainsi que la place qu'occupe la production d'un savoir engagé. Une des difficultés majeures que l'on a essayé d'éviter et pouvant émaner de ce type d'études, réside dans le discours partisan. Et pour cause, le marxisme dès ses débuts, a fait naître des débats contradictoires parmi ceux qui se considéraient comme étant les tenants de la *ligne juste*.

En dehors de cette considération, notre travail consistait à interpréter la praxis révolutionnaire sur une base historique et sociologique en mettant de côté toute divergence idéologique. La lutte révolutionnaire a souvent été perçue comme une occasion de réunir sous un axe commun les intellectuels engagés. Dans les années 1920, Gramsci voyait déjà dans la radicalisation de ce groupe social, l'occasion de créer un pôle contre-hégémonique :

Les intellectuels nous intéressent comme masse et non seulement comme individus. Bien entendu, il est important et utile pour le prolétariat qu'un ou plusieurs intellectuels, individuellement adhérent à son programme et à sa doctrine, se confondant avec le prolétariat, en deviennent partie intégrante et se sentent comme tels... mais il est aussi important et utile que dans la masse des intellectuels se produise un fractionnement organique, historiquement caractérisé; qu'il se constitue comme formation de masse une tendance de gauche dans le sens moderne du mot, c'est-à-dire orientée vers le prolétariat révolutionnaire<sup>371</sup>.

Au vu du contexte mondial, on voit émerger une masse populaire révoltée par des promesses d'une vie meilleure, le plus souvent bafouées. Dans le lot, se démarque une jeunesse plus éduquée et politisée, mais qui semble en proie à une précarité

<sup>371</sup> Michael Löwy, *Pour une Sociologie des intellectuels révolutionnaires*, Paris, ed. PUF, 1976, p.255.

grandissante. C'est dans ce terreau fertile aux idées révolutionnaires que l'on perçoit un retour d'intérêt pour la théorie critique.

Au Québec, comme dans d'autres pays, les étudiants sont présents à l'avant-scène d'une contestation sociale de plus en plus généralisée. Cette lutte sociale se joint à une crise des valeurs qui est généralisée en occident. Les intellectuels et les étudiants trouvent dans les mouvements d'opposition internationale, une inspiration pour une remise en compte de la société. Il ressort de ce rejet, une vision critique par rapport au mode de vie consumériste qui caractérise la société dans laquelle on vit.

Dans ce contexte, les étudiants sont à la fois confrontés aux réalités du travail et des intellectuels en formation. Cette similitude qui lie les étudiants aux intellectuels critiques a été observée depuis longtemps par les penseurs marxistes. Trotsky, dès 1910, faisait remarquer que :

L'étudiant, qui diffère en cela à la fois du jeune ouvrier et de son propre père, ne remplit aucune fonction sociale, ne se sent pas dépendre directement du capital ou de l'État, n'est lié par aucune responsabilité et, au moins objectivement sinon subjectivement, se trouve libre dans son appréciation du bien comme du mal. Pendant cette période, tout en lui fermente, ses préjugés de classe sont aussi peu fixés que ses choix en matière d'idées, les questions de conscience se dressent devant lui avec une force toute particulière, son esprit s'ouvre pour la première fois aux grandes généralisations scientifiques, l'extraordinaire est presque un besoin physiologique pour lui. Si le collectivisme est réellement capable de s'emparer de son esprit, alors c'est maintenant ; et il ne peut d'ailleurs y parvenir qu'en faisant valoir son caractère de mouvement fondé scientifiquement (d'ailleurs de la plus belle façon) et les perspectives universelles de ses buts dans le domaine de la culture, et non pas en s'en tenant à de prosaïques questions de « beefsteack ». <sup>372</sup>

En plus de cette autonomie qui permet aux jeunes étudiants d'être liés aux intellectuels, le changement d'ordre technologique influe sur la conscientisation de cette génération. Ces transformations scientifiques et culturelles ont accéléré et élargi

---

<sup>372</sup> Léon Trostky, « Les intellectuels et le socialisme », *la tendance marxiste*, (Sept, 1910), En ligne : <http://www.marxists.org/>. Consulté le 12 janvier 2012.



le décalage entre les générations. La remise en question de l'autorité répressive des institutions sociales et politiques traditionnelles, loin d'être la question centrale, participe à nourrir l'esprit de révolte des étudiants.

La massification de l'enseignement supérieur au sein du monde occidental a eu pour effet d'élargir la base sociale de la population étudiante. Depuis les années 1970, la composition sociale du corps étudiant s'est élargie. Dans la même dynamique, on peut remarquer que les études supérieures ne sont plus le gage d'un avenir assuré :

Tout en considérant le statut particulier de l'étudiant en tant que tel, dont nous avons fait état plus haut, il est évident que ces changements drastiques dans leur avenir de classe jouent nécessairement un rôle décisif dans leur prise de conscience sociale et politique. La prolétarianisation du travail intellectuel est donc une des principales racines matérielles de la révolte étudiante, ce qui ne signifie pas bien entendu que cette révolte puisse être réduite uniquement à ces déterminants socio-économiques<sup>373</sup>.

Une analyse plus précise des courants idéologiques qui nourrissent les mouvements étudiants à l'échelle internationale serait complémentaire à notre travail. Soulignons seulement au passage, la réappropriation par les jeunes étudiants, des œuvres classiques du marxisme ainsi que des écrits de la pensée critique.

Le succès qui entoure les écrits d'Alain Badiou et Toni Negri ainsi que les autres penseurs critiques tels que Zizeck, Balibar ou Rancière, serait le reflet d'une radicalisation d'une certaine intelligentsia. Cette jonction entre l'intellectuel radicalisé et les étudiants, constitue aujourd'hui comme à l'époque des années 1970, un cadre de lutte et en même temps un lieu de dialogue théorique qui vise la recherche d'un savoir alternatif. C'est dans cette perspective qu'il nous apparaît pertinent d'étudier la pensée révolutionnaire contemporaine d'un point de vue théorique, mais surtout pratique.

L'itinéraire politique et idéologique de Badiou et de Negri semble à beaucoup d'égards, d'une étonnante actualité. Le problème des intellectuels qui se joignent à la

---

<sup>373</sup> Michael lowy, *Pour une Sociologie des intellectuels révolutionnaires*, Paris, ed. PUF, 1976, p.279.

lutte politique est aussi vieux que le mouvement révolutionnaire. Marx en fait état dans un passage célèbre du *Manifeste du Parti communiste* :

Enfin, au moment où la lutte des classes approche de l'heure décisive, le processus de décomposition de la classe dominante, de la vieille société tout entière, prend un caractère si violent et si âpre qu'une petite fraction de la classe dominante se détache de celle-ci et se rallie à la classe révolutionnaire, à la classe qui porte en elle l'avenir. De même que, jadis, une partie de la noblesse passe à la bourgeoisie, de nos jours une partie de la bourgeoisie passe au prolétariat, et notamment, cette partie des idéologues bourgeois qui se sont haussés jusqu'à l'intelligence théorique de l'ensemble du mouvement historique<sup>374</sup>.

On comprend ici que le phénomène des intellectuels critiques trouve ses racines au sein même de la contestation populaire. Alors que le mouvement ouvrier était dans le passé le catalyseur majeur de la production des intellectuels organiques, de nouvelles luttes sont en avant-plan de l'engagement théorique. En dehors de cet engagement, les penseurs critiques sont condamnés à la stérilité intellectuelle et politique. Telle est la problématique contemporaine à laquelle fait face la pensée engagée, soit redéfinir un cadre politique qui permettrait de rassembler les tenants de la pensée critique.

Les luttes étudiantes qu'a connues le Québec durant le printemps 2012 ont été pour nous, une grande inspiration et tout le long de notre écriture, nous avons gardé à l'esprit les mots de Marx : « À toute époque, les idées de la classe dominante sont les idées dominantes; autrement dit, la classe qui est la puissance matérielle dominante de la société est en même temps la puissance spirituelle dominante »<sup>375</sup>.

<sup>374</sup> Karl Marx et Friedrich Engels, *Le manifeste du Parti communiste*, Les classiques de sciences sociales, en ligne : <http://classiques.uqac.ca>. Consulté le 12 janvier 2012.

<sup>375</sup> Karl Marx et Friedrich Engels, *L'Idéologie allemande*, in Philosophie, Karl Marx, Maximilien Rubel dir, Paris, éd. Gallimard, coll. « Folio », 1982, p.338.

## BIBLIOGRAPHIE

Adorno, Theodor.W., Horkheimer, Max. *La Dialectique de la raison, fragments philosophiques*, Paris : Gallimard, 1974, 281 p.

Albertani, Claudio. « Toni Negri et la déconcertante trajectoire de l'opéraïsme italien », *À contretemps*, n° 13, (septembre 2003). En ligne : [www.acontretemps.plusloin.org](http://www.acontretemps.plusloin.org)

Althusser, Louis. « À propos de l'article de Michel Verret sur 'Mai étudiant' », *La Pensée*, n° 143, repris in *Penser Louis Althusser*, coll. « Les dossiers de *La Pensée* », Paris : Le Temps des cerises, 2006, pp. 63-84.

Althusser, Louis. *Éléments d'auto-critique*, Paris, Éd. Hachette, 2008, 126 p.

Althusser, Louis et al. *Lire le Capital*, Paris, Presses universitaires de France, collection « Quadrige », 1996, 666 p.

Althusser, Louis. *Positions*, Paris : Éditions sociales, 1976, 179 p.

Althusser, Louis. *Réponse à John Lewis*. Paris: F. Maspero, 1973, 98 p.

Althusser, Louis. *Sur la reproduction*. Coll. « Actuel Marx Confrontation », Paris : Presses universitaires de France, 1995, 306 p.

Anderson, Perry. *Sur le marxisme occidental*. Paris : librairie François Maspero, 1977, 167 p.

Andrew, Edmund. « Greenspan Concedes Error on Regulation », *New York Times*, (Octobre 23, 2008). En ligne : <http://www.nytimes.com>

Arendt, Hannah. *Essai sur la révolution*. Paris: Gallimard, 1967, 475 p.

Arvon, Henri. *Le gauchisme*. Paris : Presses universitaires de France, Que sais-je?, 1974, 128 p.

Badiou, Alain et al. *Contribution au problème de la construction d'un parti marxiste-léniniste de type nouveau*, Paris : Éd. Maspero, 1969, 56 p

Badiou, Alain. *Deleuze: La clameur de l'Être*. Paris : Éd. Hachette, 1997, 184 p.

Badiou, Alain et Fabien, Tarby. *La philosophie et l'événement*. Paris : Germina, 2010, 181 p.

Badiou, Alain. *Le Nombre et les nombres. Des travaux*, Paris : Seuil, 1990, 279 p.

Badiou, Alain. *L'être et l'événement*. Coll. « Ordre philosophique ». Paris : Éditions du Seuil, 1982, 560 p.

Badiou, Alain. *L'être et l'événement 2 : Logiques des mondes*. Coll. « Ordre philosophique ». Paris : Éditions du Seuil, 1982, 630 p.

Badiou, Alain. « Le socialisme est-il le réel dont le communisme est l'idée? ». Chap. In *L'idée du communisme II*, sous la dir. d'Alain Badiou et Slavoj Žižek, p. 8-22. Paris : Lignes, 2011.

Badiou, Alain. *L'hypothèse communiste*. Paris : Éd. Lignes, 2009, 192 p.

Badiou, Alain. « L'idée communiste », chap. In *L'idée du communisme*, sous la dir. d'Alain Badiou et Slavoj Žižek, vol. 1, p. 7-25, Paris : Éd. Lignes, 2010.

Badiou, Alain. *Le Réveil de l'Histoire*. Paris : Éd. Lignes, « Circonstances 6 », 2011. 192 p.

Badiou, Alain. *Manifeste pour la philosophie*. Paris : Seuil, 1989, 91 p.

Badiou, Alain. *Théorie de la contradiction*. Paris : Éd. Maspero, 1975, 114 p.

Badiou, Alain. *Théories du sujet*. Coll. « Ordre philosophique ». Paris : Éditions du Seuil, 1982, 351 p.

Badiou, Alain. « L'usine comme site événementiel ». *Le Perroquet*, n° 62-63, (1987), p. 1 et p. 4-6.

Badiou, Alain; Sylvain, Lazarus et Natacha, Michel. « Une France pour tous ». In *Le monde*, mardi le 9 décembre 1997. En ligne : <http://www.bok.net/html>. Consulté le 20 juin 2012.

Balzac, Honoré de. *Illusions perdues*. « Livre de Poche », Paris, 1972, 699 p.

Barthes, Roland. *Mythologies*. Paris : Seuil, 2010, 252 p.

Bastide, Roger. *Le Prochain et le lointain*. Paris: L'Harmattan, 2000, 301 p.



Bensaid, Daniel. «Alain Badiou et le Miracle de l'Événement.» En ligne : [http://www.marxau21.fr/index.php?option=com\\_content&view=article&id=85:alain-badiou-et-le-miracle-de-levenement&catid=39:badiou-alain&Itemid=62](http://www.marxau21.fr/index.php?option=com_content&view=article&id=85:alain-badiou-et-le-miracle-de-levenement&catid=39:badiou-alain&Itemid=62). Page consultée le 11 juin 2011.

Bensaid, Daniel. « Pierre Bourdieu, l'intellectuel et le politique ». En ligne : <http://www.contretemps.eu>. Consulté le 12 janvier 2012

Beuvain, Christian, et Schoumacher, Florent, « Chronologie des maoïsmes en France, des années 1930 à 2010 ». *Dissidences*, n° 3, (2012), version électronique : <http://revuesshs.ubourgogne.fr/dissidences>. Consulté le 1 janvier 2013.

Bertell, Ollman. *La dialectique mise en œuvre : le processus d'abstraction dans la méthode de Marx*. Coll. « Mille Marxismes », éd. Syllepse, 2005, 126 p.

Bergeron, François. « Brève introduction à la théorie des ensembles ». Département de mathématique, UQAM, 11 Mai 2011. En ligne : [www.math.uqam.ca/pdf/Ensembles-FBergeron.pdf](http://www.math.uqam.ca/pdf/Ensembles-FBergeron.pdf). Consulté le 12 janvier 2012.

Blanchot, Maurice. « Un an après, le Comité d'action écrivains-étudiants ». *Les nouvelles lettres*, lignes, 33 mars 1977, p.177.

Bologna, Sergio. « Qu'est-ce que l'opéraïsme aujourd'hui? ». Marie-Blanche Tahon et André Corten (dirs.), *L'Italie: le philosophe et le gendarme. Classe ouvrière, État, autonomie*, Montréal: VLB Éditeur, 1986, p.63

Bosteels, Bruno. *Alain Badiou, une trajectoire polémique*. Paris : Édition la fabrique, 2009, 218 p.

Boumendil, Joseph, « Projet léniniste et héritage russe ». *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, Volume 27, N°1, 1996, P.167-195.

Bourdin, Phillippe. *L'Europe des « patriotes » des années 1770 aux années 1790*, Paris : Presses universitaires de France, collection « L », 2009, 256 p.

Bouvier, Alain et al. *Dictionnaire des mathématiques*. Paris : Presses universitaires de France, 2009, 96 p.

Callinicos, Alex. « Alain Badiou et Slavoj Zizek ou les nouveaux théoriciens de la dialectique? ». *Actuel Marx*, vol 1, no 43, (2008), p. 154-162.

Camus, Albert. *L'homme révolté*. Paris : Gallimard, 1981.384 p.

Carrère d'Encausse, Hélène. *Le Malheur russe. Essai sur le meurtre politique*. Paris : Fayard, 1988, 546 p.

Carrère d'Encausse, Hélène. 1956 : *La Déstalinisation commence*. Bruxelles : Éditions Complexe, 1984, 209 p.

Curcio, Renato. « Histoire des Brigades Rouges ». *Front Social*, n°8. En ligne : <http://apa.online.free.fr/>. Consulté le 12 janvier 2012

Charrier, C. « Les trois âges de l'opéraïsme ». *Centro di Ricerca per l'Azione Comunista* (2002). En ligne : <http://lamaterielle.chez-alice.fr/lestroisages.pdf>. Consulté le 12 janvier 2012.

Charbonnat, Pascal. *Histoire des philosophies matérialistes*. Paris : Édition Syllepse, coll. « Matériologiques », 2007, 650 p.

Chevallier, Philippe. « La révolution par le best-seller ». *L'Express*, 4 Juin 2009. En ligne : [www.lexpress.fr](http://www.lexpress.fr). Consulté le 12 janvier 2012.

Choukri, Hmed. « Des mouvements sociaux sur une tête d'épingle? Le rôle de l'espace physique dans le processus contestataire à partir de l'exemple des mobilisations dans les foyers de travailleurs migrants », *Politix*, n° 84, (2008), p. 145-164.

Cohen, Évelyne. « L'ombre portée de Mai 68 en politique ». *Démocratie et participation, Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, (2008/2), n° 98, p. 19.

Comte, Auguste. *Discours sur l'ensemble du positivisme*. Paris : Éditions du cinquantième, 611 p.

Corten André (dirs.), *L'Italie, le philosophe et le gendarme : actes du colloque de Montreal*, Montréal, VLB Éditeur, 1986, 275 p.

Coste, Jean-Claude. « Événement, acte et nomination », *L'en-je lacanien*, vol 1, no 12, (2009), p. 53-69.

Coste, Jean-Claude. « L'impossible, l'être et l'existence : réponses éthiques ». *L'église de Saint-Paul et l'école de Lacan, L'en-je lacanien*, (2006), vol 2, no 7, p. 73-84.

Dauben. J.W. *Georg Cantor : His Mathematics and Philosophy of the Infinite*. Princeton University Press, 1979, 404.p.

Debet, André. « Le risque systémique révélé par la crise financière et économique a-t-il entraîné l'instauration d'un nouvel ordre économique et financier mondial? », 2010, mémoire de L'Enass (École nationale d'assurances). En ligne : <http://www.enass.fr>. Consulté le 27/04/2013

Dufour, Philippe. *La pensée romanesque du langage*. Paris : Seuil, 2004, 319 p.

Dupuis-Déri, Francis. « L'ambition politique d'Antonio Negri : Philosophie radicale et mouvement altermondialiste ». *Monde commun* (revue du CIRCEM, Université d'Ottawa), p.22, (juin 2008).

Durelle, Marc et Arzel, Yann. « Jean-Denis Lanjuinais, juriste et parlementaire (1753-1827) : une biographie politique ». *Parlement[s], Revue d'histoire politique*, n° 11, (2009), p. 8-24

Ellul, Jacques. *Autopsie de la révolution*. Paris: La table ronde, 2008, 354 p.

Ellul, Jacques. *De la révolution aux révoltes*. Paris : Calmann-Lévy,, 1972, 382 p.

Engels, Friedrich. *Anti-Dühring*. Paris: Editions sociales, 1963, 511 p.

Engels, Friedrich. *Introduction aux luttes de classes en France (1848-1850)*. Paris : Éditions sociales, 218 p.

Foucault, Michel. « Le philosophe masqué ». In *Dits et écrits*, volume 4, Paris : Gallimard, 1994, 895 p.

Glassi, Laurent. *Vie, Multitudes, Événement. Agamben, Negri, Badiou*. Coll. « Essai recherche ». Paris : Philopsis, 2009, 81 p.

Goldmann, Lucien. *Recherches dialectiques*. Paris: Gallimard, 1959, 356 p.

Goldmann, Lucien. *Sciences humaines et philosophie*. Paris : Gentier, 1966, 145 p.

Graeme, Wearden. « Oil prices: George Soros warns that speculators could trigger stock market », *The Guardian*, (06/03/2008). En ligne : [www.guardian.co.uk](http://www.guardian.co.uk). Consulté le 12 janvier 2012.

Gramsci, Antonio. *Gramsci dans le texte*. Les classiques des sciences sociales, version électronique : <http://classiques.uqac.ca>. p.134. Consulté le 12 janvier 2012.

Gramsci, Antonio. *Cahiers de prison*. Coll. « Témoins ». Paris : Gallimard, 1971, 622 p.

Gramsci, Antonio. *Oeuvres choisies*, Paris: Éditions sociales, 1959, 541 p.

Guénée, Bernard. « Les Grandes Chroniques de France. Les romans aux roys ». In *les lieux de mémoire*, Pierre Nora (dir.). Paris : Gallimard, 1997, p.739-758

Guérin, Daniel. *La lutte des classes sous la Première République, 1793 à 1797*. Paris : Gallimard, 1968, 1180 p.

Guilhaumou, Jacques. « La modernité politique de la Révolution française ». *Mélanges de la Casa de Velázquez*, vol 36, no1, (2006), p.17-34. En ligne : <http://mcv.revues.org/2262>. Consulté: le 12 janvier 2012.

Hardt, Michael et Antonio, Negri. *Empire*. Paris : 10/18, 2004, 559 p.

Hardt, Michael et Antonio, Negri. *Multitude, Guerre et Démocratie à l'âge de l'Empire*, Montréal: Boréal, 2004, 409 p.

Hardt, Michael. « On Toni Negri and his intention to return to prison in Italy ». *Revue Multitude*, (30 janvier 2004), En ligne : <http://multitudes.samizdat.net>. Consulté le 12 janvier 2012.

Heidegger, Martin. *Être et temps*. Paris: Gallimard, 1986, 587p.

Hulak, Florence. « Spinoza après Marx, ou le problème de l'ontologie marxienne ». *Revue de métaphysique et de morale*, vol 4, no 56, (2007), p. 483-498.

Iturrioz, Luisa. « Les algèbres de Heyting-Brouwer et de Lukasiewicz trivalente ». *Notre Dame, Journal of Formal Logic*, vol 17, no 1, (January 1976).

Kant, Emmanuel. *Critique de la raison pure*. Paris : Flammarion, 2006, 749 p.

Kauffmann, Sylvie. « Diplômés et indignés, une tendance mondiale ». *Le Monde*, 24 juin 2011. En ligne : [www.lemonde.fr/](http://www.lemonde.fr/). Consulté le 12 janvier 2012.

Keck, Frédéric. « Les usages du biopolitique ». *L'Homme*, vol 3, no 187-188, (2008), p.295-314.

Keucheyan, Razmig. « Figures de la défaite. Sur les conséquences théoriques des défaites politiques ». *Contretemps*, no 3, (25 février 2011). En ligne: [www.contretemps.eu](http://www.contretemps.eu). Consulté le 12 janvier 2012.

Keucheyan, Razmig. *Hémisphère gauche. Une cartographie des nouvelles pensées critiques*, Montréal : Lux Éditeur, 2010, 336 p.

Keucheyan, Razmig. « Le moment américain. Sur la mondialisation des pensées critiques ». *Revue française d'études américaines*, (avril 2010), no 126, p.24.



Khalifa, Pierre. « Vérité et émancipation. À propos du livre d'Alain Badiou, l'hypothèse communiste », *Mouvements*, vol 4, no 60, (2009), p.152-157.

Kristin, Ross. *Mai 68 et ses vies ultérieures*. Bruxelles. Éditions Complexe, Paris : 2005, 250 p.

Labrousse, Ernest. *Le mouvement ouvrier et les théories sociales en France de 1815 à 1848*. Paris : Centre de documentation universitaire, 1961, 226 p.

Labica, George et Bensussan, Gérard, (dir.), *Dictionnaire critique du marxisme*, Paris : Presses universitaires de France, 1985, 1240p.

Lacan, Jacques. *L'angoisse*, Paris : Éditions du Seuil, 2004, 432 p.

Lacan, Jacques. Le Séminaire, Livre XVI, « Marché du savoir, grève de la vérité ». In *D'un Autre à l'autre* : Paris : Le Seuil, 2006, p. 43

Lacan, Jacques. « Discours de conclusion ». Congrès d'Aix-en-Provence (20-23 mai 1971), dans *Lettres de l'École freudienne*, n° 9, (décembre 1972), p. 512-513.

Lalandes, André. *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*. Presses universitaires de France, Paris, 1980, 1323 p.

Lasowski, Aliocha Wald et Alain, Badiou. « De la singularité de l'événement à Mai 68 : le sens de l'universel, Entretien avec Alain Badiou ». *Labyrinthe*, vol 1, n° 32, (2009). En ligne : <http://labyrinthe.revues.org/4010>. p.152. le 12 janvier 2012.

Launet, Édouard. « Tombés pour les maos ». Libération, Paris, (18 novembre 2008). En ligne : <http://www.liberation.fr/politiques/0101266917-tombes-pour-les-maos>. Consulté le 12 janvier 2012.

Laveault, Danny. « Introduction à la recherche ». Cours Edu 5590, Ottawa, Faculté d'éducation, Université d'Ottawa, automne 1997. En ligne: <http://www.courseweb.uottawa.ca/EDU6690/Pdf/wbloc2c.PDF>. Consulté le 12 janvier 2012.

Lazar, Marc. *Maisons Rouges : Les partis communistes français et italiens de la libération à nos jours*. Paris : Aubier, 1992, 419 p.

Lazarus, Sylvain. « La politique entre singularité et multiplicité » dans Badiou, Alain, *Penser le multiple : actes du colloque de Bordeaux, 21-23 octobre 1999*. Paris : L'Harmattan, 2002. p.198.

Lazzarato, Maurizio et Anne, Querrien,. « L'avenir dure longtemps, a dit Louis Althusser, aujourd'hui Toni Negri est reparti à sa conquête ». *Revue Multitude*, (septembre 1997). En ligne : <http://multitudes.samizdat.net>. le 12 janvier 2012.

Lefebvre, Henri. « L'irruption, de Nanterre au sommet ». *L'homme et la société*, no 8, (juin 1968), p.90.

Lefort, Claude. « Réflexion sociologique sur Machiavel et Marx : le politique et le réel ». *Les Cahiers Internationaux de Sociologie*, (1960), Vol, 28, pp. 113-135

Lénine, Vladimir Illich Oulianov. « La faillite de la II<sup>e</sup> Internationale », *La maladie infantile du communisme le gauchisme*. Marxiste internet archive, version électronique : <http://www.marxists.org/>. Consulté le 12 janvier 2012.

Lénine, Vladimir, Illich, Oulianov, *Que faire?* Paris : Éditions du Seuil, 1966, 319 p.

« Le Marxiste-Léniniste », *Journal maoïste de l'UCFML*, les Éditions Prolétariennes, n°50-51, (printemps 1981). En ligne : <http://www.infos-edipro.org>. Consulté: le 12 janvier 2012.

Lévi-Strauss, Claude. *Anthropologie structurale*. Paris : Plon, 1958, 454 P.

Lewin, Moshe. *La Formation du système soviétique. Essais sur l'histoire sociale de la Russie dans l'entre-deux-guerres*, Paris : Gallimard, 1987, 464.p.

Lightman, David. « Congressional Budget Office compares downturn to Great Depression », Mc Clatchy Washington Bureau, January 27, 2009. En ligne: <http://www.mcclatchydc.com/>. Consulté le 12 janvier 2012.

Löwy, Michael. *La théorie de la révolution chez le jeune Marx*. Coll. « Bibliothèque Socialiste », Paris : François Maspero, 1970, 224 p.

Löwy, Michael. *Paysages de la vérité introduction à une sociologie critique de la connaissance*. Paris : édition Anthropos, 1970, 226 p.

Löwy, Michael. *Pour une Sociologie des intellectuels révolutionnaires*. Paris : éd. PUF, 1976, 319 p.

Löwy, Michael et Robert, Sayre. *Révolte et mélancolie. Le romantisme à contre-courant de la modernité*. Paris : Payot, 1992, 306p

Lukács, György. *Balzac et le réalisme français* [1935], traduction de P. Laveau, Paris : La Découverte, coll. « Sciences humaines et sociales », 1999, 111 p.

Lukács, György. *Histoire et conscience de classe*, essai de dialectique marxiste. Paris : Éditions de Minuit, 1960, 381 p.

Maggiori, Roberto. « Toni Negri, le retour du "diable" », *Libération*, (3 juillet 1997), version électronique : <http://www.liberation.fr>. Consulté le 12 janvier 2012.

Manchev, Boyan. « La métamorphose et l'Événement. Comment penser sans fin? ». *Revue Descartes*, vol 2, no 64, (2009), p. 35-49.

Maniglier, Patrice et Rabouin, David. « À quoi bon l'ontologie? Les mondes selon Badiou ». *Critique*, vol 4, n° 719, (2007), p. 279-294.

Mandel, Ernest. « Le Capitalisme ». Page officielle d'Ernest Mandel, version électronique : <http://www.ernestmandel.org>. Consulté le 12 janvier 2012.

Mandel, Ernest. « Les étudiants, les intellectuels et la lutte des classes ». Page officielle d'Ernest Mandel. En ligne : <http://www.ernestmandel.org>. Consulté le 12 janvier 2012.

Mannheim, Karl. *Idéologie et Utopie*. Paris : Maison des sciences de l'homme, 2006, 272 p.

Marat, Jean-Paul. « Le publiciste de la République française » *l'Ami du Peuple*, (juillet 1793), Paris, n°233, 4.

Marcuse, Herbert. *L'Homme unidimensionnel: Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*. Paris : Édition minuits, 1968, 281 p.

Marx, Karl. *La question juive*. Les classiques des sciences sociales, version électronique : <http://classiques.uqac.ca/>, 16 p. le 12 janvier 2012.

Marx, Karl et Engels, Friedrich. *Le manifeste du Parti communiste*. Les classiques des sciences sociales. En ligne : <http://classiques.uqac.ca>. Consulté le 12 janvier 2012.

Marx, Karl. *Manuscrits de 1844, économie politique et philosophique*. Paris : Éditions sociales, 1972, 572 p.

Marx, Karl. *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte*. Paris: Messidor, 1969, 230 p.

Marx, Karl. *L'idéologie allemande*. Paris : éditions sociales, 1982, 143 p.

Marx, Karl. *Misère de la philosophie*. Les classiques des sciences sociales, version électronique : <http://classiques.uqac.ca/>. 32 p. le 12 janvier 2012.

Marx, Karl. *Œuvres Économie*, t. 1 et 2. Paris : Gallimard, « La Pléiade », 1965, 2112 p.

Mills, Charles Wright. *Les cols blancs : Les classes moyennes aux États-Unis*, Paris : François Maspero, 1966, 368 p.

Milza, Pierre. « Italie 1968 : le, mai rampant ». In: *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 1988, no 11-13. pp. 38-41.

Moreau, Pierre-François. « Antonio Negri : L'anomalie sauvage. Puissance et pouvoir chez Spinoza ». *Revue Multitude*, (9 avril 2007), version électronique : <http://multitudes.samizdat.net>. Consulté le 12 janvier 2012.

Negri, Antonio. « Communisme : quelques réflexions sur le concept et la critique ». Chap. In *L'Idée du communisme*, sous la dir. d'Alain Badiou, Slavoj Zizek, p. 215-230. Paris : Lignes, 2010.

Negri, Antonio. *Entretien réalisé par Anne Dufour Mantelle, Du retour : Abécédaire biopolitique*. Paris : Calmann-Lévy, 2002, 243 p.

Negri, Antonio. *Exil*. Collection. « Les petits livres ». Paris : Éditions mille et une nuits, 1998, 69 p.

Negri, Antonio. « La construction du commun : un nouveau communisme ». Chap. In *L'Idée du communisme II*, sous la dir. d'Alain Badiou, Slavoj Zizek, p. 200-213. Paris : Lignes, 2011.

Negri, Antonio. *La classe ouvrière contre l'État*, Paris : Éd. Galilée, 1978, 313 p.

Negri, Antonio. *L'Anomalie sauvage. Puissance et pouvoir chez Spinoza*, Paris : Édition Amsterdam, Coll. « Cauté », 2006, 348 p.

Negri, Antonio. « Le monstre politique ». Vie nue et puissance, *Multitudes*, vol : 2no 33, (2007), p.37-52.

Panvini, Guido. « Terrorisme noir et terrorisme rouge durant les années de plomb : la guerre n'aura pas lieu ». Dans Lazar Marc et Matard-Bonucci Marie-Anne, *L'Italie des années de plomb. Le terrorisme entre histoire et mémoire*. Paris : Autrement « Mémoires/Histoire », 2010, p.50

Persichetti, Paolo. *La révolution et l'État*. Paris : Édition. Dagorno, 2000, 341 p.



Peyrol, Georges (alias Alain Badiou). « 30 moyens de reconnaître à coup sûr un vieux-marxiste ». *Le Perroquet*, n° 29-30, (1983), p. 5.

Piotte, Jean-Marc. « Razmig Keucheyan, *Hémisphère gauche. Une cartographie des nouvelles pensées critiques* ». *À Bâbord!*, no 38, (février-mars 2011), p. 47.

Pisani-Ferry, Jean. *Le réveil des démons (La crise de l'euro et comment nous en sortir)*, Fayard, 2011, 228 p.

Poulantzas, Nicos. *Les Classes sociales dans le capitalisme aujourd'hui*. Paris : Éditions du Seuil, 1974, 347p.

Premiana, Alice. « Le communisme n'est pas un rêve, c'est un moteur... Entrevue avec Toni Negri », *Conjonctures*, numéro 29. En ligne : [trempet.uqam.ca/Conjonctures](http://trempet.uqam.ca/Conjonctures) WEB. Consulté le 12 janvier 2012.

Ramirez, B. « The Working-Class Struggle Against the Crisis: Self-Reduction Of Prices in Italy ». *Radical America*, vol.10, no. 4, ( Février 1975).

Raulet, Gérard. « L'exotisme de l'intérieur. Tentative d'état des lieux épistémologique ». *L'Homme et la société*, n° 149, p.82, (3/2003).

Raynaud, Philippe. « Les nouvelles radicalités : De l'extrême gauche en philosophie ». *Le Débat*, n° 105, (1999).

Raynaud, Jacques. *Six présidents à l'épreuve des quinze événements qui ont changé la Ve République*. Éditions. L'Harmattan, 2011, 190 p.

Redeker, Robert. « La vraie puissance de l'utopie ». *Le Débat*, n° 125, (2003/3), p. 100-111

Rifflet-Lemaire, Anika. *Jacques Lacan*. Édition Charles Dessart, Bruxelles, 1970, 420 p.

Roubini, Nouriel. « A Global Breakdown Of The Recession In 2009 ». *Forbes magazine*, (15 janvier 2009). En ligne : [forbes.com](http://forbes.com). Consulté le 25 février 2011.

Rousseau, Jean-Jacques. *Du contrat social*, Flammarion, GF, 2001, 256 p.

Sandevince, Paul. « Les formes de conscience ». *Le Perroquet*, n° 42, (1984).

Sartre, Jean-Paul. *Plaidoyer pour les intellectuels*, Paris : Gallimard, 1972, 117 p.

Sauvêtre, Pierre. « Exception et révolution. Sur la dialectique de l'exception chez Alain Badiou ». *Tracés. Revue de Sciences humaines*, vol 2, no 20, (2011), p.107-122.

Schifres, Sébastien. « Le Mouvement autonome en Italie et en France (1973-1984) », mémoire de master II de sociologie politique. Paris, Université Paris VIII, 2008.

Schimel, Anne. « Le cas Toni Negri ». *Le Monde diplomatique*, (avril 1998), version électronique : <http://www.monde-diplomatique.fr>. Consulté le 12 janvier 2012.

Schumpeter, Joseph. « Capitalisme, socialisme et démocratie », *Les classiques de sciences sociales*. En ligne : <http://classiques.uqac.ca.p.185>. Consulté le 12 janvier 2012.

Sommier, Isabelle. *La Violence politique et son deuil, l'après 68 en France et en Italie*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1998, 256 p.

Souvarine, Boris. *Staline, aperçu historique du bolchévisme*, Paris : éditions Champ libre, 1977, 311p.

Spinoza, Baruch. « Tractatus politicus » in *Œuvre complète*. Paris : Bibliothèque de la Pléiade, 1955, 328 p.

Staline, Joseph. « La question du léninisme ». Institut d'études marxistes. En ligne : <http://www.marx.be>. Consulté le 12 janvier 2012.

Thibault, Jean-François. « Le monde selon Hardt et Negri ». *Études internationales*, vol 36, no 3, (2005) p. 361-374.

Touraine, Alain. *Le mouvement de Mai ou le communisme utopique*. Édition du seuil, 1968, 320 p.

Trotsky, Léon. « L'art de l'insurrection ». *Histoire de la révolution russe*. Les classiques des sciences sociales. 509 p. En ligne: <http://classiques.uqac.ca/>. Consulté le 12 janvier 2012.

Trotsky, Léon. *Révolution trahie*. Paris : Éditions Minuits, 1973, 206 p.

Trotsky, Léon. « Les intellectuels et le socialisme », *la tendance marxiste*, (Sept 1910). En ligne : <http://www.marxists.org/>. Consulté le 12 janvier 2012.

Tronti, Mario. « Lenin in Inghilterra » (1964), in *Id., Operai e capitale*, Turin: Einaudi, (1971), p. 89.

Tucker C. Robert. *Stalin in Power. The Revolution from above*. New York: Norton, 1990, 278 p.

Truong, Nicolas. « Mai 68 a été mon chemin de Damas : entretien avec Alain Badiou ». *Philosophie magazine*, n° 19, (2008), p. 54-59

Yoshihiko, Ichida. « Sur quelques vides ontologiques ». *Multitude*, (2002-02), no 9, p. 49 à 65. En ligne : [www.cairn.info/revue-multitudes-2002-2-page-49.htm](http://www.cairn.info/revue-multitudes-2002-2-page-49.htm). Consulté le 12 janvier 2012..

Varin, Jacques. « Les étudiants communistes, des origines à la veille de Mai 1968 ». *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 74, (2004), P. 49.

Weil, André. « Sur l'étude algébrique de certains types de loi de mariage (système Murngin) », in Claude Lévi-Strauss, *Les structures élémentaires de la parenté*, p. 257-265, Paris : La Haye, Mouton, 1949, p. 257

Wright, Steve. « confronting the Crisis of Fordism : The Italian debates ». *Reconstruction*, no 6, (Été 1995/96).

Wright, Steve. « La théorie autonomiste italienne des années 70 ». Traduction tirée de la revue *Reconstruction*, n°8, (hiver/printemps 1996). En ligne : <http://meeting.communisation.net/>

Zizek, Slavoj. «État d'urgence et dictature révolutionnaire ». En ligne : [http://www.marxau21.fr/index.php?option=com\\_content&view=article&id=39&Itemid=113](http://www.marxau21.fr/index.php?option=com_content&view=article&id=39&Itemid=113). Page consultée le 11 juin 2011.